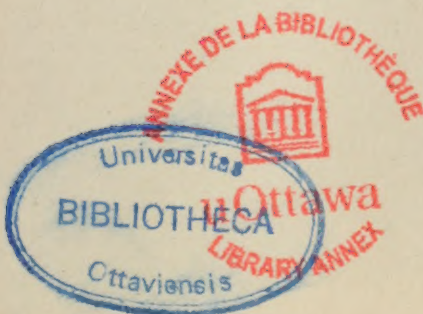

U d'/of OTTAWA
39003011248563


ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis
uOttawa
LIBRARY ANNEX

Les Forteresses du Catholicisme





VILLA SAINT-MARTIN, ABORD-A-PLOUFFE, PRÈS MONTRÉAL

JOSEPH-PAPIN ARCHAMBAULT
De la Compagnie de Jésus

Les Forteresses du Catholicisme

*Les maisons de retraites fermées
sont les forteresses du catholicisme.*
Baron de BROQUEVILLE





ÉDITIONS
DE
LA VIE NOUVELLE
MONTRÉAL
1921



Imprimi potest

J.-M. Filion, S. J.
Praep. Prov. Canad.

Nihil obstat

Marianopoli, 18 novembris 1920
E. Hébert, *censor librorum*

Permis d'imprimer

19 novembre 1920
† Paul, *arch. de Montréal*

AVANT-PROPOS

Les maisons de retraites où des laïcs se retirent afin de vaquer ensemble aux exercices spirituels ne sont pas particulières à notre époque. On en rencontrait au XVIIe et au XVIIIe siècles dans presque tous les pays d'Europe. Elles y opéraient de grands fruits.

Vint la Révolution. La plupart disparurent. L'œuvre sembla morte. Elle conservait cependant des germes de fécondité. Dès 1825, des retraites de fin d'études établies pour les élèves des Jésuites en France, soit dans leurs collèges, soit dans une maison de campagne, renouèrent les traditions. Devenus « anciens », ceux-ci voulurent revivre ces jours de solitude et de prière dont ils avaient gardé un si bon souvenir. Ils entraînèrent avec eux des amis. Puis d'autres groupes imitèrent bientôt leur exemple. Et le mouvement, assez lent au début, finit par prendre des proportions considérables. Il s'étendit de ville en ville, de pays en pays. Durant les années qui précédèrent la guerre, il atteignit un développement remarquable.

C'est ce mouvement dont nous voudrions raconter les phases diverses. Il nous paraît en effet édifiant et instructif. Et la Providence a mis entre nos mains les matériaux qu'exige un tel travail. Non seulement nous possédons différents écrits sur les maisons de retraites de l'Europe et de l'Amérique, mais il nous a été donné de visiter les plus célèbres d'entre elles, de consulter leurs archives, de suivre leur fonctionnement, de causer avec leurs directeurs et leurs retraitants.

Ces maisons que l'ancien premier ministre de la Belgique, le baron de Broqueville, appelait un jour les forteresses du catholicisme, *constituent un des principaux facteurs du renouveau religieux des dernières années. A les voir à l'œuvre nous apprécierons davantage leur incomparable valeur.*

CHAPITRE PREMIER

FRANCE

I. — Les débuts de l'œuvre. — Méthode du P. Watrigant. — Les premières retraites au Château-Blanc. — Notre-Dame du Haut-Mont. — Formation d'une élite. — Conversion d'un juge. — Groupes de patrons. — Philibert Vrau. — Retraites ouvrières. — Jugement de Mgr Baunard.

II. — Montbeton. — Un agriculteur apôtre. — Retraites de cultivateurs. — Ligues et congrès. — La Bastiolle. — Groupes de jeunesse. — Deux catholiques de marque. — Souvenances.

III. — Saint-Germain-en-Laye. — Épinay-sur-Seine. — La Villa Saint-Régis de Mours. — Élèves des Hautes Écoles. — Journalistes. — Retraites mobiles. — Témoignage de M. René Bazin. — Renouveau catholique.

C'est au siècle dernier et sur le sol de France d'abord, que commencèrent à réapparaître les maisons de retraites, jadis très florissantes mais détruites par la Révolution. La première date de 1877. Depuis une cinquantaine d'années, il est vrai, quelques édifices: collèges, monastères, résidences d'été, ouvraient leurs portes aux retraitants à différentes époques. Mentionnons le collège de Saint-Acheul, à Amiens, où furent inaugurées en 1825 les retraites d'anciens élèves, et la célèbre maison d'Athis.

Le comte de Mun nous a donné de ce dernier endroit un vivant tableau dans son beau livre : *Ma Vocation sociale.* Entraîné à Athis, la première fois en 1873, par son ami le R. P. du Lac, pour adresser la parole à un groupe d'officiers, sortis de l'École des Postes, puis, une seconde fois, en 1874, alors que les anciens élèves de Vaugirard y faisaient leur retraite, il fut singulièrement frappé par le site magnifique de la propriété, et plus encore par l'atmosphère de recueillement et de paix qui enveloppait ses hôtes de passage.

L'idée lui vint alors d'amener dans cette solitude les membres de l'Œuvre des Cercles catholiques. Moins d'un mois plus tard, le projet se réalisait. Il réussit si bien qu'on décida immédiatement de le reprendre dorénavant, chaque année, à la même date, à l'issue de l'assemblée générale. L'Œuvre y est encore fidèle de nos jours. Elle lui doit, de l'aveu même de son fondateur, la conservation de son esprit et l'accroissement de son zèle. La page où il en fait la confidence est trop belle pour que nous la résumions. On nous permettra de la reproduire textuellement. « Le règlement était sévère; nous le suivions avec une ponctualité militaire. Une cloche, à laquelle nous obéissions comme à un appel de trompette, annonçait les exercices. Hors

des récréations, le silence était absolu; pendant les repas, on lisait à haute voix, et les lecteurs de bonne volonté se succédaient au pupitre. Aux heures où rien ne les appelait à la chapelle, les retraitants erraient dans le parc, pensifs et recueillis: on voyait là des hommes de tous les âges, des militaires, des magistrats, des industriels, des propriétaires ruraux, marchant à pas lents, tantôt les yeux fixés sur un livre, tantôt perdus dans un songe profond.

« Nul, s'il n'en a fait l'expérience, ne sait ce que valent trois jours ainsi passés dans la méditation, arrachés au bruit, à l'agitation, au souci des affaires, donnés à la réflexion et à l'examen loyal de soi-même. J'ose affirmer qu'il n'y a pas, pour la vie privée comme pour la vie publique, pour les devoirs de la famille comme pour les fonctions sociales, pour les hommes d'État comme pour les simples particuliers, de plus forte et plus salutaire préparation.

« La retraite devint pour nous une véritable école d'application. Tous ceux qui prirent dans nos cadres une place vraiment active, qui furent dans notre secrétariat général les agents dévoués de notre propagande, se formèrent à Athis. Là furent trempés, dans ia robuste éducation de l'âme et de l'esprit, des caractères que rien ne

put ensuite ébranler; là, dans l'élan d'une piété chevaleresque, de généreuses résolutions changèrent des chrétiens timides en apôtres ardents; là, se conclurent, dans l'intimité des longues causeries, des amitiés fécondes, dont l'étroite communauté des idées fut le lien indestructible. »[1]

En 1877 donc s'ouvre, à Clamart, dans la banlieue de Paris, la Villa Manrèse. Ce n'est pas, comme Athis, une maison de campagne recevant des retraitants à dates intermittentes; c'est une vraie maison de retraites, réservée d'abord au clergé, puis en 1880, lors de la disparition d'Athis, acceptant aussi des laïcs.

Deux ans plus tard, une nouvelle maison se fonde dans le Nord, près de Lille: le Château-Blanc, transféré en 1891 à Mouveaux, sous le nom de Notre-Dame du Haut-Mont. En 1899, une troisième surgit: la Maison du Sacré-Cœur à Montbeton; fermée en 1901, elle s'installe l'année suivante à la Bastiolle, près de Montauban. En 1892, une quatrième: la Maison Saint-Joseph, à Saint-Germain-en-Laye, qui émigre à son tour, au bout de trois ans, à Epinay-sur-Seine, et enfin à Mours. Puis viennent Cormontreuil près de Reims, Wardrecques dans le Pas de Calais, la

1. Comte Albert de MUN, *Ma Vocation sociale*, p. 165.

Barollière près Saint-Chamond, Rougemont près Tours, Sainte-Foy près Lyon, Sainte-Anne près Angers, le Sauvoy près Nancy, Saint-Alphonse à Laval, Saint-Louis à Grenoble, La Coquille (Dordogne), Charvet par Croix (Nord) etc., etc.

Nous ne pouvons écrire l'histoire de chacune de ces maisons, si édifiante soit-elle. Contentons-nous des brèves monographies de deux ou trois.

NOTRE-DAME DU HAUT-MONT

La maison Notre-Dame du Haut-Mont est probablement la plus célèbre en France. Elle porte à la fois sa propre gloire et celle du Château-Blanc auquel elle succéda.

Un humble et zélé religieux, le R. P. Henri Watrigant, S. J., fut l'instrument dont Dieu se servit pour créer cette œuvre. Lui-même a raconté, en toute simplicité, la méthode qu'il employa. Elle se résume en une formule très courte: *Faire agir.*

Bien que les populations du Nord de la France fussent catholiques, ce n'était pas chose aisée que d'établir solidement parmi elles l'œuvre des retraites fermées. Il fallait d'abord un local, puis des hommes de bonne volonté pour y venir passer trois jours, puis une organisation qui les

groupât ensemble. Le P. Watrigant, à qui manquaient tous ces éléments, ne se rebuta pas devant la difficulté de la tâche. Il en appela d'abord au ciel. « Seigneur, disait-il, en élevant l'hostie sainte, à la messe, il suffit qu'à voix basse je prononce quelques mots, pour que, descendant du ciel, vous vous enfermiez dans cette petite hostie et consentiez à habiter la profonde solitude du tabernacle. Mais hélas... combien pareille invitation ne sera-t-elle pas impuissante près des hommes de cette région, si vous ne m'aidez à les convaincre qu'il est bon de laisser durant quelques jours les affaires du temps pour s'occuper, dans la solitude, de la grande affaire du salut éternel... » Puis, s'adressant à la Vierge Marie qui présida la retraite préparatoire à la venue du Saint-Esprit: « Oh... bonne Mère, répétait-il, obtenez-nous que de notre petit cénacle sortent de nombreux apôtres, qu'il y naisse beaucoup d'associations profondément chrétiennes. » Et se tournant enfin vers saint Joseph, dont la sollicitude trouva un abri pour l'Enfant-Jésus, il le suppliait de lui obtenir une maison, « un Bethléem ou un Nazareth qui abritât les premiers retraitants ».

Tout en regardant au ciel, le promoteur des retraites ne négligeait pas la terre. Il demanda

des bénédictions au pape et aux évêques, il alla solliciter l'aide spirituelle des communautés religieuses, il s'efforça d'intéresser à sa cause les membres du clergé.

La méthode était bonne. Elle réussit. Un premier essai à Lille, en 1881, avait groupé douze hommes. L'année suivante, un local était acquis presque miraculeusement, et deux cent quarante hommes, répartis en dix groupes, accouraient au Château-Blanc.

Stimulé par ce succès, le P. Watrigant redouble de zèle. Il multiplie ses visites, ses lettres, ses circulaires. Il fait intervenir de hautes personnalités dans les congrès, il obtient de chaleureuses approbations des autorités ecclésiastiques. Aussi, bien que toutes les retraites ne soient pas également nombreuses, que l'une ou l'autre même, quoique annoncée, n'ait pas lieu faute de sujets, le chiffre des retraitants monte chaque année. Il dépasse bientôt le millier.

Les hommes des classes dirigeantes furent les premiers à répondre à l'appel. Dans son journal, le directeur du Château-Blanc remarque avec joie que, dès le début, des catholiques de marque sont venus.

Il cite les noms de MM. de Caulaincourt, de Margerie, Jonglez de Ligne, Wibaux-Motte,

Thellier de Poncheville, Périn, etc., et il ajoute. « Ces hommes très occupés, fort répandus dans le meilleur monde, par leur seule présence chez nous, établissent deux points d'une grande importance: le premier, que les occupations, si graves et si hautes soient-elles, ne sont pas intransigeantes, que si on le veut bien, elles consentent à une trêve; le second point, que la retraite n'est pas uniquement destinée aux solitaires, aux morts au monde. » [1]

Un troisième point non moins important devait être presque aussitôt établi: l'adaptation des retraites à la classe ouvrière. Quand il fut question d'amener quelques-uns de ses membres au Château-Blanc, une objection se présenta: Ces exercices que goûtaient des hommes d'une certaine culture étaient-ils à la portée de simples travailleurs ? La réclusion de trois jours entre quatre murs, l'inactivité corporelle, la méditation, sont-ce choses salutaires et même possibles pour des ouvriers: des mineurs, des tisseurs, des mécaniciens ?

Sans méconnaître la valeur de cette objection, on voulut tenter un essai, tout en l'entourant de précautions spéciales. D'abord il n'y eut pas

1. R. P. Leroy, S. J., *Histoire du Château-Blanc*, p. 103.

d'invitation générale ouvrant la porte à tout venant. On s'efforça au contraire de faire une sélection. Des ouvriers peu intelligents, sans savoir professionnel, dénués de toute ressource, infirmes ou âgés, n'exerceront jamais une véritable influence. Ce n'est pas ceux-là qu'on désirait amener aux retraites, mais bien des hommes dans la force de l'âge, d'une valeur reconnue, capables d'être des meneurs.

On modifia ensuite quelque peu le règlement. Les exercices communs furent plus nombreux, diminuant ainsi les temps libres, ces moments laissés à la discrétion de chacun, pour lesquels aucun exercice spécial n'est assigné et dont jouissent les hommes habitués à réfléchir mais qui pèsent assez lourdement aux travailleurs manuels.

Ainsi comprises, les retraites ouvrières n'eurent pas un succès moindre que les retraites des dirigeants. La première, en 1885, réunit trente-quatre retraitants. En 1889, la dernière année du Château-Blanc, leur nombre s'éleva à six cent cinquante-deux. « L'ouvrier, écrit un industriel, ayant moins d'attaches aux biens de ce monde, trouve plus vite dans la retraite, le chemin qui mène à Dieu. Il s'abandonne plus complètement à sa volonté et cherche ensuite

à la remplir avec une grande persévérance. »[1]

Mais écoutons un ouvrier lui-même. Voici comment, dans son style fruste, il résume ses impressions : « Qu'il est doux d'être dans la maison du Seigneur ! Grand pécheur abandonné de Dieu, rempli de pensées bizarres contre mon Créateur, j'ai retrouvé la bonté et la douceur du divin Maître. Bien sûr que c'est une inspiration de notre Mère la sainte Vierge, à qui j'ai toujours dit une courte prière, malgré mon malheur et l'éloignement de Dieu. Par votre grâce sainte, je sais que je suis au monde pour vous servir, j'ai retrouvé ma gaieté perdue, ma tendresse pour ma femme et nos enfants. Que je suis heureux d'avoir brisé la chaîne et secoué le poids du cœur qui faisait mourir mon âme... Et voici que toujours je dois vivre avec Dieu, mon père, et dans sa maison. Je pourrai dire, en rentrant chez moi : « Mes enfants, la paix est dans l'âme de votre père. »

C'est le même qui, le lendemain de sa retraite, écrivait au directeur de la maison :

« Monsieur le Directeur,

« Je vous remercie de tout mon cœur des bonnes grâces que j'ai reçues : car j'étais tout

1. E. Barrois, cité dans *Notre-Dame du Haut-Mont*, p. 79

petit à mon entrée dans la maison, et maintenant je suis grand à cause des bienfaits que j'ai reçus. Je m'efforcerai de montrer à l'avenir que je suis un bon serviteur de Dieu. Ainsi donc, mon bon Père, je demande votre bénédiction pour moi, pour ma femme et pour mes chers enfants. »

Le Château-Blanc cependant devenait trop petit. Il fallut songer à trouver un plus vaste local. Les directeurs des retraites — avons-nous besoin de le dire ? — ne s'étaient pas enrichis avec leur œuvre. Celle-ci donne plus qu'elle ne reçoit. Il en sera toujours ainsi. Aucun homme d'affaires n'a encore songé et ne songera de sitôt à un tel établissement comme entreprise commerciale. On en rencontre toutefois, grâce à Dieu, qui le considèrent comme une entreprise apostolique. Quelques-uns se font ce raisonnement. Nous consacrons des sommes considérables à des hospices ou des hôpitaux. C'est très bien. Nous répondons par là à un désir de Notre-Seigneur qui veut que nous secourions les malades et les indigents. Mais la charité matérielle doit-elle nous faire oublier la charité spirtiuelle ? Le divin Maître ne nous a-t-il pas donné lui-même l'exemple de celle-ci plus encore que de celle-là ? S'il a soulagé les corps, combien davantage les

âmes! Et quelle portée profonde peut avoir l'aide à une maison de retraites... Ce ne sont pas des hommes âgés, infirmes, malades, inaptes à toute action que nous secourons, mais des individus en pleine vigueur physique et intellectuelle, vivant au sein de la société, capables de changer sa mentalité, de la ramener aux idées et aux vertus chrétiennes. Nous contribuons à infuser en eux une vie nouvelle, non la vie matérielle, indifférente en soi et nécessairement périssable, mais la vie spirituelle, la vie de la grâce, et avec une telle intensité qu'elle sera génératrice d'autres vies, qu'elle se communiquera à des sociétés entières...

Ce raisonnement est juste. Les industriels catholiques du Nord de la France voulurent le mettre en pratique. Ils se chargèrent de remplacer eux-mêmes le Château-Blanc par Notre-Dame du Haut-Mont. Tous ceux qui ont eu l'avantage de visiter cette dernière maison s'accordent à dire qu'ils firent les choses royalement.

Construite spécialement pour les retraites, Notre-Dame du Haut-Mont est située à Mouveaux, non loin de Lille. Un tramway électrique y conduit en une demi-heure. Très vaste, la propriété est entourée d'un mur qui l'abrite

contre les regards indiscrets. Une grille, au centre, y donne accès, et aussitôt, un peu retirée du chemin, apparaît l'immense maison, bâtie dans le vieux style flamand, en briques et en pierres blanches.

En avant, au milieu d'une corbeille de fleurs, se dresse une statue du Sacré Cœur. Le regard très doux de Notre-Seigneur, ses bras large ouverts, l'inscription qui court sur le socle: « Venez à moi vous qui êtes chargés et je vous soulagerai... » impressionnent favorablement les nouveaux venus.

Notre-Dame du Haut-Mont peut recevoir plus de cinquante hôtes. Chacun a sa cellule pourvue, sans luxe, des choses nécessaires. De larges corridors et une spacieuse véranda vitrée permettent aux retraitants de circuler, pendant les temps libres. Mais c'est surtout le parc qui alors les attire. Planté de beaux arbres, traversé par des allées solitaires, orné d'objets propres à exciter la dévotion: statues de saints, grotte de Notre-Dame de Lourdes, chemin de la croix, il est l'endroit favori. On sent le besoin, après l'heure de méditation faite sérieusement dans le silence de la cellule, de donner au corps une détente, de respirer un peu le grand air, en repassant dans son esprit les vérités sur lesquelles on vient de réfléchir. Rien qui repose mieux sans distraire,

car le spectacle de la nature élève vers Dieu. Le comte de Mun, nous l'avons vu, a noté ce fait pour les retraites d'Athis. Un autre écrivain catholique, M. François Veuillot, observe la même chose au cours d'un article sur les retraites de journalistes.

Cette détente au grand air offre bien un certain danger. Les retraitants se rencontrent dans les allées du jardin. Il y a là de vieux amis, des compagnons de tous les jours. L'heure du midi approche. Et on ne s'est pas parlé depuis la veille au soir... Oh! la tentation de dire un mot en passant, de se souhaiter un bon jour, d'offrir ou de cueillir une impression, de faire une confidence édifiante... Mais un mot en amène un autre. Ils se nouent comme les anneaux d'une chaîne. Et bientôt c'est toute une conversation, qu'on n'avait pas voulue, et qui s'égrène malgré soi d'un bout à l'autre du jardin, entraînant dans ses mailles tous les malheureux qui s'aventurent de ce côté...

Aussi faut-il dès le premier jour mettre les retraitants novices en garde contre ce danger. La discipline du silence est infrangible. On n'y manque pour aucune considération. C'est une des conditions essentielles du succès de la retraite, un des points du règlement auquel il faut se

soumettre dès le commencement et de bon cœur ou ...s'en aller.

On y tenait à Haut-Mont. Et il n'est pas exagéré d'attribuer à cette juste sévérité une bonne part des magnifiques résultats qu'y ont donnés les retraites. La tradition en avait été héritée du Château-Blanc. On peut lire dans le journal de son fondateur, le P. Watrigant: « Les dispositions excellentes de ces messieurs, dès la première retraite, établirent les traditions de respect, de silence, de modestie, sans lesquelles de semblables maisons ne sauraient exister. Un jeune homme avait apporté une tête de mort, afin de mieux se rappeler ses fins dernières; un homme du monde ne voulait marcher dans la maison que les chaussures enlevées, afin de ne pas troubler le recueillement. J'avais pris soin de faire étendre des tapis sur tous les corridors, de m'assurer que les portes et les fenêtres ne fermaient pas en grinçant, je voulais que les choses elles-mêmes fussent en retraite et entrassent dans la conspiration du silence. Le succès fut tel qu'il surprit singulièrement un batelier de la rivière. Ce brave homme saluait au passage les retraitants qu'il voyait glisser comme des ombres dans les allées du parc. Comme il n'obtenait aucune réponse: « Paraît,

dit-il à un camarade (sans aucune crainte d'être entendu) que c'est ici une institution de sourds-muets. »

De 1890 à 1912, environ 36,000 retraitants passèrent par Mouveaux. En 1913 il y en eut 1540, un peu moins qu'en 1911 où on en compta 1829, mais une nouvelle maison venait d'être ouverte qui reçut plusieurs groupes habitués à aller à Haut-Mont.

Là s'arrêtent nos statistiques. En 1914, quelques semaines avant la guerre, la maison fut brutalement confisquée par le gouvernement. On donna pour prétexte qu'elle était un bien de congrégation, qu'elle appartenait aux Jésuites expulsés alors de France, à titre de religieux. La vraie raison était autre: Notre-Dame du Haut-Mont, suivant l'aveu même d'un député sectaire, formait des catholiques trop militants.

Plus encore en effet que le nombre élevé des retraitants, la transformation opérée en eux est remarquable. Comme toutes les maisons de retraites, celle de Mouveaux en recevait de différentes catégories sociales et morales. Il y venait des magistrats, des députés, des avocats, des médecins, des industriels, des instituteurs, des soldats, des employés, des ouvriers. Il y venait d'excellents catholiques, têtes dirigeantes

d'associations, de moins bons, des tièdes, des mauvais même. Et cependant la sélection dont nous avons parlé au sujet des ouvriers se faisait pour presque tous les groupes. Le recrutement n'avait pas lieu à l'aveugle, afin de remplir le plus possible les cadres. Ces hommes si divers d'âge, de situation, voire de mentalité, avaient au moins un trait de ressemblance entre eux. Ils possédaient les qualités naturelles ou sociales qui permettent d'exercer une certaine influence autour de soi. Ils étaient de ceux dont on forme une élite. Et si cette formation est le but principal que se proposent toutes les maisons de retraites, quelques-unes sont en état, à cause de telle ou telle circonstance, de s'y attacher plus que d'autres.

Mouveaux fut une de ces maisons privilégiées. A elle s'applique parfaitement le beau titre de « fabriques d'apôtres » que leur a donné le comte de Mun. On y sacrifiait d'abord la quantité à la qualité. Trente retraitants par groupe, a répété bien souvent le P. Watrigant, et après lui, son digne successeur, le P. Dassonville, c'est le nombre idéal. Ainsi les directeurs ont le temps de s'occuper de chacun en particulier. En outre, l'ordre, la discipline, le silence sont

plus faciles à faire observer avec un groupe restreint.

Que les circonstances obligent parfois à dépasser ce nombre, cela n'infirme pas le principe reconnu et habituellement appliqué. Les retraitants arrivés, il est toujours difficile de les renvoyer. Reviendront-ils une autre fois ? La plupart d'ailleurs tiennent à rester. Les annales de Mouveaux conservent à ce sujet le joli trait suivant. On constata à une retraite d'ouvriers qu'il y avait neuf hommes de trop. Qui éliminer ? La chose parut si délicate qu'on adopta le tirage au sort. Les neuf victimes désignées, on les fait aussitôt souper, puis en route... Mais quoi... il n'y en a que huit... Où est le neuvième ? Après quelques recherches infructueuses, on crut que, dépité, il était parti brusquement.

Or, après l'exercice du soir, au moment du coucher, un retraitant arrive tout ému chez le Père Directeur. — Vous m'avez donné le numéro 32 ? — Celui-ci consulte sa liste : Parfaitement. — Mais il est occupé ! — Ce doit être une erreur. Votre voisin sans doute qui s'est trompé de chambre... Allons voir cela. — Mais non, les chambres voisines ont chacune leur hôte. Qui donc est là ? — Qui était là ? Un petit bossu, un de ceux que le sort avait désignés pour s'en

retourner, le neuvième qu'on cherchait en vain au moment du départ et qu'on crut déjà parti. A peine avait-il appris son malheur que discrètement, sans dire un mot, alors que ses compagnons d'infortune se rendaient au réfectoire, lui, grimpait l'escalier, pénétrait dans la première chambre disponible, et rapidement se mettait au lit, se disant en lui-même: Maintenant que j'y suis, j'y reste. Ça vaut bien un souper!

Il y resta en effet. Et l'on dut faire coucher dans quelque coin, sur un lit de camp, le pauvre retraitant évincé.

Avec la théorie du petit nombre, celle du travail personnel fut constamment en honneur à Mouveaux. Saint Ignace veut que chaque retraitant soit, avec la grâce de Dieu, l'agent de sa propre sanctification. C'est pourquoi il doit agir, *s'exercer* lui-même. Le Père chargé de faire les instructions était prié de donner de simples indications plutôt qu'une vraie prédication: « Pas de discours, pas de mouvements oratoires, mais des idées comme entr'ouvertes, des considérations que l'auditeur achèvera dans sa cellule. » Afin de rendre cette tâche plus facile tous recevaient une feuille où se trouvaient indiquées les grandes lignes du sujet qu'on venait de leur exposer. Le travail de la retraite,

ajoutait-on, se fait surtout durant les moments qui suivent les instructions à la chapelle; c'est le temps le plus précieux de la journée, celui par conséquent qui doit être le mieux employé. Ainsi chaque retraitant rentrait en lui-même; il découvrait par lui-même telle ou telle pensée, d'autant plus féconde qu'elle ne lui avait pas été fournie par un autre; il allait de lui-même, sans intermédiaire, à Dieu, son créateur. Rien d'étonnant, avec cette méthode, que le travail accompli fut sérieux, qu'il aboutit à de merveilleuses transformations.

Citons seulement celle d'un juge, homme vénérable par l'âge, l'autorité et le caractère, habitant une ville chrétienne, issu de parents pieux, mais se refusant depuis plusieurs années à toute pratique religieuse. Sur la sollicitation maintes fois répétée d'amis dévoués et du directeur de Mouveaux, il consent à se rendre à la maison, mais avec l'entente qu'on ne l'obligera à aucun exercice de piété, considérant son voyage comme une distraction, un repos, une cure physique plutôt que morale. La grâce ne tarda pas cependant à le travailler. Il se mit à réfléchir, puis à prier, et finalement alla se jeter aux pieds d'un confesseur. Quand il se releva, son âme débordait d'une joie inénarrable. Il voulut le

dire avant de partir. Et c'est en des termes qui arrachèrent des larmes aux assistants qu'il exprima sa reconnaissance pour le bien inappréciable que lui avait fait sa retraite. Sa conversion rapidement connue dans le pays et absolument inattendue y créa une vive émotion. Elle démontra à tous la puissance de la prière et de la réflexion personnelle, sous le regard de Dieu, loin de tout bruit.

Le troisième facteur, dans cette formation de l'élite, c'est l'importance donnée aux devoirs professionnels. La profession — ne l'oublie-t-on pas un peu ? — s'empare de l'homme presque tout entier. Elle prend son cerveau et ses bras, ses forces intellectuelles et ses forces physiques. Elle prend son temps du matin jusqu'au soir, parfois même une partie de la nuit, et cela du premier au dernier jour de l'année. Elle prend en un mot sa vie, elle la pénètre, elle l'oriente, elle l'anime. Une profession bien exercée, chrétiennement, fait donc une existence bonne, chrétienne; une profession mal exercée, une existence mauvaise. Mais qui rendra telle une profession ? L'accomplissement des devoirs particuliers qu'elle comporte. Or ces devoirs, combien de catholiques les négligent dans la pratique ordinaire de la vie! Cela vient peut-

être de ce que leur attention n'y est pas suffisamment attirée. Et la raison en est que chaque profession ayant les siens, différents de ceux des autres, il est difficile, devant l'auditoire mêlé des messes du dimanche ou des missions paroissiales, de les indiquer avec quelque précision. Or la retraite professionnelle ne connait pas cette difficulté. Elle réunit un groupe homogène où chacun ayant les mêmes devoirs d'état, rien ne s'oppose à ce qu'on s'y arrête, à ce qu'on en étudie les applications multiples.

Ce fut une des meilleures pratiques de Mouveaux. Les retraites professionnelles y tinrent une place importante. Deux classes surtout en profitèrent. Celle des industriels d'abord. Très attachés à leur religion les patrons du Nord se contentaient cependant presque tous de la pratiquer sans s'occuper du bien moral de leurs ouvriers. Une retraite où plusieurs d'entre eux étaient réunis les fit réfléchir. Le prédicateur insista sur les responsabilités; la lecture faite au réfectoire dépeignit l'état moral, vraiment lamentable, des usines; la conférence d'œuvres du dernier jour montra, par quelques exemples, la possibilité d'une transformation radicale. Et alors ces hommes admirent qu'ils n'étaient catholiques qu'à moitié, qu'ils n'avaient

accompli qu'une partie de leurs devoirs, qu'un changement dans leur conduite s'imposait. Guidés par leur directeur, ils fondèrent l'*Association des Patrons catholiques du Nord*, dans le but de s'éclairer sur leurs responsabilités patronales et de s'organiser pour y être fidèles. Nous avons dit ailleurs l'œuvre qu'elle accomplit. Mgr. Baunard n'a pas craint d'écrire que rien ne s'était constitué en France d'aussi considérable, « pour l'avènement de la paix sociale, sous l'inspiration et la haute direction doctrinale de Rome. »

Que d'esquisses nous pourrions tracer ici de grands industriels qui honorèrent leur profession et leur foi, et dont la source de vie était à Mouveaux: les Dutilleul, les Bayard, les Tiberghien-Lepoutre, les Barrois, les Féron-Vrau. Arrêtons-nous un instant seulement au plus illustre d'entre eux, celui qu'on a appelé le saint homme de Lille et qui fut l'âme de tant d'œuvres religieuses et sociales, Philibert Vrau.

Un des premiers à venir au Château-Blanc, M. Vrau répondait à un religieux qui lui offrait, durant son séjour, un choix de pieux ouvrages: « Depuis plus de vingt ans, je fais ma retraite en suivant les exercices de saint Ignace dans le commentaire de Manrèse, cela me suffit. » Il

se rendait en effet chaque année, longtemps avant qu'une maison s'ouvrit, à la résidence de son directeur spirituel, le Père Cœurdacier, et y faisait les exercices sous sa direction. Plus il prit une part active aux œuvres, plus il sentit le besoin de ces retraites qui lui permettaient de conserver, au milieu de tant de démarches et de travaux, une vie intérieure profonde.

Aussi se mit-il bientôt au régime de deux retraites par année: « La première est pour moi, disait-il, la seconde pour les œuvres ». Et avec quel soin il s'y livrait. Silence absolu du commencement à la fin. Pas une minute de récréation, pas un instant de détente. La nuit un léger bruit attirait parfois l'attention toujours en éveil du directeur: c'était M. Vrau qui glissait comme une ombre dans le corridor et se hâtait vers le tabernacle, devant lequel il passait quelques heures en adoration.

Ce qu'il goûtait lui-même à Mouveaux, il voulut le faire goûter aux autres. Il facilita l'accès de la maison à ses ouvriers. Il leur donna les congés nécessaires et se chargea même des frais de séjour. Président du Conseil central de la Société de Saint-Vincent de Paul, pour les départements du Nord et du Pas de Calais, il n'omettait jamais, lors de ses visites aux diverses

conférences, de leur parler des retraites. Chaque année, il faisait distribuer aux deux mille cinq cents membres des deux diocèses le feuillet qui en indiquait les dates. Il demanda que quatre retraites par an leur fussent réservées à eux seuls, et sollicita avec instances les services d'un religieux qui put s'occuper activement de leur recrutement. Enfin quand le Château-Blanc devint trop petit pour le développement croissant de l'œuvre, c'est lui qui convoqua ses principaux amis et organisa le groupe chargé de bâtir Notre-Dame du Haut-Mont. Inutile d'ajouter que sa souscription n'arriva ni la dernière ni la moindre.

L'autre classe que les retraites professionnelles transformèrent fut celle des ouvriers. Nous avons vu comment on adaptait les exercices à leur état. Ils donnèrent des résultats non seulement individuels mais sociaux. Ainsi trois ouvriers d'un même établissement décident au sortir d'une retraite de former entre eux une ligue pour convertir leurs camarades. La tâche sera rude, car ils ont presque tous mauvaise réputation. Peu importe... C'est même pour cela qu'ils l'entreprennent... Chacun travaille de son côté, et à la première réunion, le dimanche suivant, ils ont la joie de saluer douze recrues, douze ouvriers qui s'ignoraient jusque là, et

sont agréablement surpris de savoir qu'ils partagent les mêmes sentiments. Mais le patron, M. Henri Bayard, un excellent catholique, apprend l'existence de cette ligue. « Quoi, dit-il, ces ouvriers s'occupent du bien moral de mon usine, et moi je ne fais rien... Dès ce soir, je le promets, je vais me mettre à l'œuvre et transformer mon usine comme M. Harmel a fait au moyen d'associations libres. » Il convoque aussitôt ses douze apôtres, les félicite de leur zèle, et les met au courant de son projet. Tous y adhèrent avec joie. Le lendemain une réunion générale des employés avait lieu. M. Bayard leur annonce la fondation de l'*Association de Notre-Dame de l'Usine*, à la fois confrérie et corporation. En fait partie qui veut. Justement frappés des avantages que comporte pour eux la nouvelle institution, deux cents ouvriers s'inscrivent sur le champ. A cette nouvelle, un grand nombre de patrons chrétiens s'empressent d'installer une association semblable dans leurs établissements. Un an seulement après sa fondation, elle était implantée dans cinquante usines et y exerçait la plus salutaire influence. Ce fut vraiment un renouveau de vie chrétienne que connut par elle le monde ouvrier, une transformation profonde des mœurs, un rapprochement bien-

faisant avec les patrons, une meilleure pratique surtout de la religion.

Ici encore, nous emprunterons à Mgr Baunard, très bien placé pour juger, le mot qui caractérise et résume l'œuvre des retraites dans le Nord de la France. « Lorsque le Père Jésuite, écrit-il, qui fut à Lille l'initiateur opiniâtre de ce mouvement, vint m'entretenir de son dessein d'arracher des hommes d'affaires, des fonctionnaires, des hommes du peuple, des ouvriers, à leur maison, à leur comptoir, à leur usine, à leur famille, pour les enfermer... dans le silence et la prière d'une maison de retraite, loin des leurs, à la campagne, je pris ce beau projet pour un rêve mystique, et je ne m'en cachai guère. Ce rêve, il m'a été donné de le voir réalisé depuis ces vingt années, il en est sorti des merveilles... » [1]

Hélas! cette réalisation merveilleuse, de rudes orages ont failli l'anéantir. Après les persécuteurs de 1914 qui fermèrent Mouveaux, ce furent les années terribles de la guerre, et en particulier l'occupation allemande. Mais, grâce à Dieu, les racines de l'œuvre étaient profondes, et riche sa sève. Pour une maison tombée, deux autres

---

1. Mgr Baunard. *Un siècle de l'Église de France*, p. 495.

ont surgi et sont aujourd'hui en pleine efflorescence : la maison de Raismes près Valenciennes, et la maison Charvet, à Flers-le-Sart. Cette dernière a reçu dans la seule année 1919, mille cent vingt-neuf retraitants.

MONTBETON

Presque à l'autre extrémité de la France, non loin de Toulouse, tout près de Montauban, s'ouvrait en 1889 la Maison du Sacré-Cœur. On l'appela aussi Montbeton du nom du château où elle s'installa. C'est une des plus anciennes, la plus ancienne même probablement, après celles de Clamart et du Château-Blanc. Comme cette dernière d'ailleurs, elle dut changer elle aussi, plus tard, de local.

Sans égaler la splendeur de Notre-Dame du Haut-Mont, la propriété de Montbeton possédait plus d'un attrait. Un retraitant en a tracé ce rapide tableau, aperçu le matin de sa fenêtre : « Au premier plan, une terrasse et un vaste parc anglais où l'œil se perd dans les fourrés de verdure. En face de ma croisée s'élève une blanche statue de la sainte Vierge, et, derrière elle, j'aperçois une pièce d'eau irradiée par le soleil levant et où se baignent les feuilles pâles

d'un saule. A droite, un rideau du vert le plus foncé me laisse deviner l'abside et le transept d'une mignonne église gothique. De charmants côteaux parsemés de fermes grises s'étagent à ma gauche, et là-bas, à l'arrière plan, les premiers contreforts de la montagne Noire se perdent dans les nuages... »

Dès la première année, en 1889, Montbeton reçut 214 retraitants, puis 365 en 1890, 534 en 1891, 630 en 1892, 710 en 1893. De 1893 à 1901, date du changement de local, le chiffre oscilla autour de 900.

Là aussi les retraitants venaient de toutes les classes de la société, comme en font foi les registres de la maison: de l'armée, des professions libérales, de la Banque, de la bourgeoisie, des classes agricole et ouvrière. Ils n'arrivaient pas tous dans les mêmes dispositions, mais ils repartaient tous, après avoir suivi les mêmes exercices, animés des mêmes sentiments, transformés en apôtres. « C'est là, déclarait un jour Son Éminence le cardinal Bourret, archevêque de Toulouse, que l'on a trouvé le seul moyen de faire de vrais chrétiens, de vrais citoyens et de valeureux défenseurs de l'Église. »

On me permettra d'en donner aussitôt un exemple, celui d'un jeune agriculteur. Marc

Caussé avait dix-huit ans quand il se rendit pour la première fois à Montbeton. Pieux dès son enfance, c'est de cette retraite cependant que date son activité surnaturelle. Il ne veut rien moins que renouveler sa paroisse, même toute la région. Il prêche d'abord par sa conduite. A le voir si bon, on l'aime. Et de l'amour à l'imitation il n'y a qu'un pas. Animé d'une grande dévotion envers la sainte Vierge et le Sacré Cœur, il enrôle ses amis dans la confrérie de Notre-Dame des Champs et l'Apostolat de la Prière, et les amène ainsi à une piété solide. Ce premier résultat ne lui suffit pas toutefois. Il désire de vrais apôtres. Et pour cela, il dirige ses associés là où lui-même a puisé son ardeur apostolique, à Montbeton. Ceux qui ont passé par cette maison, il peut vraiment compter sur leur dévouement. Ce sont des catholiques convaincus et agissants. Ainsi se groupe autour de lui un noyau d'hommes et de jeunes gens, dont la foi rayonne, non seulement dans leur village, mais dans tout le canton. Ils ne craignent pas de sortir de leur paroisse, et on les voit, de dimanche en dimanche, se rendre dans les villages voisins, et y donner aux populations étonnées le spectacle nouveau d'une nombreuse communion

d'hommes, en dehors de Pâques et des grandes fêtes de l'année.

A cet exemple, Caussé ajoute les œuvres. Il restaure ou crée de toutes pièces ces pieuses associations dont le sol de France est fertile: la Messe réparatrice, l'Œuvre du Blé eucharistique, les Frères ouvriers de Marie, la Propagation de la foi, l'Œuvre de saint François de Sales. Convaincu de l'importance de la presse, il inonde la région de bons journaux et de bons livres. La propagande de la *Croix* lui est surtout chère. Afin d'en rendre l'édition locale plus attrayante, il s'improvise lui-même journaliste et y glisse régulièrement un fait divers ou une leçon d'agriculture qui intéressent les paysans de chez lui. Une de ses plus fécondes créations est une bibliothèque roulante où chacun trouve, sous des formes diverses, à portée de son intelligence, les enseignements de la science et de la foi.

Outre la plume, Marc Caussé manie aussi la parole. Devant quelle tâche sa vaillance a-t-elle reculé ? Le voici conférencier. Doué d'une rare facilité d'élocution, il entreprend une série de causeries sur l'agriculture. Et c'est pour lui une occasion d'augmenter son influence et de l'exercer pour le bien. Il ne craint pas d'ailleurs

d'aborder les sujets religieux. Aux réunions des zélateurs de l'Apostolat de la Prière sa parole claire et ardente enflamme les cœurs. Il se laisse aller parfois à parler jusqu'à deux heures de suite... et on l'écoute avec un intérêt grandissant.

Le jeune apôtre usa probablement par ses nombreux labeurs sa forte constitution. Une fièvre typhoïde lui porta le coup fatal. Il languit quelques mois, et le spectacle était à la fois triste et édifiant de voir ce grand jeune homme, hier robuste et plein d'entrain, se traîner maintenant le corps débile, vers l'église ou les réunions d'œuvres. Puis il s'éteignit à l'âge de vingt-deux ans, magnifique exemple de ce que les retraites peuvent produire dans une âme bien disposée. [1]

Ce fut d'ailleurs avec des cultivateurs que Montbeton obtint ses meilleurs succès. Située entre le Tarn et la Garonne, dans une partie du pays où les ouvriers des usines sont rares mais ceux de la terre nombreux, ses directeurs se tournèrent naturellement vers ceux-ci. L'objection soulevée à Mouveaux, quand les patrons songèrent à y envoyer leurs employés, se représenta ici, et avec plus de force encore. Passe, disait-on, pour des hommes habitués à travailler

---

1. Alfred VAYSSIER, *Un jeune apôtre: Marc-Raymond Caussé.*

dans des fabriques, mais des cultivateurs qui vivent constamment au grand air et en pleine liberté, non, vous ne pouvez pas les astreindre à une discipline sévère, à une claustration qui ressemble à celle des moines. Les événements cependant donnèrent raison aux promoteurs du projet. Ils adoptèrent, il est vrai, l'excellente ligne de conduite qui avait si bien réussi dans le Nord: la sélection des retraitants. Le mot d'ordre fut donné aux recruteurs de rechercher surtout ceux qui, par leur âge, leur tempérament, leur situation, pouvaient exercer une influence salutaire dans le pays. Les maires et les conseillers municipaux, ajoutait-on, les propriétaires indépendants, seront les premiers à entraîner. Le talent et l'activité mettent parfois en relief un journalier, un fermier: ceux-là aussi ne les oubliez pas.

Ces conseils furent suivis. Et les retraites de Montbeton leur doivent leur succès. Les cultivateurs n'y trouvèrent pas le temps trop dur. « J'ai trente-cinq ans, écrit l'un d'eux, soit douze mille sept cent soixante-quinze jours que j'ai vus. Sur ce grand nombre, à part le jour de ma première communion et de mon baptême, jamais je n'ai été aussi heureux que le troisième jour de ma

retraite à Montbeton. Jamais je n'ai tant senti Dieu parler à mon cœur comme ce jour-là, et jamais aussi je n'ai été aussi résolu à mener une vie plus sage, à mieux garder ses commandements... Pauvres agriculteurs, nous sommes comme les socs de nos charrues qui seraient rapidement usés, si nous n'avions soin de les porter chez le forgeron de temps en temps, pour leur faire donner une trempe nouvelle, afin de mieux résister au dur travail de la terre. Nous avons besoin, nous aussi, d'aller de temps en temps faire retremper notre âme par le forgeron spirituel de notre paroisse; mais il faut que je le dise, ces bons Pères de Montbeton doivent être des forgerons spirituels hors concours puisqu'ils ont, ce me semble, donné à mon âme une trempe inconnue jusqu'ici. »

La retraite en effet ne rend pas seulement le bonheur perdu. Elle fortifie les volontés et les attache au service de Dieu. Nous avons ici le témoignage de quelques prêtres. « Mon Père, disait au directeur de Montbeton un curé qui était venu constater par lui-même le recueillement des retraitants, je suis ravi et converti à votre œuvre. Ce n'est que par déférence pour M. le comte de B... que je vous avais envoyé quelques-uns de mes paroissiens. Je ne croyais pas à la

possibilité de faire passer trois jours en retraite à des gens de la campagne. Aussi ai-je tenu à me rendre compte par moi-même de votre tentative. Je comprends le bien que vous faites ici et le secours que vous offrez pour le renouvellement de nos paroisses. »

Et un autre: « Je n'avais pas de chantre. X..., de retour de chez vous, m'en a amené trois. Je les vois deux fois la semaine. Nous apprenons le plain chant; ce sera la vie des réunions paroissiales. En lui j'ai trouvé un homme intelligent et dévoué qui me comprend, qui m'aime et qui fera du bon esprit dans la paroisse. C'est énorme pour le bien. Grâce à lui, j'ai pu prendre quelques mesures énergiques nécessaires. Merci donc, mon révérend Père, merci deux et trois fois pour le bien que vous avez fait, soit à ma personne, soit à mon cher paroissien ».

Les directeurs des maisons de retraites se sont toujours préoccupés de la persévérance de leurs hôtes. Avoir de bonnes dispositions est excellent; s'y maintenir l'est encore plus. A Montbeton, on suggérait aux retraitants d'une même paroisse de se réunir de temps en temps, pour accomplir ensemble quelques exercices de piété et d'apostolat. Plusieurs suivirent ce con-

seil. Des ligues furent fondées où l'on priait, discutait quelque point de morale chrétienne, et avisait aux moyens d'étendre l'action catholique. Les bons fruits de l'une de ces ligues ont été condensés dans cette note intitulée: *Petits résultats des Retraites faites à Montbeton:*

1. Nous avons formé une petite société, avec réunion mensuelle et cotisation;

2. Nous avons organisé une bibliothèque: cent cinquante volumes qui nous appartiennent, et deux cents à l'œuvre des bons livres de Toulouse;

3. Nous faisons vendre la *Croix:* quarante numéros par jour environ;

4. Nous avons enrôlé environ cent vingt hommes dans l'Apostolat de la Prière;

5. Chaque troisième dimanche du mois on désigne, avec l'agrément de monsieur le Curé, huit hommes en tenue convenable pour porter le dais.

6. S'il y a des malades indigents, les membres du quartier font leur rapport et on s'occupe de leur procurer du secours; etc., etc.

Pour aider à la fois ces différentes ligues et l'organisation elle-même des retraites, les directeurs de Montbeton songèrent à tenir de petits congrès annuels d'anciens retraitants. Ils eurent lieu dès 1895, au début de l'hiver, en novembre.

Ils comportaient un examen de conscience sur les résolutions prises l'année précédente, une préparation des retraites à venir, et une enquête sur les besoins spirituels des campagnes. Ainsi la lettre d'invitation à celui de 1897 contenait les questions suivantes :

1. Avez-vous pu organiser un groupement d'hommes soit parmi les anciens retraitants, soit parmi les autres paroissiens ? Difficultés, succès, espérances.

2. Avez-vous cherché à retenir au moins quelques jeunes gens loin des mauvaises compagnies ?

3. Où en est l'œuvre des bonnes lectures dans votre paroisse ? Journal, vie des saints, bibliothèques.

4. Avez-vous obtenu ou espérez-vous obtenir quelques recrues pour les prochaines retraites de cet hiver ?

5. Qu'y a-t-il, à votre avis, de plus utile à faire en ce moment pour le bien des campagnes ?

Réunions vraiment pratiques et bienfaisantes. On se connaît, on se compte, on s'organise. Chacun dit ce qu'il a essayé de faire pour le bien, ce qu'il espère encore entreprendre. L'exemple des uns entraîne les autres. La manière de celui-ci renseigne celui-là. L'apostolat ainsi

partagé semble plus facile. On puise du courage dans le fait qu'on n'est pas seul à travailler, que des résultats ont été obtenus par des camarades sans grandes ressources: telle, cette campagne d'hiver d'un brave agriculteur qui faisait monter le chiffre des communiants dans sa paroisse de douze à soixante, dont un socialiste anticlérical et un franc-maçon.

LA BASTIOLLE

En 1901, la Maison du Sacré-Cœur dut fermer ses portes. Le château où elle était installée retourna à ses propriétaires. Mais la Providence veillait sur l'œuvre des retraites et, l'année suivante, celle-ci reprenait son bienfaisant travail à la Bastiolle, à trois kilomètres environ de Montauban. Elle l'a continué depuis, avec un succès toujours croissant. Seule la guerre a pu en arrêter le développement. Mais même à ceux qui furent empêchés de revenir, les directeurs de la Maison du Sacré-Cœur ont continué à prêcher... de loin. En 1911 en effet ils fondaient une petite revue: *Au Revoir.* Le sous-titre: *Correspondance bimestrielle* en dit bien le genre. Elle s'adresse aux anciens retraitants. Elle leur rappelle les enseignements de la retraite, elle

leur offre une page à méditer, elle leur indique quelques bons livres à lire, puis elle leur donne des nouvelles de la maison. Une rubrique intitulée: *A notre diaire* raconte ce qui s'est passé durant les deux derniers mois, combien de retraitants sont venus, quels avantages ils ont retirés de leur séjour. D'autres: *Souvenir, Ce qu'on dit de nous, Retraitants d'autrefois et d'aujourd'hui,* permettent de suivre les résultats extérieurs des retraites, leurs fruits sociaux, actuels et passés.

Un coup d'œil sur le programme annuel nous montre que la Bastiolle reçut, elle aussi, des hommes de toutes les classes et, autant que possible, par groupes homogènes. Les retraites de jeunes gens y semblent particulièrement fréquentes et fructueuses. Voici les impressions qu'a rapportées de l'une d'elles un membre de l'A. C. J. F. « Pendant ces journées chaque retraitant réfléchit; il s'étudie; il voit en lui des défauts, et il éprouve le besoin de les corriger. Il sent en un mot, mieux qu'il ne l'a jamais senti, combien il a besoin de se réformer; au contact de camarades meilleurs, il éprouve le désir de leur ressembler, d'organiser sa vie d'une façon tout autre qu'il ne l'avait fait jusqu'ici. *Un nouve homme en lui renaît et recommence,* c'est

le vrai jeune homme de la Jeunesse catholique. »

Depuis son ouverture jusqu'au 1er janvier 1913 — c'est à dire en 10 ans et demi — la Bastiolle reçut 5,592 retraitants. Est-ce un chiffre élevé ? C'est une question qu'on nous pose souvent, faisait remarquer le directeur de la maison, comme si tout était là. Illusion trop commune. Il faut être en garde dans une œuvre de ce genre contre « l'abusif et dangereux souci du nombre ». Tout chrétien n'a pas « cette bonne volonté et cette bonne intelligence », nécessaires au travail de réflexion, à l'atmosphère du silence, à la prière personnelle qu'exige une retraite fermée. Une sélection s'impose.

Cette théorie, nous l'avons déjà vue appliquée avec succès dans les autres maisons. Elle donna à la Bastiolle les mêmes bons résultats. Le P. Chauvin pouvait dire, au congrès catholique de Montauban, en novembre 1911 : « Des chrétiens plus réfléchis, des catholiques plus logiques, des diocésains plus filialement dociles à leur évêque, des paroissiens plus intelligemment dévoués à leurs prêtres, des humbles et des généreux, des priants et des communiants, des jeunes gens sur qui l'on compte, des hommes d'action entreprenants et disciplinés, en un mot, de bons ouvriers pour les bonnes œuvres : voilà

ce que prétend faire la retraite. Elle y travaille toujours. Elle y réussit souvent ».

Quand l'appel de la mobilisation retentit, le 1er août 1914, vingt-trois instituteurs venaient d'arriver à la Bastiolle pour y faire ensemble les exercices spirituels. Il leur fallut boucler leurs valises et regagner aussitôt leurs foyers, simple étape pour la plupart vers le champ de bataille. La maison de retraites elle-même fut réquisitionnée. Après avoir logé une compagnie de réserve territoriale, elle se transforma en hôpital. Des contingents de blessés ne tardèrent pas à y remplacer les groupes de retraitants.

Ceux-ci n'oublièrent pas cependant leur solitude aimée. Plusieurs y revinrent bientôt, dans la hâte d'un congé rapide, pour une journée de recollection, une messe, un entretien spirituel. Ils se souvinrent surtout des enseignements qu'ils y avaient puisés. En pleine mêlée, au fond des tranchées, à l'arrière, ils surent donner l'exemple, se montrer valeureux et pieux. La liste est longue de ceux dont une mort héroïque couronna une existence d'apôtres. *Au Revoir* a consacré à quelques-uns d'entre eux de courtes notices biographiques. C'est une galerie de tableaux de famille où se succèdent les figures les plus variées mais qu'anime toujours la même flamme

intérieure. Détachons en deux dont nous résumerons à grands traits les vies édifiantes.

Édouard Bertrand, agrégé de physique, était professeur au lycée de Montauban. Ses fonctions universitaires — beau prétexte, à qui aurait voulu se reposer, pour ne pas prendre part aux luttes et aux œuvres catholiques — ne mirent jamais obstacle aux initiatives de sa foi. Il semblait au contraire vouloir prouver par son exemple qu'entre les unes et les autres aucune incompatibilité n'existait, qu'en dehors de l'Université il était parfaitement maître de sa vie, de ses idées, de son temps, et pouvait par conséquent les consacrer aux causes qu'il lui plaisait. L'occasion d'ailleurs de développer cette théorie lui fut un jour fournie par son Recteur, au lendemain d'une grande conférence publique où son catholicisme s'était magnifiquement affirmé. Son attitude ferme régla vite la question. On ne lui en parla plus dans la suite.

Président de l'*Union diocésaine* de la Haute-Garonne, bien qu'il n'eut encore que trente ans, il se donnait généreusement à toutes les œuvres religieuses et sociales qui sollicitaient son dévouement. C'est lui qui fonda, sous le nom de *Coin de terre toulousain,* les jardins ouvriers de Montauban; lui qui fit, des conférences de St-Vincent

de Paul de jeunes gens dont il était aussi le président, de vivants foyers de catholicisme social. Ame d'élite, douée de toutes les qualités d'un chef, on le suivait avec confiance et joie.

Cette vie extérieure si largement remplie ne porta jamais Édouard Bertrand à négliger ses devoirs professionnels. Convaincu de leur importance, il les mettait au premier rang de ses obligations de conscience et s'en acquittait scrupuleusement. Une telle existence avait besoin de s'alimenter à des sources profondes. Les principales étaient la méditation et la communion quotidienne. Il les devait aux retraites fermées qu'il connut dès ses années d'étudiant. L'œuvre l'avait d'abord effrayé. Il résista assez longtemps à des sollicitations d'amis, puis un bon soir se décida, craintif, à tenter l'expérience. Elle fut décisive. Elle le conquit complètement. Dès ce jour, la Bastiolle n'eut pas d'hôte plus fidèle, plus avide de ses exercices, plus dévoué pour y entraîner les autres. Il considérait la retraite comme un des grands moyens de culture supérieure, de formation d'élite.

Jeune officier, tombé au champ d'honneur à vingt-deux ans, Henry de Bonneville n'éprouva pas les mêmes hésitations qu'Édouard Bertrand à l'égard des retraites. Son père, vieil habitué

de la Bastiolle, l'y amena tout jeune, trop jeune même au dire du directeur d'alors. « C'était déjà, écrit celui-ci, un enfant très sérieux d'intelligence, d'un cœur très pur et très droit, mais tellement jeune et neuf pour tout le reste qu'il n'y avait même pas encore à épeler avec lui les questions d'avenir. » Mais il revint à la fin de ses études, l'âme mûrie, bien que conservant toujours la fraîcheur de sa première pureté. Il y résolut d'embrasser la profession agricole, désireux d'en tirer tout le rendement possible pour sa famille et son pays. C'est dans ce but qu'il entra à la Faculté des sciences de Toulouse afin d'y obtenir le grade d'ingénieur agronome. L'atmosphère de la ville n'attiédit pas sa chaude dévotion. Il resta fidèle à ses pratiques de piété, en particulier à la communion quotidienne. Il se montra aussi rude travailleur. Sa santé en souffrit même. Et le médecin dut l'obliger, quelques jours avant le concours final, à diminuer l'intensité de son labeur. Mais de Bonneville s'aperçoit que son principal concurrent est un étranger, non catholique. Il n'en fallait pas moins pour rallier ses énergies défaillantes. Sa fierté s'exalte. Plutôt tomber d'épuisement que de laisser le suprême honneur déserter le drapeau de sa foi et de sa patrie! Il se remet

à l'œuvre. Le succès couronne ses efforts. Il arrive bon premier, l'emportant d'une quarantaine de points sur son rival.

Ce simple trait caractérise bien l'homme. Il est là tout entier, intelligent. généreux, fier, aimant d'un amour sans égal la France et l'Église. D'autres événements allaient bientôt lui permettre de déployer les mêmes qualités, sur un théâtre plus vaste. C'est la guerre qui éclate. Il est versé dans un bataillon de chasseurs. Il y demeure quelque temps, édifiant ses camarades par son entrain et son abnégation. Mais le rôle effacé que les circonstances imposent à la cavalerie ne satisfait pas sa soif de dévouement. Il obtient de permuter. Et le voilà sur le front. Là encore il ne devait pas rester longtemps. Cette fois cependant c'est la mort glorieuse qui vient le chercher.

Un aumônier militaire a raconté en ces termes ses derniers moments. « Votre fils Henry, écrit-il au commandant de Bonneville, est glorieusement tombé presque au début de l'attaque du mercredi 16, à midi. Depuis huit jours ou dix qu'il était au 1er bataillon, j'avais pu apprécier son âme si belle, si pure. Presque chaque matin, durant notre stationnement à B..., je l'avais vu s'approcher de la Table sainte. En

partant le 14 au soir pour les tranchées situées entre Aix-Noulette et Angres, nous savions que nous allions à une chaude affaire. Dès le 15 au soir, le lieutenant L... qui commandait la 2e compagnie, celle d'Henry, est blessé en faisant une reconnaissance avec le commandant. L'attaque se déclanche néanmoins le 16, à midi un quart. La 1ère et la 2e compagnie étaient chargées de prendre la deuxième partie de la tranchée des Saules, encore allemande. Ce fut fait. Mais votre fils tomba en avant, lorsqu'il essayait de pousser jusqu'au redoutable fortin ennemi, dénommé par nous « tranchée en V », à cause de sa forme. La 2e compagnie dut se replier sur la tranchée des Saules. Mais la vaillance de votre fils n'avait pas été inutile, puisque dans la nuit du 18 au 19 tous les Allemands du fortin (244 hommes, 6 officiers, 12 blessés) se constituèrent prisonniers. Le mardi soir 22, devant tout le bataillon reformé, le tabernacle eucharistique qu'était le corps de votre cher Henry a eu les honneurs de la sépulture chrétienne; il repose au cimetière de Ruitz où nos prières l'ont accompagné ».

Ces deux brèves esquisses nous montrent quelles âmes élevées et généreuses formait la Bastiolle. Les strophes suivantes composées par

un de ses hôtes nous diront quelles douces souvenances — c'est le titre qui leur fut donné — ceux-ci en rapportaient.

SOUVENANCES

A « la Maison du Souvenir »...

On arrive...

Au soleil couchant, au clair de lune,
s'érige le Château: ses lourds toits en auvent,
ses arcs de lierre, et ses deux sveltes tours, dont l'une
brandit, — tel un clocher, — la Croix... qui vire au vent.

Revenant, ou nouveau venu qui l'accompagne,
timide ou confiant, chacun croit, dès le seuil,
retrouver, chez de vieux amis, à la campagne,
le sourire et les bras ouverts du bon accueil.

Escaliers, corridors, tournants qui n'en finissent
plus... Chambre monastique: un lit, — sans decorum
un bénitier, où des mots de Psaume bénissent
introitum tuum et exitum tuum...

un Christ blanc, des livres noirs, une table prête
pour rédiger en memento des notes... Mais
une cloche déjà tinte: on est en retraite...

Et trois jours sembleront un jour, un jour de paix...

Oh! cette paix, de solitude et de silence,
calme lénifiant, repos substantiel...
L'âme s'éveille, ici, se ramasse, et s'élance
comme, du nid, le ramier prend l'essor: au ciel.

Apre douceur des matins frais, quand goutte à goutte,
la Parole pleut sur l'esprit trop desséché...
Messe plus recueillie; Hostie, où chacun goûte
le Pain, plus savoureux au cœur plus détaché.

Examen, préparant la réforme prochaine;
lectures, transposant ce thème: le Salut;
Chemin de Croix, stationnant de hêtre en chêne;
conférence, où chacun débat, pèse, conclut;

temps libre: errant sous les tilleuls, aux senteurs saines,
le rêveur trouve un banc, dans la mousse enclavé...
Chapelet: devant la terrasse, par dizaines,
touffes de roses, vont refleurir les *Ave*.

Plus exquise douceur des soirs, dans la chapelle:
Vœux pour la nuit, adieux qu'a mis en oraison
la Liturgie... Au cœur distrait, un rien rappelle
ceux qui sont à genoux, là-bas, à la maison...

Regrets d'avoir vécu mal; désirs de renaître;
récit loyal, où Dieu relit tout un passé;
page dont chaque mot lu s'efface, pour n'être
qu'un feuillet blanc, scellé du *Vade in pace*...

Plans de soldats, projets de chefs, rêves d'apôtres;
fermes propos d'être chrétiens, de l'être assez
pour suivre, sans écarts, entraînant beaucoup d'autres,
ces chemins, haut et droit vers l'idéal tracés...

***

Hélas... il faut partir... Derniers conseils, dernières
promesses, derniers chants, que l'on voudrait pouvoir
prolonger...
Le dernier regard jette, en prières,
vers Notre-Dame du Retour, un « Au revoir »...

MOURS

Paris, centre du catholicisme français, devait avoir sa « fabrique d'apôtres ». Quelques maisons de retraites existent, non dans la capitale même, mais aux environs. La plus importante est la Villa Saint-Régis, à Mours. De fondation récente, puisque les premières retraites n'y furent données qu'en 1909, elle se rattache à l'une des plus anciennes, celle de Saint-Germain-en-Laye, fondée en 1892 et qui fut remplacée en 1895 par la Villa St-Joseph d'Épinay-sur-Seine, à laquelle la Villa Saint-Régis succéda à son tour, neuf ans plus tard.

Que d'hommes — des Parisiens surtout et de toutes les classes — sont venus retremper leur âme dans l'une ou l'autre de ces maisons... « J'ai appris, à Saint-Germain, plus de religion pendant ces trois jours que dans toute ma vie », avouait un ouvrier. Une paroisse de faubourg, Clichy, y a trouvé, de l'aveu de son curé, le principe d'un retour progressif et continu aux pratiques de la religion. Là où autrefois il était rare de voir des hommes à l'église, même le jour de Pâques, les anciens retraitants, au nombre de plusieurs centaines, non seulement accomplissent exactement leurs devoirs de religion, mais s'ap-

prochent ensemble de la sainte Table, à certains jours comme le 1er vendredi du mois.. Plusieurs font partie d'une œuvre d'adoration qu'ils ont eux-même fondée. Tous se réunissent, chaque mois, au presbytère où le curé ranime leur zèle et leur indique l'apostolat urgent à exercer.

Des retraites d'Épinay-sur-Seine sont nés différents groupements, la plupart professionnels, que dirige à Paris avec une inlassable activité le R. P. Pupey-Girard. Ainsi l'*Union sociale d'Ingénieurs catholiques* qui comptait, dès 1908, plus de cinq cents ingénieurs disséminés à travers la France; divers syndicats de patrons catholiques, fédérés en Union syndicale sous le nom de *Syndicat central des Unions fédérales*; l'*Union du Sacré-Cœur*, dont les membres s'assemblent le matin de chaque premier vendredi du mois; le *Cercle social* qui vise surtout à faire connaître les devoirs sociaux du catholique. Cette dernière institution mérite une mention spéciale. Elle ne constitue pas, comme la plupart des Cercles d'études, un groupement homogène. On y rencontre des représentants de presque toutes les classes dirigeantes: membres des professions libérales, industriels, grands propriétaires, négociants, etc., presque tous pères de famille et, pour employer le mot de Le Play, des *autorités sociales*.

Venant ainsi de milieux divers, mais animés du même désir de se renseigner sur les questions de sociologie et d'apologétique, ces hommes trouvent un grand profit à se rencontrer, à écouter ensemble un enseignement que leur donne un prêtre, à y ajouter l'apport de leur propre expérience, de leur situation personnelle, de leur différente carrière sociale. De fait, les meilleurs résultats sont sortis de ces réunions auxquelles assistent tous les quinze jours une soixantaine de membres.

La Villa Saint-Régis continue les traditions de ses deux devancières. Nous avons eu l'avantage d'y suivre les exercices d'une retraite et nous y avons retrouvé la méthode, vraiment effective, que nous avions admirée pour la première fois à Mouveaux et qui semble en usage dans les principales maisons de France.

On cherche avant tout à créer un élite et on y emploie les moyens les mieux appropriés: discipline rigoureuse, travail personnel des retraitants, recueillement et prière.

Un courant puissant entraîne depuis quelques années à Mours les élèves des Hautes Écoles de Paris. L'abbé Rouzic notait récemment le fait pour l'École Polytechnique.[1] En 1913, cinquante-

1. *Revue des Jeunes*, 25 août 1918, pp. 197-199.

trois Polytechniciens firent leur retraite fermée. Et ce sont eux qui entretinrent au milieu de leurs camarades une vie catholique de plus en plus intense : la conférence de St-Vincent de Paul très active, les communions hebdomadaires nombreuses, les manifestations de foi fréquentes. A l'École Normale Supérieure, Pierre Poyet, cet admirable jeune homme ravi si tôt au monde, organisait chaque année son groupe. Il réussit même à en avoir deux par an, l'un au carnaval, l'autre pendant les grandes vacances. « Rien ne vaudrait, écrivait-il à un ami, ces réunions fraternelles où on pourrait faire un sérieux travail religieux : ensuite chacun partira à son métier, instruit et le cœur rempli d'amour pour le divin Maître. Ce serait là comme des oasis de paix et de réconfort, où les âmes viendraient se retremper chaque année pour une tâche difficile et une route semée d'écueils. » Et à un autre : « Je recommande fortement la retraite pour voir clair en soi-même, pour jeter un regard sur le passé afin que l'avenir soit meilleur : c'est une des trouvailles de génie de saint Ignace. » [1]

Mours n'a-t-il pas accueilli aussi, un jour, un groupe de journalistes ? Pour eux en effet,

---

1. Abbé Rouzic, *Pierre Poyet*, p. 112.

comme pour les hommes des autres classes, la retraite est devenue une habitude annuelle. Avec quelle volupté ceux qui connaissent les charmes de ces trois jours s'arrachent à leur vie trépidante et batailleuse pour s'accorder cet incomparable repos.

Après tout, disait aux lecteurs du *Gaulois*, M. François Veuillot qui en revenait, « les journalistes ne sont point différents des autres hommes. Il leur advient souvent, dans la tumulte et l'agitation, d'aspirer au silence et à la paix. Encore qu'on les soupçonne assez volontiers de ne point réfléchir avant d'adopter une opinion, et tout justement parce que l'impatience du public les contraint parfois à cette étourderie, ces pauvres journalistes ont bien le droit de se donner à certains jours une ivresse de réflexions. »

Et laissant aller sa plume de moraliste catholique, M. Veuillot ajoutait ces opportunes remarques: « Ce genre d'ivresse est plus nécessaire à la santé de l'esprit que ne fut jamais à l'entretien du corps la débauche périodique recommandée par l'école de Salerne. Et, somme toute, à considérer la retraite en profane et sans même en approfondir le contenu religieux, on est bien forcé d'y reconnaître une de ces nombreuses

industries cléricales qui prouvent que les cléricaux sont pétris de bon sens et profonds psychologues.

« Prenez au hasard, dans la société contemporaine, un individu quelconque, indifférent, libre-penseur, impie, et mettez-le, pendant une minute, en face de lui-même. Il se demandera probablement, comme un visiteur qui rencontre une glace inopinée : « Quel est donc ce monsieur ? » Il aperçoit un être affairé, remuant, distrait, qui travaille avec âpreté pour gagner le droit de se divertir et se divertit avec précipitation pour détendre et renouveler sa puissance de travail ; qui ne cesse de courir et pourtant n'avance pas ; qui, toujours pressé, se sent toujours en retard, et au fond, se retrouve toujours à la même place ; qui, ballotté de mille occupations, fait néanmoins constamment la même chose et ne sait pas au juste ce qu'il fait. Que ce prisonnier s'échappe en villégiature, il y est immédiatement rejoint par les modes de Paris, les potins de Paris, l'argot de Paris. Le monde est un interminable boulevard, lambrissé d'affiches et planté de casinos.

« A ce serf du plaisir et de l'argent, si l'on proposait quelques jours de vrai relâche, un repos qui ne soit pas accablant, une solitude qui ne soit pas peuplée, un silence qui ne soit

pas tumultueux, croiriez-vous qu'il n'accepterait pas avec une joie d'écolier en vacances ? Au fond, il éprouve une lassitude inavouée de vivre en perpétuelle vitesse et, parfois, il en est réduit à désirer une panne. Mais, de pannes, il n'en survient dans la vie que quand se brise ou se fausse un des rouages du mécanisme humain: le cerveau, l'estomac, les nerfs. Il serait pourtant si agréable de jouir quelquefois, en pleine santé, des privilèges que la vie moderne ne reconnaît plus qu'aux malades.

« Vous le voyez, même à s'en tenir à ces considérations inférieures, on ne saurait imaginer de villégiature plus accomplie que la retraite. Une vraie distraction, qui repose; une distraction qui retourne l'esprit comme un gant, mettant à découvert des doublures et des dessous qu'on ne soupçonnait point, parce qu'on n'avait jamais eu le loisir ou le souci de les regarder. Un voyage d'exploration autour de soi-même, voilà qui est encore plus curieux, plus rare, plus fécond en surprises, qu'un voyage de découverte autour de sa chambre. Et puis, au fond, c'est si raisonnable. Est-il rien, en vérité, qui soit plus digne d'un être intelligent que de jeter la sonde au fond de son âme et de dresser le bilan de sa vie ? »

Trois jours paraissent même trop courts, pour une telle exploration, à quelques hommes du monde. Et nous avons remarqué avec édification, en lisant le programme de Mours, qu'il s'y donnait des retraites de cinq jours et qu'elles étaient bien suivies

Arrêtons-nous sur cette constatation. Déjà même nous nous sommes peut-être trop attardés. Et force nous est de laisser de côté plusieurs maisons de France: la Barde, Cormontreuil, Notre-Dame de Barollière, et d'autres encore où l'œuvre est salutaire.

Signalons simplement, avant de passer à un autre pays, une initiative féconde: les retraites mobiles ou volantes. Malgré le grand nombre de maisons de retraites élevées en France, quelques régions en sont encore privées. Et même là où il en existe, les retraitants désireux d'en profiter sont parfois si nombreux, surtout à l'époque des vacances, que tous ne peuvent y être admis. L'*Union des Retraites régionales*, établie à Paris, s'efforce de suppléer à cette lacune. Elle organise, dans ces contrées, différentes retraites pour lesquelles soit une maison religieuse soit une propriété privée sont occasionnellement louées ou prêtées. Elle-même s'occupe du prédicateur

et des accessoires nécessaires : livres, règlements, feuille de méditations, etc. Un comité régional voit au recrutement. Il adresse ordinairement un bon nombre d'invitations, signées par quelques hommes bien vus qui se sont engagés les premiers à faire la retraite. D'excellents résultats ont été obtenus jusqu'ici. Ainsi dans un seul département, le Finistère, il y eut en 1910 sept retraites organisées de cette façon, donnant un total de cent soixante-huit retraitants. Les fameux ouvriers de Brest se rendirent, au nombre de quarante-deux, au vieux monastère de Lesneven et s'y conduisirent d'une manière vraiment édifiante. En 1912, mille six cent trente-six hommes suivirent les exercices de ces retraites régionales.

Tel est, rapidement esquissé, le mouvement des retraites en France depuis 1877. [1] Combien M. René Bazin, parlant au Séminaire français

1. Nous n'avons rien dit des retraites de dames et de jeunes filles. Leur histoire nous ferait sortir du plan que nous nous sommes tracé. Il faudra leur consacrer une brochure spéciale. Notons simplement qu'elles sont très répandues en France. Quelques communautés religieuses en font leur œuvre principale. Dès 1877, les Dames du Cénacle ouvraient à Lille une maison, transférée en 1901 à Menin, et qui fut constamment très fréquentée. Les deux grandes associations catholiques féminines : *La Ligue patriotique des Françaises* et *les Femmes françaises* ont mis les retraites à leur programme et travaillent à en organiser dans toutes les parties de la France. *La Ligue patriotique* possède même une section dite *section des Retraites* dont les déléguées vont prêter généreusement leur concours aux organisatrices des différentes régions.

de Rome, en 1915, avait raison d'assigner au renouveau chrétien, que fit éclore la guerre, des causes antérieures à ce fléau, et parmi elles, au premier rang, les retraites fermées. « Un vieux Père jésuite, disait-il, puis ouvrant une parenthèse: Je ne suis pas un ancien élève des Jésuites, mais je crois que je le suis devenu, tant j'aime les Jésuites. Au surplus, je veux vous faire ma confession complète, j'aime tous les ordres religieux en communion avec le Pape — un vieux Père jésuite donc me confiait vers 1887: « La France est sauvée parce que les Congrès eucharistiques et les retraites fermées ne sont pas seulement fréquentés par les prêtres, mais qu'on y voit des laïques et en grand nombre. » Et le conférencier confirmait ce jugement par son propre témoignage, par ce qu'il avait constaté lui-même dans son pays, en Maine et Loire: il y a dix ans, une centaine de conscrits s'étaient préparés par une retraite fermée au service militaire; l'année qui précéda la guerre, leur nombre s'éleva jusqu'à plus de mille. [1]

Ce renouveau, les plus hautes autorités religieuses l'avaient d'ailleurs prédit: « Plût à Dieu, écrivait le cardinal Guibert, dès 1853, que cet

1. René Bazin, *La France catholique à Rome*, p. 12.

usage des retraites pour les gens du siècle se propageât dans notre France. Il n'en faudrait pas davantage pour en changer l'esprit et la rendre chrétienne ». Et Léon XIII, en 1889: « C'est là une entreprise de régénération pour la société. Dieu veuille que ces maisons de retraites se multiplient en France. En des temps si troublés, c'est un besoin de premier ordre. » Avouons-le. Bien que ces maisons soient nombreuses, il en aurait fallu davantage encore pour répondre aux nécessités du pays si travaillé par les doctrines impies et les mœurs délétères. Il aurait fallu surtout pouvoir y amener tous ces catholiques tièdes qui ne pratiquent leur religion qu'à demi et se gardent bien d'en faire pénétrer les principes dans leur vie professionnelle et sociale. De l'élite du moins que les retraites ont formée, on peut dire qu'elle a réellement sauvé la France. Elle l'a sauvée de la mort, en opposant une digue aux progrès croissants de l'impiété. Et elle prépare actuellement son complet retour au Christ. Les sectaires le savent bien. Aussi est-il peu d'œuvres contre lesquelles ils se soient si vivement acharnés dans ces dernières années: fermeture illégale de maisons, obstacles mis à l'établissement de nouvelles, attaques violentes contre ceux qui les fréquentent.

Les Parlements ont retenti des colères des loges. On y a dénoncé, avec un sérieux parfois comique, les entassements d'artilleurs et de fantassins dans les cellules du Château-Blanc, les cachots mystérieux du Haut-Mont, les exercices... au fusil que faisaient les retraitants. Des instructions furent ouvertes contre les Pères de Montbeton. Et deux ou trois mois avant la guerre, comme nous l'avons dit plus haut, la magnifique propriété de Mouveaux était odieusement confisquée. Enfin les habitués de ces maisons furent signalés comme des êtres dangereux, car contrairement aux autres fidèles, « masse inoffensive, héritière des traditions qu'elle suit par habitude », eux sont des « catholiques de combat ».

Le trait vraiment est assez juste. C'est un titre dont s'honorera, surtout en ces temps de persécutions religieuses, tout vrai disciple de Jésus-Christ. Plût au ciel que le nombre de ces catholiques s'accrût de jour en jour! Les maisons de retraites en sont les véritables pépinières. C'est pourquoi l'épiscopat les bénit et en souhaite la rapide multiplication. Dans la France de demain, la France qui revient des tranchées et la France qui fut élevée dans les larmes et le sang, elles joueront un rôle décisif.

CHAPITRE DEUXIÈME

BELGIQUE

I. Tronchiennes. — Le P. Adolphe Petit. — Au congrès catholique de Liège. — La campagne du P. Lechien. — Fayt-les-Manage. — Les maisons belges.

II. En retraite à Arlon. — Faits et témoignages. — La Ligue des retraitants. — Orientation sociale.

TRONCHIENNES ET FAYT

La Belgique possède moins de maisons de retraites que la France. Étant donné cependant l'exiguité du territoire belge et par conséquent le nombre restreint de sa population, si dense soit-elle, les sept qu'elle a représentent une plus forte proportion que les vingt-cinq ou trente établies en France.

De fait, l'œuvre des retraites a exercé une influence prépondérante en Belgique. Ce n'est pas, comme en d'autres contrées, telle ou telle région seulement qu'elle a conservées ou transformées, c'est le pays tout entier. On rencontre ses maisons dans chaque province. Elles y montent, pour ainsi dire, la garde de la religion.

D'où le beau nom de « forteresses du catholicisme » que leur donna, un jour, l'ancien premier ministre belge, le baron de Broqueville. Elles le méritent certes, car elles sont depuis plusieurs années un véritable arsenal où chacun peut aller s'entraîner aux manœuvres, tremper ses armes, prendre contact avec ses chefs.

Le noviciat de Tronchiennes eut la gloire de recevoir, en 1864, les premiers retraitants. Ils étaient trois, trois jeunes gens : le comte de Bergeych, le comte Alfred Cornet de Peissant et le comte Eugène de Penaranda. D'autres les imitèrent, l'année suivante, et peu à peu différents groupes importants vinrent se mettre sous la direction éclairée d'un des prêtres les plus marquants de la Belgique, le Père Adolphe Petit, S. J.

Homme d'une haute spiritualité, ce saint religieux, rappelé à Dieu en 1914 après s'être dévoué quarante-huit ans à l'œuvre des retraites, excella dans la direction des âmes. L'idéal qu'il offrait à ses retraitants était élevé. Il ne les laissait pas s'acheminer dans les routes ternes d'une vie ordinaire, mais il les voulait sur les sommets, à la conquête de la perfection. Et il savait les y conduire, sans heurts, sans violence,

par le grand ascendant de sa merveilleuse bonté. Ce fut là vraiment la vertu caractéristique de son apostolat, son principal ressort. Appuyée sur une foi très vive, qui le tenait constamment uni à Dieu et lui valut d'étonnantes lumières, elle lui permit de former un groupe de chrétiens admirables dont la sainteté de vie rivalise avec l'ardeur au service des saintes causes.

Tronchiennes garda sa clientèle des premiers jours. Elle devint la maison de retraites des classes dirigeantes. Là se formèrent et s'aguerrirent les chefs du parti catholique belge. On y vit des gouverneurs et des membres du cabinet, même des premiers ministres. Il s'y donnait, avant la guerre, une douzaine de retraites par année, groupant plus de six cents retraitants.

Pour excellent que soit ce résultat, ceux obtenus dans le monde ouvrier sont encore plus remarquables. Aussi croyons-nous devoir leur consacrer la majeure partie de ce chapitre.

C'est en 1891 que commencèrent ces retraites pour le peuple destinées à un si grand succès. L'origine en a été souvent rappelée. Bien que l'idée fût dans l'air, grâce à l'initiative vite connue du P. Watrigant, au Château-Blanc, on

ne s'était pas encore décidé à la réaliser. Vint le grand congrès catholique de Liège en 1890. Plusieurs industriels du Nord de la France y prirent part. Ceux de Charleroi se plaignirent devant eux de la stiuation morale de leurs ouvriers. Ils étaient en révolte presque ouverte contre toute autorité. Ils se laissaient facilement embrigader dans les associations socialistes. Comment les ramener dans la voie droite ? Il faudrait parmi eux quelques bons meneurs, des hommes de foi et d'ordre. Mais où les trouver ? Par quels moyens les former ?

Un membre de l'*Association des Patrons du Nord*, M. Cordonnier, releva publiquement cette plainte et y répondit aussitôt. « Vous voulez des meneurs, des apôtres. Faites faire des retraites à quelques-uns de vos ouvriers, et vous les aurez. » Sur le champ, l'évêque de Liège, Mgr Doutreloux, approuva chaleureusement le projet. Deux ou trois mois plus tard, il était mis à exécution. Quarante-deux ouvriers se réunirent à Charleroi. Succès inattendu et qui assura aussitôt la vie de l'œuvre. Un religieux de haute valeur, le R. P. Lechien, y fut consacré. Tout l'hiver, il fit campagne, allant de mines en mines et d'usines en usines, expliquant tant aux patrons

qu'aux ouvriers les avantages de ces manœuvres spirituelles et sollicitant des adhésions pour la retraite du printemps. Quand celle-ci s'ouvrit, à Pâques, cent vingt-sept ouvriers : verriers, métallurgistes, houilleurs, dont vingt-trois décorés de l'insigne socialiste, se présentèrent aux portes du collège. Quatre vingt-quatre seulement purent être admis. Mais c'était déjà trop pour le parti radical, puissant alors à Charleroi. Mis au courant depuis plusieurs jours de ce qui se préparait, les chefs avaient résolu d'empêcher leurs amis de prendre part à ces exercices. Aussi à l'heure fixée pour l'ouverture, une foule nombreuse stationnait aux abords du collège, et c'est entre une double haie de sergents de ville, requis pour la circonstance, que chaque retraitant fit son entrée. En annonçant ce résultat, un journal de la ville disait : « On a pu les amener là, mais nous les attendons à leur sortie et nous déferons bien ce que les Jésuites auront fait. »

« Qu'ils y viennent !... reprit un des socialistes à qui on communiquait cette note le dernier jour de la retraite ; à notre entrée nous étions de toutes les sortes, mais maintenant nous ne sommes plus que d'une sorte. » [1]

---

1. C'est cette parole que M. René Bazin, dans son beau roman *Le Blé qui lève*, a mis sur les lèvres du bûcheron nivernais converti.

La retraite prêchée par le P. d'Aubigny, de Notre-Dame du Haut-Mont, habitué à un tel ministère, produisit les plus heureux fruits. L'œuvre manifestement était appelée à réussir en Belgique. Il importait de lui trouver au plus tôt un local permanent. On jeta les yeux sur une vaste maison de campagne située à Fayt-les-Manage, dans le Hainault. En quelques jours l'affaire se régla. De minimes réparations, quelques aménagements nécessaires, et le 15 août 1891, en la fête de l'Assomption de la très sainte Vierge, la première maison exclusivement vouée aux retraites fermées en Belgique, baptisée du beau nom de Notre-Dame du Travail, ouvrait ses portes à trente retraitants.

Petite avant-garde des foules nombreuses qui devaient bientôt s'engager dans la même route. Cinq autres maisons en effet, destinées surtout aux ouvriers, durent être établies dans le court espace de dix ans :

Notre-Dame de Flandre, à Gand, en 1894;

La Maison St-François-Xavier, annexée au noviciat d'Arlon, en 1896;

La Maison de Lierre, en 1899;

Notre-Dame de Xhovémont à Liège, en 1901;

La Maison de l'Immaculée-Conception à Alken, en 1904;

Voici les statistiques de chacune d'elles de 1907 à 1913.

	1907	1908	1909	1910	1911	1912	1913
Fayt.........	1905	2354	1810	1692	1752	1593	1522
Gand........	1245	1304	1504	1693	1545	1364	1335
Arlon........	1197	1199	1458	1307	1299	1239	1508
Liège........	1608	1718	1517	1688	1744	1651	1624
Lierre [1].......	....	....	....	....	....	....	....
Alken........	1615	1139	1316	1356	1335	1128	1456

Ainsi, pour résumer ces statistiques, Arlon a reçu en sept ans: 9,207 retraitants; Alken: 9,345; Gand: 9,990; Lierre: 10,500; Liège: 11,500; Fayt-les-Manage: 12,628.

L'année qui précéda immédiatement la guerre, en 1913, le chiffre des retraitants de ces six maisons s'éleva à 8,945 hommes, presque tous ouvriers ou cultivateurs. Ajoutés aux 680 de Tronchiennes, cela fait 9,625 Belges qui suivirent,

1. L'ancien directeur de la maison de Lierre a répondu par ces lignes à notre demande de renseignements: « Durant la guerre, notre maison a énormément souffert des effets du siège d'Anvers. Le livre des statistiques des retraites est brûlé. J'ai consulté mes notes. Je n'y trouve que deux chiffres déterminés: 15 juillet 1910 au 15 juillet 1911: 1361 retraitants; 15 juillet 1911 au 15 juillet 1912: 1412 retraitants. Les années suivantes ces chiffres furent certainement maintenus. En multipliant par 1500 les quatorze années de l'existence de la maison de retraites de Lierre et en y ajoutant, pour la dernière demi-année, 750, on arrive au grand total de 21,750 retraitants. »

cette année-là, les exercices d'une retraite fermée.[1]

Cette clientèle si considérable d'hommes du peuple, sans enlever à l'œuvre des retraites ses caractères essentiels, tels que nous les avons vus en France, lui a donné cependant une allure un peu spéciale. Les exercices spirituels de saint Ignace sont d'une souplesse d'adaptation remarquable. Leur auteur les a lui-même voulus ainsi. Il recommande expressément plus d'une fois qu'on les mette à la portée des retraitants. Nous l'avons d'ailleurs déjà constaté : on n'a pas craint, soit à Notre-Dame du Haut-Mont, soit à la Bastiolle, d'en faciliter l'usage aux ouvriers et aux cultivateurs par différentes industries. De même aussi a-t-on fait en Belgique. S'adressant surtout aux travailleurs, l'œuvre s'est pliée, non seulement par occasion, comme en France, mais habituellement, dans son règlement ordinaire, à leur mentalité. D'où une différence assez marquée quant à son fonctionnement extérieur. Le nombre, par exemple, des retraitants est moins restreint. On en prend autant qu'on peut en loger. Tant mieux s'ils occupent toutes les chambres qui, à Fayt-les-

1. Le nombre de jeunes filles et de femmes d'ouvriers retraitantes est encore plus grand. Il dépassait avant la guerre dix mille par année. Quinze maisons sont à leur disposition, toutes tenues par des communautés religieuses.

Manage, à Lierre, à Liège, s'élèvent jusqu'à quatre-vingt-dix. La discipline est alors confiée à des Frères convers qui font manœuvrer très habilement ces gros bataillons. On y accorde aussi plus de récréations : deux ordinairement, outre celles qui suivent le dîner et le souper, la première après le déjeuner, l'autre à 4 heures en prenant un léger goûter. Enfin, le temps consacré à la méditation proprement dite, à la réflexion personnelle, est plus court.

ARLON

Mais rien ne vaut pour connaître une œuvre comme de la voir fonctionner sur place. Afin de nous faire une idée exacte des retraites belges, de ce que leur mécanisme comporte de spécial, assistons ensemble à l'une d'entre elles. Nous choisirons la maison d'Arlon, dans le Luxembourg, où l'un des directeurs, le Père M... veut bien nous servir de guide.

C'est le soir de l'ouverture. Les retraitants arriveront bientôt. Par prudence on va à leu rencontre. Il y a toujours quelques hésitants qui, paraît-il, pourraient se procurer la joie spirituelle par des moyens que réprouve l'ascétisme,

ou comme l'un deux disait un jour, « s'infuser par avance les dons du Saint-Esprit ».

Voici le train. Il en descend un groupe d'hommes. Ce sont eux. On les reconnaît vite à leur mine endimanchée, au paquet de papier gris soigneusement ficelé qu'ils portent sous le bras, à leur lourd bâton noueux de campagnard.

« Bonjour, mes amis, vous êtes sans doute de ces braves gens qui viennent faire une retraite ? — Ils enlèvent leurs chapeaux: « De fait, mon Père. — Couvrez-vous, et en route. Comment va M. le Curé ? C'est un homme, ça, n'est-ce pas ? — Oh! pour ça, oui, que c'est un fier homme, et pas regardant avec les pauv' gens: Ainsi l'aut' jour... »

Et de cette manière, causant de choses et autres, le petit contingent arrive à bon port, sans avoir perdu une seule recrue.

La Maison St-François-Xavier est un vaste édifice à l'aspect imposant. Quand on annonce aux retraitants qu'ils vont demeurer là durant trois jours, un cri d'admiration s'échappe de leurs lèvres. Mais vite on entre, et l'installation commence. A chacun une chambre est assignée: petites cellules bien propres et bien éclairées, où se trouvent tous les objets nécessaires. Aussi

faut-il voir le contentement qu'éprouvent ces braves villageois, à mesure qu'ils sont casés.

Une cloche vient bientôt les tirer de leur ravissement. C'est le premier exercice, quelques paroles seulement, dans la salle de conférences afin d'expliquer le but de la retraite et de mettre chacun en train. Puis tout en récitant à haute voix une dizaine de chapelet, on se rend au réfectoire. Pendant que les forces corporelles se refont, une lecture appropriée, celle d'un saint ouvrier, nourrit l'esprit. Après le souper, récréation. Les cartes ici sont en honneur. Dans la salle qu'enfument vite les pipes allumées par les plus vieux, des groupes de jeunes se forment autour des tables, et le jeu bat son plein.

L'animation est à son comble, quand de nouveau retentit la cloche. Cette fois, elle appelle à la chapelle. Les retraitants chantent eux-mêmes la bénédiction, sinon suivant toutes les règles de l'art, du moins de tout leur cœur. Puis ce sont les prières du soir, et le coucher.

A 6 heures du matin sonne le réveil. Mais bien avant le signal, ces ruraux habitués au lever matinal sont presque tous debout. Et malgré les avertissements donnés, leurs lourds souliers ferrés martèlent les corridors. Personne au moins ne sera en retard pour le premier

exercice! Réunis à la chapelle, ils récitent leur prière, puis entendent aussitôt la messe. Vient ensuite le déjeuner suivi d'une courte récréation. Et à 8 heures a lieu la première instruction. Elle prépare la méditation qui se fait dans les chambres et que facilite la visite d'un Père. Chacun des directeurs en effet se charge d'un certain nombre de retraitants et profite de ce moment, où il peut les rencontrer seul à seul, pour s'enquérir de leur état et leur donner quelques bons conseils.

Une seconde méditation aura lieu à 10 h. 30. Comme celle de 8 heures, elle doit durer une heure, y compris l'exposé du sujet à la chapelle par le prédicateur. Habituellement une quinzaine de minutes sont laissées à la réflexion personnelle. Entre ces deux méditations: visite au saint Sacrement, lecture et deuxième chapelet en commun. Ainsi rempli par ces exercices nombreux et variés, l'avant-midi passe rapidement. La plupart des retraitants sont tout étonnés de se savoir déjà rendus à l'examen, puis au dîner.

Au sortir de table, c'est la grande récréation. Si les figures, que la crainte de l'inconnu assombrissait légèrement hier soir, sont maintenant plus épanouies, une joie complète ne les anime

pas encore. On sent que tous ces hommes sont profondément remués. Peu habitués à rentrer en eux-mêmes, ils éprouvent dans ce repliement intime, accompli au milieu d'un silence monacal, entre des murs qui ne leur sont pas familiers, un certain saisissement. Mais cette impression, toute naturelle, ne peut être que salutaire. Elle est prévue dans la psychologie de la retraite et aide à l'éclosion de ses fruits. Ne faut-il pas que la terre soit ouverte par le soc de la charrue avant de se couvrir de moissons ?

L'après-midi s'écoule comme le matin, coupé de nombreux exercices communs. En voici l'horaire :

1 h. 30	Chemin de croix à la chapelle. Lecture de l'Imitation. Chapelet.
2 h. 30	Conférence.
3 h. 30	Annotations des réflexions et résolutions.
4 h.	Goûter.
4 h. 45	Lecture. Cantique.
5 h. 15	Méditation.
6 h. 15	Annotations des réflexions. Temps libre.
6 h. 45	Souper. Récréation.
8 h. 15	Salut du saint Sacrement. Prière du soir. Coucher.

Et le deuxième jour commence. A la récréation du matin plusieurs ont l'air préoccupé. L'heure des confessions approche... On les en a prévenus hier. Les sujets de méditation y ont acheminé. Pour quelques-uns le poids est assez lourd. Presque tous d'ailleurs vont faire une revue générale de leur vie. Et cela les tracasse bien un peu. Mais ils sont quand même confiants. Ils connaissent maintenant les Pères. Ils se sentent aimés par eux. Et en retour ils se montrent eux-mêmes, dans leurs manières et leurs conversations, plus ouverts et plus affectueux. La journée va se passer tout entière à laver de leurs souillures ces âmes créées et rachetées par Dieu, à les réconcilier pleinement avec Lui. Heures fatigantes pour les confesseurs, en particulier le prédicateur dont la chambre est assiégée sans répit du matin jusqu'au soir, mais aussi combien consolantes!

Le troisième jour est ensoleillé. Qu'il fasse beau ou mauvais à l'extérieur, le soleil luit dans les âmes et éclaire les figures. Ces braves villageois ne savent plus contenir leur joie. Aussi quelle exubérance dans les récréations, quel entrain dans le chant des cantiques, quelle ardeur dans la récitation des différentes prières! Cela

devient même dangereux pour la discipline de la maison, pour la règle austère du silence. Heureusement que la conférence de 3 heures va leur permettre de manifester tout haut leurs sentiments, de faire connaître leurs bonnes résolutions et leurs projets d'apostolat. C'est un échange de vues parfois très animé, toujours intéressant et fructueux. Un écrivain français en a retracé dans un livre vivant, la scène habituelle. Il l'a située à Liège, mais c'est la même qui se passe à Arlon, à Fayt-les-Manage, dans toutes les maisons de retraites belges. Elle a bien sa place ici.

Le directeur, le P. Hendricks, vient d'exposer la doctrine de la communion fréquente. Il a répondu déjà à plusieurs questions. Il continue: « Voyons, mes amis, avez-vous encore quelques objections contre ce que je viens de dire ? Le Pape et Notre-Seigneur vous demandent de communier tous les jours, si c'est possible, parce qu'il faut que votre âme, ayant à travailler tous les jours, se nourrisse tous les jours; parce qu'il faut que votre âme, se blessant tous les jours, se guérisse tous les jours. Êtes-vous convaincus ?

« Les ouvriers s'interrogeaient du regard. Un houilleur de Saint-Gilles finit par se lever.

— Père, vous avez dit: communiez tous les jours, si c'est possible; mais précisément ce n'est pas possible, on a trop à faire...

« Karl s'était retourné sur sa chaise: Impossible ? Je le fais bien moi, pourquoi pas toi ? Ce n'est pas plus facile pour moi que pour toi. Allons, avoue que si tu voulais, tu pourrais.

« Les ouvriers approuvèrent à voix basse: C'est vrai, c'est vrai, il a raison; on pourrait si on voulait.

— La difficulté est donc résolue reprit le P. Hendricks, y en a-t-il d'autres ?

— Père, ce n'est pas l'usage, nous allons faire parler de nous.

— Ce n'est pas l'usage, mes amis, qu'est-ce que cela fait ? si c'est nécessaire. Je m'adresse ici aux anciens, était-ce l'usage, il y a trente ou quarante ans, de se syndiquer ?

« Deux ou trois vieillards ôtèrent leur brûle-gueule et approuvèrent:

— Pour sûr que non, personne n'en parlait.

— Voilà qui est bien: ce n'était pas l'usage, pourtant maintenant c'est l'usage, et pourquoi ? Parce que, il y a une vingtaine d'années, un groupe d'ouvriers intelligents comprit ce qu'on avait su autrefois, ce qu'on avait oublié depuis la Révolution, qu'une organisation corporative

est nécessaire à la défense des intérêts professionnels, des intérêts moraux de la classe ouvrière. Les plus entreprenants commencèrent, y risquant leur gagne-pain, les autres suivirent; aujourd'hui le mouvement est créé, les moins héroïques se syndiquent. Faites l'application. On a oublié, dans les milieux ouvriers, la nécessité de la communion fréquente, ce n'est pas l'usage, faites donc, par votre exemple, que cela le redevienne.

« Soyez des entraîneurs. Vous êtes une élite, sans cela vous ne seriez pas ici; or, le rôle des élites, c'est précisément celui-là: entraîner les masses, leur frayer le chemin. Voyons, mes amis, voulez-vous être ces entraîneurs ?

« La même décision vibrait dans toutes les voix: Oui, Père, nous le voulons.

— Eh bien... si vous le voulez, unissez, syndiquez vos volontés; vous vous unissez pour avoir le pain du corps à meilleur compte, unissez-vous pour avoir à meilleur compte le pain de l'âme.

« Notre Belgique est couverte de ligues: ligue de l'enseignement, ligue de paysans, ligue maritime, que sais-je ? Ici nous avons l'habitude de grouper nos anciens retraitants en une ligue eucharistique, en une ligue qui les unit pour

se retrouver à la sainte Table tous les mois, tous les dimanches, tous les jours, selon les possibilités. Vous le savez très bien, sans toujours l'avouer, le grand ennemi de vos résolutions, c'est le respect humain, en d'autres termes la peur qui naît de l'isolement. La ligue en vous groupant, en vous rappelant par ses récollections, ses réunions périodiques, les engagements pris, donnera de la stabilité à ces résolutions, supprimera le respect humain. Enfin, ces manifestations publiques de votre foi vous permettront de faire des conquêtes, de devenir des apôtres. Un sermon est si peu de chose auprès d'un exemple. » [1]

Cette conférence du troisième jour laisse une impression profonde dans l'âme de chacun. La procession du soir vient l'accentuer. Elle est en effet des plus touchantes. Chaque retraitant, son flambeau à la main, s'avance par les grandes allées du parc. Au fond d'un vert bosquet de sapin, la madonne blanche attend. On l'a ornée de ses plus beaux atours. Un nimbe de lumière la couronne, et des guirlandes de lampions étincellent à ses côtés. Les pèlerins font cercle autour de la statue. Le Père prédicateur leur adresse ses dernières recommandations. Puis

1. Albert Bessières, S.J., *Pour rebâtir la cité*, p. 56.

tous s'agenouillent et récitent ensemble une consécration à Marie. Alors éclate le chant des Belges à Lourdes:

> Sur la Belgique étends ta main bénie.
> Pour son bonheur nos vœux montent vers toi,
> Que sous ta garde elle reste, ô Marie,
> Fidèle au Christ, à l'Église, à la foi.

C'est une première étape. A travers les allées ombreuses, le pèlerinage a repris sa marche. Les pieux cantiques retentissent de nouveau dans la nuit. Soudain, à un brusque détour du chemin, au sommet d'un tertre qui domine le jardin, la statue du Sacré Cœur apparaît brillamment illuminée. A ses pieds se renouvelle la cérémonie d'un instant. Brève allocution, consécration collective, cantique entraînant. Puis au chant de *Nous voulons Dieu* et du *Te Deum*, on regagne la maison.

Il n'y a plus maintenant qu'à s'endormir dans la joie rayonnante de ce dernier exercice. Ceux qui y ont pris part n'en oublieront jamais les douces émotions. Demain, de grand matin, ils entendront la messe, communieront, prendront rapidement un bol de café, puis l'âme légère mais le cœur gros de reconnaissance, ils serreront vigoureusement les mains de leurs

hôtes et s'en retourneront à leur labeur quotidien, renouvelés, transformés, surnaturalisés.

Telle est, vue surtout dans son cadre extérieur, une retraite fermée en Belgique. Pour différer en quelques détails de celles qui se donnent en France, elle n'en poursuit pas moins, par les mêmes moyens essentiels, un but semblable: la régénération de l'individu et de la société par la formation d'une élite. On voudrait créer dans chaque paroisse un noyau de chrétiens convaincus et agissants. Et on y réussit.

J'ai sous les yeux un recueil de faits, d'aveux, de témoignages absolument authentiques et dont la richesse m'embarrasse. Les uns parlent des transformations extraordinaires opérées dans l'âme des retraitants, les autres du bonheur qui s'en est suivi pour leur famille, ceux-ci du profit que la société elle-même en a tiré. Il me faut cependant en citer quelques-uns. Je prends les premiers, au hasard.

« Je ne sais de quelles expressions me servir pour exprimer ma joie, avoue un brave homme au sortir de sa retraite. J'éprouve un sentiment de calme, d'apaisement, de joie indicible. » Ce bonheur transparaît au dehors. « Mais, mon Père, je ne les reconnais pas, dit un prêtre en revoyant ses paroissiens. Ce ne sont plus les

mêmes hommes, ils sont tous changés. Qu'avez-vous donc fait pour les transformer ainsi ? »

C'est au foyer surtout que se manifeste cette transformation. « Avant d'aller à la retraite, écrivait une mère de famille, mon mari ne remplissait plus ses devoirs religieux; depuis qu'il y a été, il s'approche chaque mois de la sainte Table. Autrefois ce n'étaient que blasphèmes et imprécations; aujourd'hui le père dit les prières avant les repas et les enfants répondent. Autrefois mon mari lisait les mauvais journaux; aujourd'hui il les déchire, les jette au feu, défend qu'on en achète. Autrefois, il ne prenait aucun soin de ses enfants qui faisaient tout ce qu'ils voulaient; aujourd'hui, ils ne peuvent plus courir où il leur plaît; leur père exige qu'ils soient rentrés à temps, qu'ils aillent le dimanche avec lui à la messe et au salut. »

Une autre, surprise du changement opéré chez son mari, s'en va dans le voisinage clamer à haute voix, et sans ménager ses expressions, la bonne nouvelle: « D'un enfer qu'était mon intérieur, il est devenu un paradis. Je goûte maintenant les plus beaux jours de ma vie. Avant la retraite, c'étaient des scènes, des coups...Depuis la retraite, l'argent rentre régulièrement; plus jamais de blasphèmes. Si, dans le passé,

mon mari était un démon, il est devenu un ange. »

« Tel ouvrier, écrit de son côté un membre dévoué des comtés paroissiaux, était connu de tous comme un alcoolique irréductible. Tous les jours il maltraitait sa femme. Ses devoirs religieux étaient absolument négligés depuis cinq ans. La retraite en a fait un autre homme. Le lendemain de son retour, je reçus la visite d'un de ses voisins :

— Monsieur, puis-je aller aussi à la retraite ?

— Pourquoi cette demande, cher ami ?

— C'est que X..., mon voisin, est rentré hier de la retraite, les larmes aux yeux. Il s'est jeté aux pieds de sa femme, en lui demandant pardon de tous les mauvais traitements qu'il lui avait infligés jusqu'alors. Puis, éclatant en sanglots, il a dit : « Femme, Dieu m'a reproché ma mauvaise conduite ; disons ensemble une prière de reconnaissance en l'honneur du Cœur de Jésus. » Tous deux se mirent à genoux. J'ai tout vu et tout entendu. Si les Pères ont pu convertir mon voisin, ils pourront bien me convertir aussi, car je vous l'assure, Monsieur, je ne vaux pas mieux que X... »

Cette bonne influence du retraitant sur ses anciens amis est fréquente. A l'exemple, la

plupart ajoutent les paroles. Écoutons cette confession d'un ouvrier socialiste.

« Z... et moi, liés d'une ancienne et étroite amitié, nous étions des camarades inséparables. Pas un dimanche que nous ne nous mettions en route ensemble, pour faire notre tour et pour boire. Pas un dimanche non plus, que nous ne rentrions à moitié ou tout à fait ivres

« Pas question pour lui ni pour moi, depuis des années, d'église, de messe ni de salut. Un dimanche, dans la matinée, je me dirige vers la demeure de mon camarade, et selon mon habitude, j'entre chez Z...

— Où est l'homme ?

— Pas chez lui, me répond sa femme.

— Où s'en est-il allé ?

— En voyage.

— En voyage ? Tiens ! Il a donc des sous, pour faire un voyage ? Et qu'est-il allé faire en ce voyage ?

— Une retraite.

— Une... quoi ?... Je ne comprends pas...

— Moi non plus, répliqua la femme. Mais, il vous expliquera cela mardi soir.

« Je n'y comprenais rien; intrigué, dérouté, pendant ces trois jours je me demandais sans

cesse: Mais qu'est-ce donc qu'il est allé faire à cette retraite sans rien m'en dire ?

« A son retour, j'étais chez lui pour l'attendre.

— Eh bien, avais-tu donc perdu quelque chose là-bas à cette retraite ?

— Ah! mon cher, tais-toi, me dit-il aussitôt; mais oui, j'avais perdu mon bonheur... et c'est à la retraite que je l'ai retrouvé...

« Je le regardai fixement, me demandant s'il n'avait point perdu la raison. Mais non: il n'était pas fou du tout. Et le lendemain, il voulut tout m'expliquer par le détail. En finissant, il ajouta: « Et maintenant, mon cher, à ton tour, et n'attends pas trop, n'est-ce pas ? Car, ou bien tu vas devenir ce que je suis devenu, ou bien c'est fini entre nous deux et pour tout de bon. »

« Et j'y suis allé à mon tour, ajouta l'homme éclatant en sanglots et se cachant le visage dans les mains. Depuis si longtemps déjà, moi aussi, je l'avais perdu mon bonheur. Mais maintenant, je l'ai retrouvé. Merci, mon Dieu, merci! »

Les retraitants belges ne se font pas seulement les recruteurs de la maison qui les a transformés. Revenus complètement au catholicisme, ils veulent joindre à l'exercice de leur religion

la défense de ses droits et la pratique de ses œuvres. Ceci évidemment ne leur est pas spécial. Tous ceux qui ont fait une bonne retraite fermée, en quelque pays que ce soit, retournent dans leur milieu décidés à cet apostolat. Mais ce qui caractérise les Belges, c'est l'exécution rigoureuse de leur résolution, ce sont ses fruits immédiats.

A quoi cela tient-il ? Beaucoup, je crois, à leur organisation. Le Belge, a-t-on dit, est de tempéramment « associationiste ». On a garde de l'oublier durant la retraite. On en profite. On répète presque à satiété : « Unissez-vous pour le bien comme les méchants s'unissent pour le mal. L'union fait la force. Une pierre isolée est foulée aux pieds ; réunie à d'autres pierres par un bon ciment, elle forme un mur inébranlable et fait les cathédrales qui défient les siècles. »[1]

Et quand cette conviction est bien entrée dans les esprits, on indique les moyens pratiques de la réaliser : « Vous êtes deux, trois, six de la même paroisse. Vous irez trouver votre curé, et vous lui demanderez de vous réunir périodiquement. » Ce conseil est habituellement suivi.

---

1. P. Séverin. *L'Œuvre des Retraites fermées en Belgique*, p. 8.

Le curé reçoit avec plaisir ses paroissiens. Quelques autres choisis un à un, triés sur le volet, anciens ou futurs retraitants, se joignent à eux. Ils constituent une association appelée *Ligue des Retraitants*. C'est le premier échelon de l'organisation paroissiale. Cette ligue a ses réunions mensuelles de piété et d'apostolat. Presque toujours elle n'est que provisoire. Là même où on lui donne un caractère permanent, ses membres se renouvellent périodiquement. Car au bout d'un laps de temps qui varie suivant les circonstances: trois mois, six mois, un an, lorsque les premiers ligueurs ont fait leurs preuves et sont au moins une dizaine, on les forme en Confrérie du saint Sacrement. [1]

La confrérie, voilà l'objectif rêvé. Les organisateurs des retraites fermées et leurs plus ardents promoteurs l'avaient en vue dès le début. Lorsqu'il annonçait l'ouverture de la première maison, celle de Fayt-les-Manage, l'évêque de Tournai, Mgr du Rousseau, écrivait: « Il se formera au cénacle de la retraite, pour les paroisses, pour les œuvres, pour le monde du travail surtout, un état major d'âmes généreuses, décidées à faire régner partout Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

1. En certains endroits la Ligue du Sacré-Cœur remplace la confrérie.

Or, la confrérie, c'est cet état major organisé. Aucun catholique ne peut y être admis, quels que soient ses titres, s'il n'a fait auparavant son stage dans la *Ligue des Retraitants.* Seuls par conséquent y entrent des hommes à la vertu éprouvée. La confrérie cultivera leurs qualités, elles les ordonnera et les unira en vue du bien des âmes et de l'Église, en particulier dans la paroisse. Ses statuts le disent: « Le but de la confrérie est de développer parmi les hommes le culte public dû à Notre-Seigneur Jésus-Christ présent au très saint Sacrement de l'autel, et de former ainsi, au sein de chaque paroisse, un groupe de chrétiens d'élite, profondément pieux et capables de seconder le prêtre dans son laborieux ministère. »

Par quels moyens ce but sera-t-il atteint ? Par deux principaux: d'abord des réunions mensuelles de piété et d'apostolat, où après de pieux exercices, on cause du recrutement des retraites et du bien de la paroisse; puis des communions périodiques en commun où les membres de la confrérie, décorés de leurs insignes, sont groupés bien en vue dans l'église et s'avancent les premiers vers la sainte Table. Grâce à ce dernier moyen, les communions se multiplient d'une façon remarquable. Nous avons l'aveu du

supérieur de Fayt-les-Manage. De 1904 à 1906, dit-il, le relevé des communions d'hommes ainsi solennisées a été fait. On en a compté cinquante mille gagnées de cette façon, et comme la femme et les enfants suivent tout naturellement le père qui va à la sainte Table, c'est un minimum de deux cent mille communions obtenues par ce moyen, en deux ans. De son côté, l'évêque de Namur, Mgr Heylen, annonçait qu'il enregistrait, pour son seul diocèse, en 1906, grâce à cette méthode, six cent mille communions de plus que l'année précédente.

Chaque confrérie est dirigée par un conseil qui en est véritablement l'âme. Tel conseil, telle confrérie. Aussi est-ce de lui que s'occupe, avant tout, le curé. Il voit chacun de ses membres, un à un, le plus souvent possible et stimule leur zèle; il les voit en groupe au moins une fois par mois, avant la réunion mensuelle, et oriente leur action commune.

Quand, dans un canton, plusieurs confréries sont établies, on les fédère. Ces fédérations cantonales sont nombreuses maintenant et constituent une véritable puissance. Elles ont, de temps à autre, des journées de récollection qui permettent à tous leurs membres de se rencontrer. Le samedi soir, un Père attaché à

l'une des maisons de retraites se rend dans le village désigné comme lieu de réunion. Il prêche et confesse aussitôt. Le lendemain matin, communion générale suivie du déjeuner et d'une réunion de la confrérie paroissiale où l'on cause des intérêts locaux. L'après-midi arrivent les groupes voisins, musique en tête et bannières déployées. Plusieurs ont dû faire une couple de lieues à pied. Leur entrain n'en est que plus grand. La séance se tient dans un vaste local. Le Père passe en revue ses troupes. Il leur rappelle leur dernière retraite, le but de leur organisation, la nécessité d'agir, puis il indique les principales luttes à livrer dans la région. Un laïc traite ensuite un sujet annoncé à l'avance, puis chacun est libre de faire ses suggestions, de proposer quelque projet, d'attirer l'attention sur tel ou tel point important. La récollection se clôt par une procession à travers le village et un salut du très saint Sacrement à l'église.

Le plan de cette organisation paroissiale est dû au véritable fondateur de Fayt-les-Manage, le R. P. Lechien. Une des pensées directrices, sur lesquelles il aimait à revenir et qui fut vraiment féconde pour l'œuvre, c'était la nécessité de son orientation sociale. La confrérie, nous

répétait-il un jour, doit être une association de piété, une association s'alimentant de la sève eucharistique. Celles-là seules, et non nos sociétés d'agrément ou nos représentations dramatiques, sauveront la société. Mais cette base établie, nos confréries doivent s'adapter, suivant le mot de Léon XIII, « aux exigences de l'époque actuelle ». Or ces exigences, c'est que nous devons pénétrer dans le monde du travail, dans la masse industrielle et agricole, et que nous devons y pénétrer, en allant à son âme évidemment, mais aussi en nous occupant de ses intérêts matériels. Il faudrait que chaque confrérie vint à former un groupe d'élite qui put prendre la première place dans les œuvres économiques et sociales, et leur infuser ainsi un esprit chrétien. Ce groupe serait composé d'hommes de toutes les classes, mais surtout d'ouvriers, parce que l'apostolat qui lui est échu, est surtout l'apostolat ouvrier.

Cette théorie pouvait rencontrer des adversaires, même chez les catholiques. Elle en rencontra de fait. Il y eut des industriels, et il y eut des prêtres qui s'y opposèrent. Par contre, une haute approbation vint encourager le R. P. Lechien. « Les confréries et les congrégations pieuses. lui écrivait le cardinal Mercier,

préparent un terrain sûr aux œuvres économiques, particulièrement aux syndicats chrétiens dont l'utilité n'est plus contestée. » Fort de ces paroles, le vaillant apôtre s'efforça de donner de plus en plus à ses groupements de retraitants, une orientation sociale qu'il voulut faire naître d'ailleurs de l'Eucharistie. Une section d'élite fut fondée dans chaque confrérie, dite *Ligue Eucharistique*, qui devait comprendre les membres les plus pieux et les plus aptes à l'apostolat et à la création des œuvres économiques. Le directeur était tenu d'activer en eux, par des réunions fréquentes, une double formation: religieuse d'abord et particulièrement eucharistique, puis sociale.

C'est à ces sections qu'on doit les secrétariats du peuple, nombreux et influents en Belgique, greffés presque partout sur les confréries; c'est à elles aussi que sont dûs, en grande partie, les succès récents du syndicalisme chrétien. En 1905, il y avait 34,000 syndiqués socialistes contre 14,000 syndiqués chrétiens; en 1911, 76,000 syndiqués socialistes contre 71,000 syndiqués chrétiens; en 1914, 129,201 syndiqués socialistes contre 112,000 syndiqués chrétiens. Comment le parti de l'ordre arriva-t-il à s'organiser peu à peu, malgré l'activité des groupe-

ments anarchistes ? Le R. P. Rutten, O. P., le grand apôtre de cette rénovation, n'en fait pas un mystère, Les meilleurs propagandistes, les véritables piliers de son organisation, sont sortis des maisons de retraites, et il a soin, pour les maintenir dans leurs bonnes dispositions, de les envoyer régulièrement prendre leur cure de spiritualité.

Ainsi au point de vue religieux, comme au point de vue social et politique, l'œuvre des retraites fermées a été, en Belgique, éminemment bienfaisante. Dans ce petit pays aux passions et aux luttes ardentes, qu'on se représente souvent de loin comme uni dans la pratique d'une même foi, mais où, au contraire, depuis des siècles, les puissances du bien et celles du mal se livrent d'âpres combats, avec des alternatives mutuelles de victoire et de défaite, où se posent de graves problèmes sociaux, où les libertés religieuses ont toujours été en jeu, les maisons de retraites furent, pour la cause catholique, l'arsenal par excellence. Si la guerre a quelque peu bouleversé leur existence et nui à leur action, la paix leur rendra sans doute leur ancienne liberté et leur influence prépondérante. Elles sont nécessaires au triomphe du catholicisme sur le sol belge.

CHAPITRE TROISIÈME

HOLLANDE, ALLEMAGNE, AUTRICHE

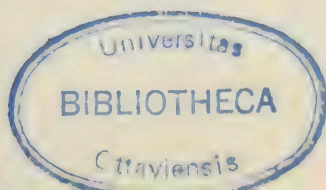
I. — De Belgique en Hollande. — M. Regout. — Les maisons se multiplient. — Vrai but des retraites. — Récollections mensuelles. — L'organisation professionnelle catholique.

II. — En Allemagne. — Une lettre de l'archevêque de Cologne. — Groupes de conscrits. — Ketteler et les exercices spirituels. — Les retraites autrichiennes. — L'œuvre du P. Andlau.

HOLLANDE

Des maisons de retraites fermées existent actuellement dans presque tous les pays d'Europe. Si nous voulions nous arrêter aux principales d'entre elles, comme nous avons fait pour la France et la Belgique, ce travail exigerait plusieurs volumes. Ce serait d'ailleurs nous exposer fatalement à des redites. Aussi nous contenterons-nous maintenant d'une course rapide. Il suffira de constater par quelques faits et quelques chiffres l'universalité de l'œuvre et l'excellence de ses fruits.

Bien qu'encore récent, le mouvement des retraites en Hollande est déjà important. Il ne



date que de 1906: quatre maisons, réservées aux hommes, existent et d'autres sont en bonne voie de construction.

C'est de Belgique que le mouvement a essaimé. Quelques Hollandais se laissèrent amener à faire une retraite à Liège. Ce fut une révélation pour eux. Ravis de leur expérience, ils décident sur le champ d'en faire bénéficier leurs compatriotes. De fait, dès leur retour, ils se mettent au travail. Il leur fallait d'abord obtenir la collaboration de catholiques influents. L'un d'eux, le futur ministre Regout, sollicité des premiers, se montre peu enthousiaste. Il consent cependant à aller, lui aussi, à Liège. Et comme ses devanciers, il en revient complètement conquis. Dès ce moment le succès des retraites en Hollande est assuré. Homme d'une remarquable activité, M. Regout en fit son œuvre de prédilection. Formation de comités, souscription, achat de terrain, il voulut prendre tout en mains malgré les nombreuses occupations que lui imposaient sa profession d'avocat et ses devoirs de député. Lors des travaux de construction on le vit, durant six mois, se rendre à Venloo tous les samedis matins — son seul temps libre de la semaine — pour constater par lui-même comment l'entreprise marchait.

Enfin, en mai 1908, la première maison, Manrèse, s'ouvrait sous la direction des Pères jésuites, C'est un vaste édifice en pierres rouges, de belle apparence, situé au sommet d'une petite colline d'où on domine les environs. Soixante-dix retraitants peuvent y trouver place. Ils ne se firent pas attendre longtemps. Le courant s'établit dès les débuts. Il en vint chaque semaine environ soixante, la plupart cultivateurs ou ouvriers.

Devant un tel succès, la nécessité d'établir d'autres maisons fut reconnue. En 1910 les Rédemptoristes en ouvraient deux: l'une à Amersfoort, dans le diocèse d'Utrecht, l'autre à Noordwijkerkoot, dans celui d'Haarlem; en 1913 les Jésuites fondaient la quatrième à Vught près de Bois-le-Duc; enfin on en bâtit actuellement une cinquième à Aalberk. Les dernières statistiques qui nous sont parvenues ne semblent pas indiquer que ces maisons se nuisent. Ainsi en 1919 celle de Vught reçut 3,900 retraitants répartis en 67 groupes, et celle de Venloo 4,151 en 68 groupes. [1]

Comme les retraites de Belgique, les retraites de Hollande s'adressent surtout au peuple;

1. Les maisons de retraites pour femmes n'ont pas de moindres succès. Elles ont reçu plus de 18,000 retraitantes en six ans.

à leur exemple aussi, elles se sont adaptées au caractère des retraitants. Voici ce qu'écrivait à ce sujet le P. Theunissen: « Dans l'ordre du jour un temps assez notable est accordé aux récréations qui, de prime abord, sembleraient nuisibles au plein succès de la retraite et sont du moins contraires aux usages établis ailleurs. Après mûres délibérations, les Pères se sont décidés à les accorder; les inconvénients, vu le caractère national, étant à peu près nuls, tandis que les fruits en sont très certains. Le Hollandais reste assez calme pour qu'une conversation tranquille ne nuise pas au recueillement général. D'autre part, il y a bien des raisons positives sérieuses pour conserver ces récréations. Le silence exigé partout ailleurs, surtout après les méditations et pendant les lectures spirituelles, sera observé avec plus de rigueur. De plus chaque exercice sera fait d'un esprit plus dispos par des gens qui ne sont pas habitués à de longues réflexions. Les Pères de la retraite, parcourant pendant ces récréations les petits groupes de joueurs, y trouvent la meilleure occasion de se renseigner sur les dispositions intérieures de leurs retraitants, conformément aux prescriptions de saint Ignace. Ils y entendent bien des choses qui les mettent en état de connaître le

caractère et le tempérament de ceux qui bientôt viendront leur demander conseil et direction. »[1]

C'est une remarque du même genre que me faisait en Belgique le directeur d'une maison de retraites. Comme je lui exprimais mon étonnement que le temps laissé à la méditation, à la réflexion personnelle dans les chambres, fut habituellement très court, il me répondit franchement : « Il faut prendre les gens comme ils sont, suivant leur tempérament de race. Vous ne parviendrez pas à faire méditer nos campagnards flamands plus de dix minutes de suite. »

En Hollande d'ailleurs, comme en Belgique encore, l'œuvre tend essentiellement à la formation d'une élite. Dans une petite brochure destinée au clergé, le supérieur de la maison de Venloo l'affirme expressément : « Le but principal de la retraite est de former dans chaque paroisse un groupe d'hommes qui, sous la direction de leur curé, travaillent pour la bonne cause par leurs paroles et leurs exemples. » M. Regout avait dit la même chose en d'autres termes : « Le but des retraites fermées n'est pas directement de ramener à la pratique des hommes

1. *Lettres de Jersey*, août 1914.

qui, depuis longtemps, ont négligé leurs devoirs de chrétiens... Non plus de former des saintes-nitouches ou des bigots qui restent toute la journée à l'église. Les retraites veulent former des hommes de toute condition et de tout rang qui serviront intrépidement la bonne cause... » Et le vaillant ministre proclama maintes fois, sans ostentation comme sans respect humain, qu'elles avaient transformé sa propre vie, qu'il avait découvert, à la lumière des exercices, les devoirs que lui imposait son titre de catholique; que, honteux de sa tiédeur passée, il s'était juré, devant l'humble Christ de sa petite cellule, de mieux utiliser à l'avenir ses talents, sa fortune, son influence. La vie publique de M. Regout témoigna hautement de la sincérité de sa conversion. Il fut un des plus valeureux défenseurs du catholicisme dans les Pays-Bas.

Mais les retraitants une fois enrôlés sous le drapeau de la bonne cause, il s'agit, ici aussi, de les maintenir. C'est l'œuvre des récollections mensuelles. Elles se font dans chaque paroisse où ils constituent un petit noyau. Le soir, après le travail, tous se réunissent à l'église où leur directeur, le curé ou le vicaire, développe devant eux l'instruction parue dans le *Messager de la Retraite*. Puis un examen de conscience a lieu,

suivi des confessions. Le lendemain matin, communion générale avec toute la solennité possible.

A côté de ces groupements religieux, il en est de professionnels qui reçoivent les retraitants et profitent de leur bon esprit. Peu de pays possédaient, il y a quelques années, un esprit de classe aussi profond, aussi créateur de discordes et de haines, que la Hollande. Dans la même profession le gros et le petit patron ne frayaient pas ensemble, à plus forte raison l'employeur et l'employé. Or ces barrières sociales viennent de tomber. Groupés d'abord suivant leurs classes en syndicats confessionnels, où ils puisèrent les enseignements de l'Église, les catholiques ont ensuite uni ces différentes associations en une puissante fédération comprenant les quatre grandes organisations du pays : patrons, classes moyennes, paysans, ouvriers. Un comité central, appelé *Conseil central catholique romain des professions*, dirige cette fédération.

Il a fallu pour obtenir ce magnifique résultat, dont aucun autre pays ne peut se glorifier, un long et persévérant travail; il a fallu, de part et d'autre, un grand esprit d'entente et d'abnégation. Les retraites fermées y ont largement contribué. Elles ont formé les chefs du mouve-

ment. Elles ont donné à chaque association les têtes dirigeantes qui guidèrent la masse dans le droit chemin. Un des meilleurs artisans de cette œuvre, conseil-délégué au Congrès du Travail de Washington en décembre 1919, et élu dernièrement secrétaire général de l'Internationale chrétienne, M. Serrarens, nous déclarait lui-même que les retraites fermées avaient été la force et le salut des unions ouvrières catholiques. Ceux qui nous ont suivi jusqu'ici ne s'étonneront point de cette affirmation. Bien dirigées, prolongées dans des groupements qui en conservent les fruits, elles ne peuvent faire autrement que de régénérer, avec l'individu qui se soumet à leur action, le milieu où il retourne. C'est leur rôle naturel, leur fonction normale, leur aboutissement logique.

ALLEMAGNE [1]

En 1902, s'ouvrait à Munster la première maison de retraites fermées en Allemagne. Elle fut suivie d'une seconde, en 1905, à Viersen dans le diocèse de Cologne, d'une troisième en

1. La difficulté des communications avec les pays du centre de l'Europe ne nous a pas permis d'avoir tous les renseignements que nous aurions désirés sur l'œuvre des retraites en Allemagne et en Autriche. Nous donnons du moins ceux que nous avons pu recueillir.

1906 à Trèves, puis vinrent celles de Risa, de Werl, d'Emmerich, etc. Plusieurs séminaires reçoivent aussi, depuis quelques années, des groupes de retraitants durant la période des vacances.

Le mouvement des retraites s'est surtout développé avec la fondation de la maison de Viersen. L'archevêque de Cologne l'a prise sous sa haute protection. On l'a même appelée la prunelle de ses yeux. Les termes dans lesquels il la recommandait à ses prêtres ne laissent aucun doute sur ses sentiments. « Comme vous le savez, leur écrivait-il, une maison de retraites spécialement destinée aux ouvriers s'ouvrait, il y a quelque temps, à Viersen. Déjà six retraites ont été données et le nombre de ceux qui les suivirent fut très consolant. Je recommande de la façon la plus pressante cette nouvelle entreprise à l'attention des membres du clergé, de ceux surtout dont la paroisse se trouve située dans les districts industriels du diocèse. Seule une portion relativement restreinte de la classe ouvrière peut participer à ces saints exercices. Néanmoins il est de la plus grande importance qu'un petit groupe de travailleurs s'enflamme, dans ces jours de retraite, d'un nouveau zèle pour le royaume de Dieu et soit prêt à l'établir

parmi ses compagnons. Ces saints exercices fournissent un véritable moyen, et non des moins efficaces, de sauvegarder la foi de nos ouvriers et de les prémunir contre les dangers dont ils sont menacés aujourd'hui. Je recommande la nouvelle maison et son soutien matériel à la générosité du clergé et des laïques, et vous prie, Messieurs, d'en parler à vos ouailles chaque fois que l'occasion s'en présentera. »

Cet appel fut entendu. Dès la deuxième année, Viersen recevait 1091 retraitants, presque tous de la classe ouvrière. Six retraites cependant y avaient réuni 185 conscrits. L'archevêque qui portait une attention toute particulière à cette partie de son troupeau s'en réjouit profondément. Il voulut que l'élan donné progressa. L'année suivante, en 1907, le nombre des conscrits s'éleva à 343, puis, en 1908, à 647. En 1909, il fallut, durant quelques mois, avoir jusqu'à deux retraites par semaine. C'est ainsi que, du 11 août au 6 octobre, 986 conscrits passèrent par la maison de Viersen. En 1913 les différentes maisons de Prusse en reçurent 12,397.

Ces retraites se font de façon sérieuse et pratique. Les retraitants sont avertis des tentations qu'ils vont rencontrer et préparés en conséquence. Un médecin catholique renommé

vient même les entretenir des dangers spéciaux auxquelles ils seront exposés durant leur temps de service.

Nous avons d'ailleurs les témoignages des conscrits eux-mêmes. Les lignes suivantes sont extraites de quelques-unes de leurs lettres:

« Sans la retraite, avoue franchement l'un d'eux, je me serais perdu à l'armée. »

« Si je n'étais pas allé à St-Rémi (Viersen), dit de même un second, je me serais adonné complètement au mal. Je recommence maintenant à être un homme. »

Un troisième: « J'ai pris la ferme résolution de m'offrir, chaque fois qu'on demande des volontaires pour le service d'église. Avant la retraite, je ne m'inquiétais pas de manquer la messe. Maintenant je suis tout heureux de profiter des occasions qui se présentent de l'entendre. »

Et un quatrième: « Je m'aperçois que la prière m'est aussi nécessaire que mon fusil. »

La maison St-Boniface à 'S Heerenberg, près d'Emmerich, sur la frontière hollandaise, est surtout destinée aux hommes et aux jeunes gens des classes dirigeantes. On peut en recevoir jusqu'à quatre-vingt à la fois. Les statistiques pour l'année 1912 donnaient: 433 prêtres, 169 collégiens, 505 étudiants, 35 maîtres d'écoles,

178 messieurs de la classe dirigeante: médecins, avocats, officiers, etc.

Nous avons sous les yeux les statuts de la « Nouvelle Allemagne », société fondée en 1919 par les élèves catholiques des écoles supérieures: gymnases, lycées, écoles polytechniques, universités, et qui comprend déjà quinze mille membres. On y recommande à chacun d'assister à une retraite fermée au moins tous les deux ans.

Bien avant d'ailleurs que des maisons de retraites fussent fondées, l'usage de suivre les exercices spirituels s'était répandu parmi les laïcs de haut rang. Ketteler, qui devait devenir le grand évêque social du XIX[e] siècle, n'était encore que fonctionnaire du gouvernement quand il fit une première retraite en 1841, au collège des Jésuites à Insbrück. « Une bénédiction immense, confessait-il alors, est attachée aux exercices spirituels de saint Ignace. Ils sont admirables du commencement à la fin. » En 1843, nouvelle retraite et nouveau ravissement. Il ne craint pas d'écrire: « Dieu m'a fait de grandes grâces pendant ma vie, mais je crois que la plus grande c'est la grâce des exercices. » Enfin au cours d'une dernière retraite il se décida à entrer dans l'état ecclésiastique.

Trois nouvelles maisons ont été ouvertes en 1920 par les Pères de la Compagnie de Jésus, rentrés en Allemagne après de longues années d'exil: la maison Pierre Faber, à Waldesruh, dans la province rhénane; la maison de Biesdorf-Sud, près de Berlin; et enfin la maison de Rottmannshöhe, dans la Bavière supérieure.

AUTRICHE

Moins nombreuses en Autriche qu'en Allemagne, les maisons de retraites y poursuivent la même œuvre de rénégération. La plus célèbre est celle de Feldkirch dans le Tyrol. En 1903, elle reçut 790 prêtres et 1,019 laïques. Les retraites pour ouvriers y furent inaugurées en 1906. La première en compta 94.

Mais ce sont les retraites de conscrits, organisées d'après le type allemand, qui obtinrent les meilleurs succès. Établies en 1911, elles réunirent cette année-là, en trois groupes, 237 retraitants. Un simple appel aux curés de la région avait suffi pour le recrutement. Il est vrai qu'il n'était pas question de retraite dans l'invitation mais de « cours préparatoire pour les conscrits ». Une fois rendus, ceux-ci firent de bon gré les exercices spirituels. On eut soin

d'ailleurs d'y ajouter des instructions pratiques données par un laïque, ancien sous-officier et chrétien modèle. Une cérémonie publique vint terminer chacune de ces retraites. Devant un nombreux auditoire le prédicateur explique aux retraitants la carte-souvenir qui leur sera remise, puis il leur fait renouveler les vœux du baptême. Chacun se lève à son tour, met la main sur le drapeau déployé devant l'autel, et prononce un serment solennel.

En 1912 ces retraites furent suivies par 363 conscrits. De fondation plus ancienne encore, sont les retraites d'officiers dirigées par le R. P. Andlau, S. J. Elles ont groupé annuellement, durant plusieurs années, environ cent cinquante officiers supérieurs de Vienne, dont les deux frères archiducs François et Léopold Salvator, alors généraux et inspecteurs d'armée.

Ces succès variés, obtenus avec un minimum d'organisation, amenèrent la fondation, quelques mois avant la guerre, de l'*Association saint Ignace* destinée à établir solidement les retraites dans le pays. Les circonstances ont arrêté son essor. Puisse-t-elle le reprendre bientôt !

CHAPITRE QUATRIÈME



ITALIE ET ESPAGNE

I. — Encouragements des Souverains Pontifes. — La première retraite à Bagheria. — « Il faut mourir! » — Le professeur Toniolo. — Retraites ecclésiastiques.
II. — L'œuvre du P. Mesto. — Installation primitive. — Un règlement particulier. — Fruits remarquables.

ITALIE

L'établissement des retraites fermées en différents pays a toujours réjoui le cœur des Souverains Pontifes. Leurs paroles et leurs écrits sont là pour en témoigner. On comprend cependant qu'ils aient vu cette œuvre s'implanter en Italie avec une joie toute particulière. Aussi n'ont-ils pas ménagé à ses promoteurs leurs plus chaleureux encouragements.

Non content de bénir, en 1907, les premiers groupes de retraitants italiens, Pie X voulut recevoir en audience ceux de Rome pour les féliciter de leur initiative. Sept ans plus tard, en 1914, quatre maisons existaient déjà et 270 retraites y avaient été données à 9,169 ouvriers. [1]

1. En Italie comme dans les autres pays belligérants l'œuvre des retraites a souffert de la guerre. Le grand total de retraitants ouvriers, depuis les débuts en 1907 jusqu'au 31 décembre 1918, a été de 10,721.

Benoît XV, animé des mêmes sentiments que son prédécesseur, écrivit alors au directeur de l'œuvre, à Rome, le P. Dominique Gori, une lettre élogieuse, accompagnée d'une bénédiction spéciale pour lui et ses auxiliaires.

La maison de Bagheria, près de Palerme en Sicile, est l'une des plus fréquentées. Ouverte en 1910, elle reçut son premier groupe le 19 mars, en la fête de saint Joseph. Plusieurs jours à l'avance un grand nombre d'ouvriers demandaient à s'inscrire. Cela contraignit les directeurs à faire un choix. Heureuse obligation, surtout pour une maison à ses débuts. On n'admet que ceux qui peuvent en profiter pleinement, qui sont susceptibles de devenir plus tard des apôtres. Cette retraite initiale de Bagheria compta de fait plusieurs futurs chefs d'organisations ouvrières.

Vers le soir, quand tout fut prêt pour l'ouverture, les Pères commencèrent à jeter un coup d'œil de temps en temps aux fenêtres. Ils ne viennent pas vite, dit l'un. — Pourvu que la frousse ne les ait pas pris au dernier moment, répliqua un autre. — Le diable est bien capable de faire tout rater! ajouta un troisième. Quel directeur de retraites n'a pas connu ces heures d'anxiété, au moins dans les commencements.

Enfin, après deux ou trois fausses alertes, alors qu'on avait pris pour retraitant un colporteur ou quelque voyageur, voici le premier contingent. L'accueil qu'on lui fait est plus que cordial. Une brigade de pompiers, note un des asssitants, accourant pour éteindre une incendie n'aurait pas été reçue avec plus de joie! Puis les autres arrivent: cinquante en tout. On en attendait un peu moins. Chacun cependant finit par trouver une chambre. Et l'on se rend au souper. Quelle surprise pour ces braves gens quand ils virent qu'ils allaient être servis par de jeunes Pères! Quelques scholastiques jésuites étaient en effet venus prêter main forte aux organisateurs. Deux ou trois retraitants se levèrent aussitôt pour prendre leur place. On les fit asseoir tranquillement, mais ils furent mal à l'aise tout le temps du repas. Jamais, disait ensuite l'un d'eux à son curé, je n'ai éprouvé autant de difficulté à manger mon macaroni!

Les exercices spirituels remuèrent profondément ces âmes simples. La méditation sur la mort, entre autres, produisit une vive émotion. Elle avait eu lieu juste avant le dîner. A l'heure ordinaire, la cloche sonne pour le repas. Personne ne se présente. Intrigué, le Père Directeur se rend à la chapelle où il trouve tous ses retraitants

à genoux, plusieurs en larmes. Il touche le premier à l'épaule, et lui dit: « C'est l'heure du dîner, mon ami. — Ah! répond celui-ci sans bouger, il faut mourir! — Vous mourrez mieux après avoir pris un bon diner, reprend joyeusement le Père, et il les amène tous au réfectoire.

Deux mois après leur retraite, ces ouvriers revenaient à la maison avec de nombreux camarades. C'était le jour de la fête du travail, le 1er mai, et ils avaient décidé d'en faire une journée sociale à l'endroit même où ils s'étaient convertis. Leur zèle a continué depuis à s'exercer. On les a vus mener une vigoureuse campagne contre la mauvaise presse et travailler à christianiser les organisations professionnelles dont ils faisaient partie. Là d'ailleurs, comme en Hollande, les retraites fermées fournissent leur élite aux syndicats ouvriers catholiques qui comptaient déjà, lors du congrès international de la Haye, en juin 1920, 1,250,000 membres.

Mais les ouvriers, quoique les plus nombreux, ne sont pas les seuls à profiter de ces retraites. Les hommes des classes dirigeantes y viennent aussi. Et ils en retirent de non moindres avantages.

Donnons un exemple, celui du grand sociologue catholique, décédé récemment: Joseph Toniolo.

Sa carrière est connue. Il fut avant tout un professeur d'Université. L'année de sa mort marquait le cinquantenaire de son enseignement. A Padoue, puis à Venise, à Modène, et enfin à Pise, il professa l'économie politique. Maître d'une rare valeur, il ne se contentait pas d'inculquer à ses élèves des principes clairs et sûrs, de nourrir leurs esprits de la vérité, il s'occupait encore de leur âme. Il les traitait en père. Aussi se pressait-on autour de sa chaire avec une attention et un respect vraiment filial.

A sa charge de professeur, Toniolo ne limita pas ses activités. Elles rayonnèrent sur d'autres champs plus vastes, celui entre autres de l'action sociale catholique. Par la parole et par la plume, il sema les saines idées et fit jaillir les initiatives salutaires. C'est lui qui établit l'*Union catholique pour les études sociales*, sur le modèle de l'*Union de Fribourg* dont il avait été l'un des membres actifs; lui encore qui fonda l'*Union populaire des Catholiques italiens;* lui enfin qui, sous le patronage de son éminent ami, le cardinal Maffi, introduisit en Italie les *Semaines sociales*. Ses écrits et ses œuvres, marqués les uns et les autres de sa science profonde, de sa haute sagesse, de sa foi vive, le placèrent bientôt au premier rang des catholiques italiens. Il en

devint peu à peu le chef intellectuel, universellement respecté. Plus peut-être qu'à tout autre laïc de son pays, les Souverains Pontifes qui se succédèrent, durant sa vie, sur le trône de saint Pierre: Léon XIII, Pie X, Benoît XV, lui témoignèrent une entière confiance. Il prit, par exemple, une part importante à la publication de l'Encyclique *Rerum novarum*.

Où Toniolo puisa-t-il le courage d'âme qui lui fit entreprendre et mener à bonne fin tant d'œuvres diverses, qui le tint sans cesse sur la brèche, confessant vaillamment la vérité ? Un petit livre, publié après sa mort, *Memorie Religiose*, nous l'apprend. Ce sont ses notes et ses résolutions de retraites. Une seule phrase, extraite de son « Règlement de vie », nous en dit long: « Chaque année, y lisons-nous, au moins trois jours d'exercices spirituels faits privément ou avec un groupe. »

Comme d'autres catholiques illustres, O'Connell, Garcia Moreno, le comte de Mun, Toniolo fut fidèle à cette pratique. Son journal de retraites nous laisse voir quels fruits merveilleux il en retirait. Ainsi ces quelques lignes, écho de la méditation fondamentale de saint Ignace: « J'affirme croire fermement que je viens de Dieu; par conséquent tout ce qui est en moi est un don de

Lui. Ceci proclame ma sublime dignité et en même temps ma dépendance complète de mon Créateur. Donc par devoir de justice, je veux être tout à Dieu. Je ne m'appartiens pas à moi-même ni aux autres, ni au monde; j'appartiens à Dieu seul et mon devoir rigoureux est de me remettre à Lui sans hésitation, sans retard, sans réserve, de n'être pas l'esclave de ma volonté, mais le serviteur de la volonté de mon Créateur. » Et cet autre passage où il s'agit de projets concernant ses études et son enseignement de la science sociale: « Ce programme, je me propose de l'exécuter en pleine dépendance de l'esprit de Jésus, avec humilité, pureté d'intention, discrétion et ferveur; m'en remettant en tout aux dispositions de son adorable volonté; prêt à le bénir s'il favorise mon entreprise, et à le bénir encore s'il permet que, de quelque façon que ce soit, j'aboutisse à un résultat manqué ou imparfait; lui rendant, en toute occurrence, tout l'honneur en toute chose. » N'est-ce pas la gloire des retraites fermées de former de tels hommes, de leur inspirer de si nobles sentiments!

L'Italie a une autre magnifique initiative à son crédit: des retraites ecclésiastiques d'un mois. La première eut lieu en 1912, à Quarto al Mare, dans la province de Gènes. Quinze

prêtres y prirent part. Informé de cette réunion, le Souverain Pontife s'empressa d'adresser au directeur de la retraite, le R. P. Petro Claudio Martini, S. J. une lettre autographe où il lui disait la joie et les espoirs que son entreprise lui apportait. Peu d'initiatives sont en effet aussi fructueuses. Et on ne peut que souhaiter la voir s'établir peu à peu dans tous les pays.

ESPAGNE

La patrie de saint Ignace se devait de fournir aux Exercices spirituels de nombreux adeptes. Elle n'y a pas manqué. Six maisons au moins accueillent leurs groupes. On en trouve à Sarria, faubourg de Barcelone, à Valence, à Puerto de Sta Maria, à Durango près de Loyola. Et elles sont insuffisantes à recevoir tous ceux qui désireraient y venir. Aussi a-t-on adopté récemment le système des retraites mobiles en usage en France. Comme ces retraites offrent des caractéristiques intéressantes, nous allons nous y arrêter, de préférence aux autres. Nous éviterons ainsi les redites auxquelles nous exposerait l'histoire des maisons ordinaires.

Le succès des retraites mobiles est dû au zèle du P. Mesto. Lui-même a raconté sa méthode.

Avant d'en tracer les grandes lignes, il peut être utile de remarquer que ces retraites sont données aux ouvriers, et qu'elles ont lieu en Espagne, suivant les mœurs du pays. Ceci aidera à comprendre certains détails assez curieux et qui n'existent pas ailleurs.

Dès qu'une paroisse manifeste, par l'entremise de quelques citoyens ou du curé, le désir d'avoir une retraite fermée, le directeur de l'œuvre examine si elle possède un local convenable et propice au recueillement. Cette dernière condition est considérée comme essentielle. Sans elle — nous l'avons déjà constaté — l'homme ne peut véritablement rentrer en lui-même et converser avec Dieu. Si les retraites fermées ont produit des résultats qu'on a qualifiés de merveilleux, ils sont dûs en grande partie aux circonstances extérieures dans lesquelles elles se font.

Ce local se trouve encore assez facilement. C'est une maison d'école, ou une maison d'œuvres, ou encore plusieurs maisons particulières dont on enlève les cloisons pour qu'elles puissent communiquer. Deux ou trois pièces et une cour, voilà tout ce qui est requis.

La première pièce sert de chapelle. On y élève un autel que domine un grand Christ. Les re-

traitants y entendent la messe et y font la méditation. Dans l'autre salle, composée à la rigueur de deux chambres, on installe le réfectoire. Mobilier des plus simples: tables, sièges et cruches d'eau. Chacun reçoit de chez lui son repas. A 7 h. 30 et à 11 h. 30 du matin, puis à 7 h. 30 du soir, la cloche de l'église donne le signal. Les femmes apportent alors les provisions dans un panier marqué au numéro du retraitant. Les places de la salle à manger étant elles-mêmes numérotées, la répartition des paniers est chose facile. Aussi quand les retraitants sortent de la chapelle, ils trouvent tout préparé pour leur repas.

Lorsqu'il y a une troisième pièce on y étend des matelas sur lesquels les retraitants dorment, bien enveloppés dans leurs couvertures. Sinon, ils vont coucher dans une ou deux maisons voisines, aménagées à cette fin.

Le règlement comporte lui aussi ses particularités. Nous le transcrivons textuellement:

Matin:

5 h. 30	Lever, temps pour fumer.
6 h.	Visite au S. Sacrement, méditation.
7 h. 15	Temps libre pour fumer.
7 h. 30	Messe.

8 h.	Déieuner, visite au S. Sacrement, fumer.
9 h.	Méditation, examen.
10 h. 30	Fumer.
11 h. 15	Exhortation.
12 h.	Diner, visite au S. Sacrement, fumer, repos.

Soir:

2 h. 15	Chapelet.
3 h.	Fumer.
3 h. 30	Exhortation, méditation des commandements de Dieu selon la première manière de prier.
4 h. 30	Fumer.
5 h.	Chemin de la Croix, discipline.
6 h.	Fumer.
6 h. 30	Méditation.
8 h.	Souper, fumer.
9 h.	Examen, adoration du crucifix, fumer, coucher.

Ce règlement demande évidemment quelques explications. Et d'abord ce « fumer » inscrit si souvent! Il paraît que la retraite dans les paroisses espagnoles ne marcherait pas sans cela. Tel pays, telles mœurs! Mais n'allons pas croire qu'on fume en causant, et que chaque

fois que ce mot-là revient sur le règlement, il veut dire récréation. Loin de là. On fume en silence, ou mieux on fume en écoutant une lecture pieuse. Ainsi comprise, la chose n'est plus si extraordinaire. Comme les retraitants n'ont pas de chambre; qu'en dehors de la chapelle et de la salle à manger, il n'existe aucune pièce, on les réunit assez souvent dans la cour, et là, tout en savourant une bonne pipe, ils entendent lire quelques chapitres de l'*Imitation*. Il n'y a rien certes dans cette pratique que d'édifiant.

Un autre mot a dû aussi être remarqué: « discipline ». Si cet exercice, en effet, n'a pas encore été introduit dans les retraites françaises ou belges, l'Espagne l'a adopté. Ajoutons qu'il est facultatif. Presque tous cependant y prennent part. Durant le chemin de la croix, après la douzième station, le prédicateur explique la dixième addition des Exercices de saint Ignace, relative à la pénitence. Puis permission est donnée de se flageller au signal de la cloche. Le premier jour, il n'y a que quelques volontaires; le deuxième, ils sont nombreux; à la fin, tous, peut-on dire, y vont avec ardeur.

La méditation a lieu dans la chapelle. Ici encore des industries s'imposent, en raison des circonstances, pour que l'exercice soit fructueux.

Donc, après l'exposition du premier point, on demande aux retraitants de s'agenouiller quelques minutes afin de méditer sur ce qui vient d'être dit. Le prédicateur interrompt de temps en temps leurs réflexions, en leur faisant faire quelques actes appropriés. Le second point est expliqué de la même manière, puis le colloque et l'examen de la méditation ont lieu à haute voix.

Les visites s'accomplissent en commun. L'une des plus touchantes est celle de l'adoration des cinq plaies du crucifix. A la première plaie, on prie pour le Pape, les cardinaux, les évêques, et tout spécialement pour le curé et le vicaire de la paroisse; à la deuxième, pour le souverain, les ministres, les autorités de l'endroit; à la troisième, pour les pécheurs, et on précise: pour les blasphémateurs, pour les impudiques; à la quatrième, on recommande à Dieu les bons chrétiens, ceux surtout de la paroisse, et on précise encore: ceux qui entendent chaque jour la messe, qui pratiquent l'aumône, qui travaillent pour la retraite, etc... La dernière plaie est réservée aux retraitants. Le Père tâche de remuer leurs cœurs et dans de fervents colloques, il les fait prier pour leurs nécessités personnelles. Tous sortent de cette visite profondément émus.

Ces retraites durent quatre jours. Elles groupent souvent des centaines d'hommes, et grâce à un règlement bien ordonné et mis rigoureusement en vigueur, un silence parfait règne constamment. Le lever dans un dortoir commun peut constituer un écueil sérieux pour la discipline. On l'évite ainsi : dès le premier son de la cloche, un retraitant averti à l'avance commence la récitation du chapelet, et chacun répond en vaquant à sa toilette.

Ces retraites produisent des fruits étonnants. Des paroisses entières leur doivent une régénération complète. Ceux même qui n'ont pu y prendre part sont souvent remués par quelques exercices faits à l'église paroissiale : la communion générale, un ou deux chemins de la croix, la cérémonie solennelle de clôture du dernier soir. L'air à la fois recueilli et heureux des retraitants les impressionne. Ils regrettent de n'avoir pu partager leur bonheur. Plusieurs touchés par la grâce vont se jeter aux genoux du missionnaire et entrent dans la ligue de persévérance, bien résolus à ne pas manquer la prochaine retraite.

CHAPITRE CINQUIÈME



ANGLETERRE ET ÉTATS-UNIS

I. — Compstall Hall. — Lettres de retraitants. — Impressions du fondateur. — La force motrice des œuvres catholiques.

II. — Au pays de la vie intense. — Staten Island. — Aveu d'un manufacturier. — Le collège de Kansas. — Exploits d'un voyageur de commerce. — M. Thomas Mulry.

ANGLETERRE

En peu de pays l'œuvre des retraites fermées reçut, à ses débuts, de si nombreux encouragements qu'en Angleterre. Le Père Buckland, S. J. venait à peine d'ouvrir la première maison, Compstall Hall, près de Manchester, le 19 mars 1918, en la fête de saint Joseph, que des plus hautes autorités religieuses affluaient les témoignages d'approbation. C'est le Pape d'abord qui envoie sa bénédiction et y joint le don d'un magnifique calice; puis, les uns après les autres, les évêques anglais louent l'institution naissante et lui prédisent les meilleurs résultats.

Ces sympathies n'ont pas été stériles. Il existe actuellement en Angleterre plusieurs maisons de retraites pour les hommes. Et chacune

5

accomplit un grand bien. La plus connue Oakwood Hall, a succédé à Compstall Hall, comme Notre-Dame du Haut-Mont au Château-Blanc, et pour la même raison: le développement rapide de l'œuvre. Compstall Hal! ne pouvait héberger plus de vingt-six retraitants. Il n'y en eut que quatorze à la première retraite, en mai 1908; mais le nombre s'accrut rapidement. Au printemps de 1909, malgré une interruption nécessitée par des réparations qui s'imposaient, six cent soixante-dix hommes avaient déjà passé par Compstall. Et de semaine en semaine il fallait en refuser. Chaque retraitant en effet, de retour chez lui, se faisait le propagandiste enthousiaste de l'œuvre.

Quelques extraits de lettres, adressées au directeur de la maison par d'anciens retraitants, témoigneront de leurs sentiments. « Les photographies que vous m'avez envoyées, écrit l'un d'eux, me rappellent les trois jours les plus heureux et les plus fructueux de ma vie. Je n'avais jusqu'ici aucune idée de ce qu'était une retraite. Tous les catholiques devraient en faire une au moins chaque année... Quel changement cela produirait dans le monde! Car c'est bien une vie nouvelle qu'on y vit. J'espère retourner vous voir très souvent et je ferai tout

mon possible pour en amener d'autres. » Et un deuxième: « Non seulement ce furent les trois jours les plus heureux que j'aie jamais vécus de suite, mais la joie qu'ils m'ont procurée dure encore. Nombreux sont les bienfaits et les grâces que j'ai reçus. Naturellement j'ai eu ma part de croix, et une large part; mais l'état d'esprit qu'on acquiert dans une retraite à Compstall Hall m'a permis de les supporter sans faiblir. J'ai constamment à la mémoire les scènes et les tableaux que vous avez fait défiler sous nos yeux. C'est grâce à eux que je vis dans cette allégresse perpétuelle ».

Voici d'ailleurs les impressions du fondateur même de la maison, le P. Buckland: « Ces témoignages spontanés de gratitude et de paix ont fortement réjoui et encouragé tous ceux qui s'occupaient de l'œuvre. Ils démontrent qu'elle offre un moyen puissant d'agir sur les travailleurs, de les sanctifier, d'en faire des apôtres auprès de leurs compagnons. Et en vérité telle est bien l'idée fondamentale de l'œuvre: la formation dans chaque paroisse d'une élite, d'un groupe de catholiques convaincus et agissants, pleins de zèle et de ferveur, prêts à défendre le clergé en toute occasion comme à se dévouer, sous sa direction, à tous les bons mouvements

qui contribuent à étendre le règne du Christ... Les retraitants sont venus en groupes nombreux, ils se sont soumis, d'une façon très édifiante à un règlement sévère; ils ont pu faire de bonnes méditations, solides et fructueuses, puis ils sont retournés chez eux enchantés de leur expérience. Je n'en ai pas encore rencontré un seul qui ait regretté son séjour. La plupart — presque tous en vérité — se rappellent les trois jours de solitude qu'ils ont passés à Compstall Hall comme les trois plus heureux jours de leur vie ».

C'est à la fin de 1919 que Compstall Hall dut être remplacé par Oakwood Hall, à quelques milles de Manchester. La nouvelle maison est située dans un endroit enchanteur, sur une haute colline, au milieu de bois qui descendent en pente vers une rivière. Elle peut recevoir quarante retraitants. Ceux-ci en profitèrent. On en compta 489 en 1912, et 530 en 1913. La guerre vint arrêter ces progrès. En 1914 et 1915 une communauté de Jésuites belges remplaça les retraitants. Puis ces derniers revinrent peu à peu. Il y en eut 311 en 1918 et 564 dont 39 prêtres en 1919.

D'autres maisons d'ailleurs s'étaient depuis ouvertes: la maison Campion à Osterley que fréquentent de nombreux Londonniens de tout âge

et de toute profession; la maison Whinney fondée en 1913 pour les catholiques de Northumberland et de Durham, transformée en hôpital en 1914, puis rendue à sa première destination en 1916, alors qu'elle reçut 600 retraitants; la maison Pernyn, près de Birmingham, établie récemment et destinée à accueillir les différents groupes qui, avant et pendant la guerre, suivirent les exercices spirituels au collège d'Oscott.[1]

Ainsi se multiplient sur le sol d'Angleterre ces forteresses du catholicisme. Elles sont ouvertes indistinctement aux hommes de toutes les classes. On tend cependant à les grouper de plus en plus par catégories spéciales. Et là comme ailleurs la grâce de Dieu les transforme. « Ces retraites, écrit le Père Plater qui en fut l'un des principaux organisateurs, fournissent, mieux que tout autre procédé, la force motrice si nécessaire à toute œuvre catholique. Elles créent des apôtres, hommes généreux et désintéressés, qui sont le sel d'une paroisse ou d'une organisation catholique. La retraite est une cure complète de cet engourdissement spirituel et de cette fatigue morale qu'un si grand nombre

---

1. Moins entravées par la guerre, les retraites pour les femmes, les jeunes filles et les enfants se sont encore plus développées. On en trouvera une relation intéressante dans le *Month*, livraison d'avril 1920.

éprouve, maintenant que la tension de la guerre a disparu. Elle relève et entraîne les catholiques qui, aujourd'hui plus que jamais, sont appelés à porter le message de l'Église à un monde chancelant. »

ÉTATS-UNIS

L'établissement des retraites fermées aux États-Unis ne pouvait manquer de susciter chez leurs promoteurs européens un vif intérêt. Si les catholiques américains, se disaient-ils, accueillent cette œuvre avec l'esprit progressiste et réaliste qui les caractérise, à quels magnifiques développements n'est-elle pas appelée ?

Ces prévisions se sont réalisées. Dans plus d'une vingtaine de villes des États-Unis, des retraites fermées ont lieu actuellement. Noviciats, séminaires, collèges, monastères sont utilisés à cette fin durant l'été. Et des hommes de toute condition y accourent en grand nombre. Contrairement à ce qui se pratique presque partout en Europe, les retraitants ne sont pas répartis ici en groupes professionnels. Leur esprit démocratique s'y oppose, paraît-il. Vouloir introduire cette réforme, m'avouait un des organisateurs, ce serait tuer l'œuvre. Et il me détaillait avec

complaisance la composition variée de la dernière retraite dont il s'était occupé : un professeur d'Université, deux avocats, un marchand, deux hommes d'affaires, un instituteur, un étudiant, un comptable, un cuisinier, un mécanicien, et trois ouvriers. Une autre différence qui tient aussi au caractère américain, c'est la durée de la retraite. Presque partout elle n'est que de deux jours, commençant le vendredi soir pour se terminer le lundi matin. Nous sommes au pays de la vie intense, même en spiritualité !

Suivre, pas à pas et ville par ville, le développement des retraites fermées aux États-Unis nous retiendrait trop longtemps. Occupons-nous simplement de deux des principaux centres : New-York et Kansas.[1]

En fait, il n'existe actuellement sur ce vaste territoire qu'une seule maison consacrée exclusivement aux retraites : celle de New-York, située à peu de distance de la ville, à Staten Island. Elle a été ouverte en 1911. L'œuvre fonctionnait alors depuis deux ans. Quelques retraites cependant auraient eu lieu plusieurs années

---

1. Plusieurs communautés religieuses, entre autres les Dames du Sacré-Cœur et les Dames du Cénacle, se dévouent aux retraites de femmes, non moins populaires que celles des hommes.

plut tôt: ainsi, en septembre 1876, au collège St-Charles, à Grand Côteau. La revue *America* a publié sur ce sujet un article qui a provoqué une discussion intéressante. Quoiqu'il en soit de ces initiatives isolées, c'est bien en 1909 qu'il faut placer les vraies origines du mouvement actuel. Le R. P. Shealy, S. J., ancien professeur à l'Université de Fordham, en fut le promoteur. Il organisa une première retraite à l'Université même, au mois de juillet. Quatre-vingts hommes la suivirent. Et, avant de se séparer, ils décidèrent d'établir l'œuvre naissante sur des bases solides et permanentes. Un comité se constitua qui se mit au travail sans tarder. De 1909 à 1911, les retraites se firent durant les mois de juillet et d'août à l'Université de Fordham, et durant le reste de l'année à l'île Keyser, à quarante milles environ de New-York.

La presse du pays, catholique et protestante, donna une large publicité au mouvement. De grands journaux comme le *New York Herald* et des revues comme le *Harper's Weekly* expliquèrent à leurs lecteurs le mécanisme et les fruits de cette nouvelle institution en des articles illustrés, ornés de titres sensationnels; *A School for Souls; Taking account of Moral Stock; Keyser's Island, in the Sound, a Haven of Repose to World;*

Worn Business men, who devote the time to prayers and meditation.

Ces articles, joints à une propagande personnelle active, déterminèrent un courant continu de retraitants qui rendit nécessaire l'acquisition d'une nouvelle propriété. Staten Island fut acheté en 1911. Dès l'année suivante il y eut 233 retraitants, puis en 1913, 495; en 1914, 435; en 1915, 523; en 1916, 896; en 1917, 742; en 1918, 774. [1]

Cette augmentation constante dit déjà combien les catholiques américains apprécient l'œuvre. Mais voici un témoignage plus direct encore. Ce sont les paroles d'un grand manufacturier, un des premiers à bénéficier de la retraite. « Je me fais vieux, déclarait-il dans une allocution à ses coretraitants, j'ai pris part à bien des entreprises de mon temps, mais jamais à un mouvement aussi merveilleux et aussi réconfortant que celui-ci. D'autres œuvres étaient pour le monde extérieur, celle-ci est intime pour le cœur et l'esprit. Je me sens pour la première fois comme déplié et révélé à moi-même, avec l'homme intérieur mis en ordre

1. A côté de ces retraites qui durent deux ou trois jours, Staten Island a de simples récollections d'une journée — ordinairement le dimanche — pour les gens trop occupés. Ainsi de juin à octobre 1913, les retraites groupèrent 233 hommes et les récollections 68. Ces chiffres sont parfois unis ensemble et donnés comme nombre total des retraitants.

et des yeux qui regardent au dehors et voient juste. C'est vraiment un réveil admirable. La vie a de nouvelles perspectives et des valeurs nouvelles, et l'âme, rafraîchie, respire plus librement. Parlez-moi de science et de progrès: c'est ici que nous avons la science et le progrès de la vie même, où la logique du bien vivre est rendue aussi claire et aussi puissante que la logique du bien penser. Mes amis, ceci est le grand mouvement de notre époque, et nous devrions bénir Dieu du privilège que nous avons d'être les premiers à y prendre part aux États-Unis. Car assurément ce pays, plus que tout autre, a besoin de s'arrêter, de regarder au dedans et de penser dans son cœur. »

La première retraite au collège Ste-Marie, près de la ville de Kansas, eut lieu en juillet 1909. Elle groupa trente-quatre retraitants. L'année suivante il en vint quatre-vingt-treize. Le nombre n'était pas pour embarrasser les autorités du collège. Un large édifice, récemment construit —Loyola Hall—mis à la disposition des retraitants en l'absence des élèves, contient cent soixante chambres. Chacun put donc y touver un gîte confortable. Mais faire manœuvrer de telles troupes, même pour des exercices spirituels, offre certaines difficultés. Des effectifs de cinquante, se dit-on,

seraient bien suffisants. Et dans ce but, trois retraites, au lieu d'une, furent organisées pour l'année 1911. A la première soixante-deux hommes se présentèrent; à la deuxième quatre-vingt-six, à la troisième cent un. Toute idée de restriction dans le nombre dut être alors abandonnée.

Le grand moyen de propagande employé à Kansas fut d'abord l'aide des élèves du collège. Les professeurs leur parlèrent des retraites plusieurs fois en classe et les engagèrent à y inviter leurs parents; à son tour, le R. P. Recteur revint sur le même sujet dans son discours d'adieu à la fin de l'année. Les résultats démontrèrent l'excellence du moyen. Et une fois en marche, l'œuvre se recruta par elle-même, par la propagande des anciens. Deux ou trois exemples en passant, cueillis dans le « diaire » de la maison.

Un voyageur de commerce, qui avait ses quartiers à St-Louis, était présent à la première retraite, en juillet 1909. L'année suivante, il revint avec plusieurs recrues « ramassées », comme il disait, en divers endroits de son territoire. En 1911, son contingent est plus nombreux encore. Il se dévoue lui-même durant toute la retraite pour assurer le bon ordre, puis offre de rendre le même service à la retraite suivante. L'offre est acceptée, et notre brave

homme suit, tout heureux, une deuxième fois ces exercices spirituels dont il retire tant de fruits. Comme le racontait un de ses clients, qui est aussi un de ses « convertis », « M. N... a mené de front deux lignes d'affaires depuis sa première retraite de 1909: il parle commerce juste assez longtemps pour m'arracher une commande, le reste de la conversation se rapporte à la retraite. J'ai tenu bon pendant un an, mais à la fin j'ai dû céder et m'enrôler. M. N... continue-t-il, dit qu'il « ramasse » ses recrues; le terme pourrait induire en erreur. En toute justice pour lui et ses gens, il faut dire qu'il procède d'une manière fort intelligente et en homme d'affaires. Il s'applique à rechercher, dans les localités qu'il parcourt, les catholiques les plus influents, les plus sérieux, et il tâche de les enrégimenter pour la Cause. »

Autre exemple. Un avoué d'une ville voisine, M. F..., dont la femme est protestante, fit la retraite de juillet. Son beau-père, depuis nombre d'années, était très opposé à l'Église catholique; ses préjugés avaient été une source de heurts et de chagrins domestiques. M. F... résolut d'amener cet homme à suivre une retraite. Pas grand espoir de conversion; mais il voulait du moins le placer sur le chemin de la connais-

sance de la vraie foi, le mettre en contact plus immédiat avec la religion catholique. A l'ouverture de la retraite, M. F... était là, radieux, traînant à la remorque son beau-père récalcitrant. Les exercices firent leur œuvre. Les préjugés furent non seulement affaiblis mais déracinés. Aujourd'hui le beau-père est sur la voie qui le conduira sans doute un jour au bercail de Jésus-Christ.

Remarquons aussitôt que la présence de protestants aux retraites offre d'assez grosses difficultés. Ils ont besoin d'un enseignement spécial. Aussi s'efforce-t-on de les réunir en des groupes distincts.

Dans plusieurs endroits les retraitants se sont constitués en association: *The Laymen's League for Retreats*, afin de promouvoir l'œuvre des retraites. A New York, un second but est poursuivi: l'étude des questions sociales. Et la Ligue s'appelle: *The Laymen's League for Retreats and Social Studies*. Déjà, par ses soins, une école a été fondée qui s'efforce de former des conférenciers et des écrivains capables de diffuser à travers le pays, en particulier dans les milieux ouvriers, les principes sociaux qu'enseigne l'Église.

Ajoutons aux fruits principaux des retraites les nombreux avantages qu'en ont retirés les associations catholiques déjà existantes. La Société St-Vincent de Paul, par exemple, a pu augmenter ses effectifs de plusieurs membres nouveaux. Quant aux anciens, ils se sont appliqués à leur tâche avec un zèle renouvelé. Citons un seul nom: le président du Conseil supérieur des États-Unis, décédé en 1916, M. Thomas Maurice Mulry. L'archevêque de New-York, Mgr Hayes, disait, dans l'éloge funèbre de ce grand catholique, qu'il avait mérité d'être appelé l'Ozanam de l'Amérique. Et il continuait: « La foi en Dieu, sublime et simple, tel est le mobile de la vie de l'homme qui, silencieux dans la mort, est encore plus éloquent par ce qu'il inspire que dans sa vie même. Les années de son activité peuvent être comptées par des nombres mortels, mais son influence, ses services, son esprit, son œuvre, sa foi demeurent et quand nous-mêmes aurons disparu, d'autres rediront encore quelle a été la vie du saint qui vient de mourir.

« Chaque matin, on le voyait se rendre à sa paroisse, demandant souvent de nouvelles forces au corps et au sang de Jésus-Christ. Il allait ensuite où l'appelaient les devoirs divers de ses

journées laborieuses, béni par tous ceux qui entraient en contact avec lui. »

Les amis de M. Mulry ont pu témoigner que sa foi et sa piété, toujours très vives, avaient cependant reçu comme un nouvel accroissement, comme une sève plus riche, durant les retraites fermées qu'il fit en 1913, 1914 et 1915. L'œuvre lui sembla si bienfaisante qu'il voulut consacrer à son succès une part de sa merveilleuse influence. Et il se chargea lui-même en 1914 d'organiser un groupe de retraitants.

Les catholiques des États-Unis ont donc su comprendre, eux aussi, l'incomparable valeur de ces retraites et tout le parti qu'ils pouvaient en tirer pour le bien de leurs âmes et les progrès de la religion. A cause de la prépondérance dans ce vaste pays des choses matérielles sur celles de l'esprit, — la remarque est du cardinal Farley, l'ancien archevêque de New-York, — ces jours de vie calme, réfléchie, surnaturelle, y sont peut-être plus nécessaires que partout ailleurs. Aussi ne peut-on que se réjouir vivement de la faveur qu'ils rencontrent et souhaiter qu'ils soient de plus en plus goûtés. [1]

---

1. Au moment où ce livre va sous presse, une note parue dans la revue *America*, 11 décembre 1920, nous apprend qu'il y a maintenant cinq maisons de retraites aux États-Unis, et que celle de Staten Island a reçu 1860 retraitants en 1919.

CHAPITRE SIXIÈME

CANADA

I. — Les pionniers. — A la Broquerie. — Le commandeur Alphonse Desjardins. — Émotions de retraites.
II. — La Villa Saint-Martin. — Nécessité d'une élite. — Groupes homogènes. — Quelques témoignages. — Les Voyageurs de commerce. — Un foyer d'œuvres. — Ligue de retraitants.

DÉBUTS DE L'ŒUVRE

L'œuvre des retraites fermées s'est développée rapidement au Canada. L'humble semence jetée en terre est déjà un arbre puissant. Ses origines ne remontent cependant qu'à l'année 1909.

Avant cette date prêtres et laïques pouvaient faire des retraites privées dans différentes maisons religieuses. La Villa Manrèse, à Québec, et la maison St-Joseph, au Sault-au-Récollet, près de Montréal, en recevaient chaque année, un bon nombre. Ainsi en 1908, cinquante-quatre passèrent par Manrèse et cent quatre-vingt-deux par la maison St-Joseph, dont cent cinquante-quatre laïques. Ces derniers étaient pour la plupart des jeunes gens, élèves de nos collèges

classiques, désireux de choisir sous le regard de Dieu, leur état de vie.

Mais ces retraites n'étaient pas prêchées. Elles ne réunissaient aucun groupe. Il y avait donc place pour une initiative nouvelle. Aussi le projet d'une retraite fermée collective exposé à un cercle de l'*Association catholique de la Jeunesse canadienne-française*, en mars 1909, fut-il favorablement accueilli. Il se réalisa trois mois plus tard, du 17 au 21 juin, à la maison St-Joseph. Comme toujours, au moins dans les débuts, il y eut plus d'appelés que d'élus, plus d'inscrits que de présents. Douze — nombre prédestiné — répondirent à l'invitation. Le prédicateur de cette première retraite, le R. P. Louis Lalande, S. J. vient d'en rappeler les touchants souvenirs : « Il me semble encore assister, écrit-il, à la première réunion de ces douze camarades. C'était dans la salle Berchmans, au noviciat du Sault-au-Récollet. Ils y étaient entrés vers huit heures du soir, et ils m'y attendaient, recueillis, anxieux, dans un silence émouvant. On eut dit que chacun s'interrogeait et tâchait de lire au-dedans de soi-même la réponse à cette question : — Pourquoi suis-je venu ? et qu'est-ce que je vais faire ici ? Va-t-il me le dire, lui ? — Si j'avais en ce moment pris à part l'un d'eux pour le questionner à son

tour, je ne sais s'il n'eût pas mêlé des larmes à sa réponse. Je le sentais en les écoutant réciter d'une voix tremblante de ferveur le *Veni Creator Spiritus* d'ouverture. »

Et après avoir décrit les phases variées, « les trois états d'âme » correspondant aux trois jours de la retraite, par lesquels passèrent ces jeunes, le Père conclut : « Il m'a été impossible pendant dix ans, de les suivre tous dans leur carrière. Je sais que plusieurs s'y sont distingués. On m'affirme que tous reviennent presque chaque année, avec des groupes divers, à la Villa Saint-Martin, refaire leurs forces, renouveler pour les batailles quotidiennes leurs armes et leur armure, et goûter à nouveau, dans le recueillement, le bonheur de leur première retraite.

« Avant de quitter le Sault, l'un des douze, artiste à ses heures, photographia le groupe. C'était le matin de la Saint-Louis de Gonzague, un matin radieux... Nous étions dans le jardin du noviciat, près d'une haie où nichaient des grives et d'une plate-bande où des tulippes ouvraient aux rayons de juin leurs grands yeux roses et bleus. Il y avait autant de gaieté dans les physionomies que de soleil dans l'azur. L'un du groupe est photographié en plein éclat de rire. Les autres,

plus maîtres de leur belle humeur, gardent avec l'expression cordiale de leur contentement, l'air modeste, fier et résolu de jeunes soldats bien entrainés, partant pour le combat. La photographie est encore devant moi. En me la remettant, l'artiste m'avait dit, avec un sourire mêlé d'incrédulité « Voilà qui promet... » Et c'est un plaisir très vif de répéter avec certitude: ils ont tenu leurs promesses. » [1]

Ces promesses valurent à l'œuvre de trouver, dès le printemps suivant, un local où les retraitants pourraient être reçus jusqu'à l'automne. C'était l'antique manoir de la Broquerie situé à Boucherville, demeure riche en souvenirs historiques, léguée aux Jésuites par ses derniers propriétaires.

Dans un mémoire intitulé: « Raisons qui m'engagent à établir ma seigneurie des îles Percées, que j'ai nommée Boucherville », le fondateur de la Broquerie s'exprime ainsi:

« 1re raison. — C'est pour avoir un lieu dans ce pays consacré à Dieu, où les gens de bien puissent vivre en repos, et les habitants faire profession d'être à Dieu d'une façon toute particulière...

---

1. *La Vie nouvelle*, juin 1919.

« 2e raison. — C'est pour vivre plus retiré et débarrassé du fracas du monde, qui ne sert qu'à nous désoccuper de Dieu et nous occuper de la bagatelle, et aussi pour avoir plus de commodité de travailler à l'affaire de mon salut...

« ... Je prie mes successeurs de continuer dans la même volonté, si ce n'est qu'ils voulussent enchérir pardessus, en y faisant quelque chose de plus pour la gloire de Dieu. C'est ce en quoi ils me peuvent le plus obliger ne leur demandant pour toute reconnaissance que Dieu soit servi et glorifié d'une façon toute particulière dans cette seignerie, comme en étant le maître. C'est mon intention; je le prie de tout mon cœur qu'il veuille bien l'agréer, s'il lui plaît. Ainsi soit-il. »

« Ces lignes ne sont-elles pas prophétiques ? écrit l'un de nos premiers et plus zélés recruteurs, le Frère Marie-Victorin.[1] Ne dirait-on pas que le fondateur de la Broquerie a vu dans l'avenir sa chère demeure, au bord de la Sabrevois, devenir un lieu consacré à Dieu, un foyer d'où a rayonné ce renouveau de surnaturel qui a déjà changé tant de choses dans notre pays ?... Certes, Dieu a exaucé magnifiquement la prière du fondateur de Boucherville, et ses successeurs,

---

1. *La Vie nouvelle*, mai 1920.

selon son désir, « ont enchéri par dessus en faisant «quelque chose de plus pour la gloire de Dieu... » Si la Broquerie eût continué d'être affectée aux Retraites fermées, on eût sans doute apposé, à la grille de l'historique maison, en inscription lapidaire, les Raisons prophétiques de l'ancêtre Boucher, qui sont du plus pur Ignace de Loyola, et une excellente paraphrase de la première page des Exercices. »

La Broquerie n'était en effet qu'un asile temporaire. Une maison plus vaste et mieux aménagée devait bientôt la remplacer. Durant quatre ans cependant, de mai à novembre, des groupes s'y succédèrent de semaine en semaine, composés d'hommes venus de toutes les parties du pays. Il y eut 164 retraitants en 1910, 258 en 1911, 280 en 1912 et 363 en 1913.

C'est là, sous cet humble toit, que commença à se révéler au Canada, dans toute son efficacité, l'action des retraites fermées; là que se produisirent pour la première fois ces transformations admirables qui étonnèrent et ravirent; là que furent d'abord conquis à l'œuvre ces prêtres et ces laïcs influents dont le dévouement lui fut par la suite si utile.

Le souvenir d'un des adhérents de la première heure surgit actuellement dans ma mémoire. On

nous annoncait hier sa mort. C'est le fondateur des Caisses populaires, le commandeur Alphonse Desjardins de Lévis. Quelle belle et fructueuse existence cet homme vécut! Né de parents riches en vertus mais pauvres de biens terrestres, il occupait une modeste position: simple sténographe au Parlement d'Ottawa. Mais voici qu'un débat sur l'usure auquel il assiste donne une nouvelle orientation à sa vie. Les faits cités ont indigné son âme généreuse. Il voudrait pouvoir remédier aussitôt au mal signalé. Noble dessein qui prend peu à peu corps dans son esprit. Il y songe et y resonge. Il cherche quels moyens lui offre la science économique. Il étudie les expériences d'autres pays, en particulier de l'Allemagne et de l'Italie. Il consulte ses amis, un prêtre surtout qui possède toute sa confiance. Puis son projet bien échafaudé, le futur Raiffeisen canadien convoque un groupe de ses concitoyens dont il veut connaître l'opinion. Ceux-ci se rallient sur le champ à l'œuvre, le curé de Lévis accorde avec joie son patronage, et le 6 décembre 1900 la première caisse populaire au Canada est fondée.

Vingt ans plus tard, on en compte près de deux cent établies sur le même type et presque toutes par le fondateur lui-même. Quelques-unes

font de grosses opérations. Celle de l'Immaculée-Conception, à Montréal, a un mouvement de fonds pour l'année 1920 qui dépasse un quart de million; les chiffres de celle de Lévis sont de $3,318,882,82. Et toutes rendent les mêmes services. Elles facilitent l'épargne aux ouvriers et aux cultivateurs. Elles aident les honnêtes gens dans leurs justes besoins. Elles groupent les forces économiques paroissiales. Elles gardent et font fructifier sur le sol même d'où elles naissent les ressources locales.

Pour mener à un pareil succès une telle entreprise, pour lui donner et lui maintenir son esprit catholique malgré les oppositions de ceux pour qui la religion n'a rien à voir avec les questions économiques, il fallait à son promoteur un remarquable courage. M. Desjardins le puisa dans son esprit de foi, dans sa confiance en Dieu, dans sa soumission absolue à sa sainte volonté. Voici la prière qu'il avait lui-même composée, quelques jours avant de lancer son œuvre et qu'on a retrouvée dans son carnet après sa mort.

Prière au sujet de l'Œuvre des Caisses populaires et autres œuvres semblables.

Sacré Cœur de Jésus, je vous demande la grâce insigne de vos lumières divines.

Si je me trompe, éclairez-moi, et inspirez-moi un invincible dégoût, une grande aversion pour l'idée que je poursuis et qui sert de but à mes travaux.

Que je la repousse avec une sorte de mépris, si c'est votre bon plaisir, et faites-la au moins s'évanouir dans mon esprit. Que je n'y pense même plus à l'instant, et j'en serai mille fois heureux.

Éloignez de mon cœur toute vanité mensongère, tout désir irréalisable, toute chimère et tout rêve absurde.

Si vous voulez que je persévère dans cette voie, oh! mon Dieu suppléez à ma faiblesse par votre force; aplanissez les obstacles ou donnez-moi les moyens de les surmonter.

Dans ce cas, comme dans l'autre, donnez-moi la plus parfaite résignation à votre sainte volonté.

Que vos desseins soient les miens, que vos désirs soient des ordres pour moi.

Daignez, oh! Jésus, diriger, inspirer mon activité, quelle qu'en soit la fin dans vos desseins éternels; faites que je trouve une parfaite harmonie avec votre volonté dans les cœurs qui m'entourent, mais principalement dans celui de la bien-aimée compagne de ma vie.

Qu'elle soit toujours ma consolation et mon aide, soit que vous m'inspiriez le complet abandon de ces projets ou la pensée de les accomplir.

Ainsi soit-il.

La foi solide qui lui inspirait de tels gestes, M. Alphonse Desjardins voulut la retremper dans les exercices spirituels. Il sentait que son âme avait besoin, pour poursuivre sa tâche ardue, de secours spéciaux. Les trouverait-il dans une retraite fermée ? Avouons-le : il n'en était pas bien sûr. Rien du moins ne l'empêchait de tenter l'expérience, puisqu'on l'y invitait. Elle ne lui ferait certainement aucun tort. Il vint donc, dès la première année, en 1910, à la Broquerie. Et quelques jours plus tard, il nous adressait la lettre suivante :

« Mon cher Père,

« J'arrive de la retraite fermée tenue du 15 au 18 septembre à Boucherville, et mon premier soin est de vous exprimer ma très vive reconnaissance pour le vrai bonheur que je viens de savourer. C'est à vous que je dois d'avoir participé à cette belle retraite, rien de plus juste que je vous dise tout le premier combien j'en suis heureux. Vous l'avouerais-je ! Vous avez en moi un enthousiaste de ces retraites, presqu'un

converti, car je vous le confesse, j'étais plutôt un indifférent. Maintenant, je vous le répète, mon indifférence est devenue de l'enthousiasme, et comptez que je me ferai un ardent propagateur de cette idée magnifique. On ne saurait trop louer ces retraites fermées où l'âme se recueille si bien devant Dieu, où elle se retrempe, puise de nouvelles forces, et reprend avec énergie, avec joie même, le fardeau des luttes quotidiennes de la vie. On y sent de près le souffle puissant de Dieu, et on ne peut échapper à son action divine. Rien, à mon sens, ne saurait égaler l'influence bienfaisante de ces jours de paix, de calme, de prières faites avec une ardeur dont on ne se soupçonnait pas capable, de réflexion, de méditations ininterrompues sur les vérités éternelles, trop négligées hélas! dans le tourbillon entraînant des luttes incessantes de l'existence. C'est avec l'impression profonde de ces douces émotions que je vous écris ces choses, impression que je désire conserver toute ma vie, et que je *veux* renouveler le plus souvent possible afin qu'elle devienne à jamais ineffaçable. »

Nous avons raconté ailleurs les quatre années de la Broquerie et les merveilles que la grâce y opéra. [1] Avant de dire quelques mots de la Villa

1. *Les Retraites fermées*, 1915, in-12, 141 pages.

Saint-Martin, transcrivons une page touchante qu'écrivit au mois d'août 1911, un retraitant, membre distingué du barreau canadien. Nous lui laissons le titre que lui a donné son auteur.

ÉMOTIONS DE RETRAITE

Oh! l'inquiétude troublante des premières heures!

Pourquoi suis-je venu dans cette solitude, dont le calme déjà m'effare ? Qu'est-ce qui m'attend, et que ferai-je ici ? Comment chasser les soucis qui me harcèlent ? Comment me recueillir ?...

Ô mon âme, n'hésite pas: entre, seule avec Dieu, dans la retraite. La porte de la cellule est fermée; tout se tait; l'heure s'enfuit. Fais ce sacrifice, ô mon âme: mets bas tout orgueil, et abandonne-toi; que ce soit allégresse ou chagrin, lumière ou ténèbres, accepte d'avance la part qui te sera faite.

A genoux! et prions, car le découragement peut venir.

Premier jour

Oh! la tristesse salutaire du premier jour!

Un vent mystérieux apporte dans ma cellule

des misères anciennes, et me souffle au visage des parfums de mort. Mois après mois, année après année, tout mon passé se lève, m'environne, me submerge, et m'oppresse. Qu'ai-je donc fait de la vie ?...

Ô mon âme, sois forte dans la désolation. Porte, résignée, le deuil très lourd des jours à jamais perdus; laisse l'affliction te couvrir comme une mer; et pleure sur toi-même.

A genoux! et prions, car l'effroi peut venir.

Deuxième jour

Oh! l'angoisse féconde du deuxième jour!

Au fond de l'abîme, mes os humiliés sont pénétrés d'épouvante, et l'horreur me secoue. Que faire ? Que devenir ? Je ne suis rien; je ne peux rien. Comment, dans ma détresse, rompre ces chaînes, soulever ces fardeaux ? Comment échapper jamais à cette nuit très noire ?

Ô mon âme, prends courage! Ton humiliation t'exalte déjà, et dans ton ciel un rayon d'espérance luit déjà.

A genoux! et prions, car la joie va venir.

Troisième jour

Oh! la paix sereine du troisième jour!

Le pardon est descendu, comme une lumière. Soudain, toutes les ombres se sont dissipées, et la voie m'est apparue, claire et droite; tous les deuils ont été consolés, et dans mon cœur une allégresse douce s'est mise à chanter...

Ô mon âme, rends grâce et réjouis-toi! La vie commence! Gloire à Dieu!

A genoux! et prions, prions dans la paix lumineuse de la retraite.

VILLA SAINT-MARTIN

C'est en janvier 1914 que s'ouvrit la Villa Saint-Martin. Située à l'Abord-à-Plouffe, dans l'île Jésus, elle est d'un accès facile pour les retraitants qui viennent de Montréal. Un excellent service de tramway les conduit à Cartierville, d'où ils gagnent — les plus valeureux à pied, en un quart d'heure de marche; les autres en voiture — le pont qui relie l'île de Montréal à l'île Jésus. L'entrée du parc de la Villa se trouve à deux pas du pont, sur la rive opposée. Don d'un généreux ami de l'œuvre, cette vaste propriété, que couvre en partie un bois touffu,

a subi depuis quelques anées des transformations qui en font un endroit vraiment enchanteur. On y vient comme en un oasis où la nature elle-même repose des mille bruits de la vie. La maison n'est pas moins accueillante. Munie de toutes les commodités modernes, elle offre aux retraitants le calme et le confort dont ils ont besoin. Chacun a sa chambre et peut ainsi, dans une complète solitude, loin des regards indiscrets et des distractions qu'apporte presque toujours la vie en commun, rentrer en lui-même et converser avec Dieu.

La Villa Saint-Martin loge facilement une quarantaine de retraitants. Les promoteurs de l'œuvre ont craint qu'un nombre plus élevé ne nuisit à son action. Ils avaient raison. Si cinquante, soixante, cent retraitants groupés ensemble peuvent tirer un bien appréciable d'une retraite fermée, ils s'exposent cependant, comme nous l'avons établi plus haut, à ne pas bénéficier de tous ses avantages. Au Canada, plus encore peut-être que partout ailleurs, en raison des circonstances locales, c'est l'élite surtout que vise l'œuvre, c'est sa formation qu'elle recherche. La population canadienne-française est foncièrement catholique. Elle croit et elle pratique. Sa foi cependant n'est pas assez éclairée et pas assez

agissante. Elle se contente trop d'une religion de surface. Elle est portée aussi à en reléguer les principes au foyer et à l'église. Un catholicisme franc n'anime pas, comme il le devrait, notre vie professionnelle et notre vie publique. La peur du protestantisme, haut seigneur dans le domaine de la politique et des affaires, ou sa simple et sourde influence l'ont amené à s'effacer, à se faire timide et bonasse. Aussi peu nombreux sont les catholiques vraiment militants, intransigeants sur la doctrine, dévoués à toutes les bonnes causes, supérieurs au respect humain et aux mesquins intérêts de parti.

A les former, à constituer cette élite nécessaire, les retraites fermées au Canada tendent avant tout. Sans ce but principal, leur œuvre serait presque inutile. Elle ferait, du moins, double emploi avec les retraites paroissiales. Et c'est une des raisons qui commandent le groupement des retraitants par catégories distinctes. Puisque ce ne sont pas tant des conversions que des améliorations qu'elles recherchent; puisqu'elles veulent faire passer davantage, dans la vie professionnelle et publique, les principes admis dans la vie privée, il est important que leur action atteigne des groupes homogènes auxquels s'imposent les mêmes devoirs sociaux.

Un simple coup d'œil sur la liste des retraitants de l'année 1920 montre combien cette classification est rigoureusement observée. Les groupes suivants eurent leur retraite spéciale: Prêtres, juges et avocats, médecins, dentistes, notaires, ingénieurs et architectes, instituteurs, hommes d'affaires, marchands, voyageurs de commerce, employés de chemin de fer, employés de tramway, hommes de police, étudiants, comptables et employés de banque, épiciers, cultivateurs, ouvriers. A ces retraites professionnelles il faut ajouter celles de nombreuses associations et paroisses. Elles réunissent, elles aussi, des groupes dans un certain sens homogènes, puisqu'elles sont composées d'hommes placés dans le même milieu et considérés surtout sous cet aspect, en fonction de leurs devoirs d'associés ou de paroissiens.

1734 retraitants passèrent en 1919 par la Villa Saint-Martin. Ils y firent une retraite de trois jours pleins, commençant ordinairement le jeudi soir, pour se terminer le lundi matin. Voici comment ils étaient principalement répartis: Voyageurs de commerce: 164; ouvriers: 152; cultivateurs: 143; marchands: 127; élèves de collèges: 111; hommes d'affaires: 104; employés de chemin de fer: 90; employés de banque

et comptables: 82; employés de tramway: 67; commis: 55; étudiants: 53; épiciers: 37; avocats: 37; médecins: 36; notaires: 33; hommes de police: 30; instituteurs: 28; prêtres: 20; dentistes: 16; ingénieurs et architectes: 15. Ce chiffre de 1734 accuse une progression constante dans le nombre des retraitants depuis les débuts. Ils furent 28 en 1909, 174 en 1910, 258 en 1911, 289 en 1912, 363 en 1913, 840 en 1914, 998 en 1915, 1045 en 1916, 1175 en 1917, 1347 en 1918, 1734 en 1919.

Le règlement en usage à la Villa Saint-Martin s'inspire de celui des maisons de France. Quatre méditations par jour et un examen avant le dîner. Le dernier jour, la méditation de 5 heures est remplacée par une conférence. Cet exercice est habituellement fructueux. Les retraitants en font eux-mêmes les frais, guidés par le directeur de la maison. On cause d'apostolat, on se renseigne sur les œuvres les plus urgentes, on s'anime à s'y dévouer généreusement. C'est l'heure où le groupe décide de revenir l'an prochain, à telle date, et jette aussitôt les bases de l'organisation nécessaire. C'est l'heure aussi des confidences émues. Il en est qui, sans respect humain, — des nouveaux venus surtout, — font part à leurs confrères de leurs

impressions. Que de paroles touchantes ont été prononcées dans ces réunions, jaillies spontanément de cœurs gonflés d'émotion et tirant les larmes des yeux, paroles de vieillards, d'hommes mûrs et de jeunes gens, paroles de magistrats, d'industriels ou de simples ouvriers, diverses de forme et d'allure, graves ou pittoresques suivant les tempéraments et l'éducation, mais marquées toutes du même esprit surnaturel, de la même volonté ardente, du même bonheur intense. Nous regrettons de n'avoir pu les recueillir sur le champ. Elles démontreraient mieux que toute autre les sentiments que fait naître la retraite fermée. A défaut de ces paroles, citons quelques extraits de lettres. Les mêmes sentiments s'y retrouvent, mais en termes plus froids, plus réfléchis aussi, probablement parce qu'ils ont été écrits dans le calme de la cellule, ou même au milieu des occupations ordinaires de la vie.

Et d'abord cette page laissée par un avocat, excellent catholique, au sortir de sa première retraite: « J'ai lu beaucoup de choses admirables écrites sur l'œuvre des retraites fermées; un grand nombre de retraitants anciens, dans le but louable de me gagner à cette œuvre de prédilection, m'ont fait part de leurs impressions intimes à la suite de retraites qu'ils

avaient suivies et je dois à la vérité de dire que rien de ce que j'ai lu, rien de ce qui m'a été communiqué à ce sujet n'égale ce que j'éprouve à l'aube de ma retraite. Grand Dieu, dans quelles illusions est-ce que j'ai vécu jusqu'ici! La dernière grâce que je demande à Dieu, au sortir de cette solitude où l'on m'a appris à ne pas craindre de demander, demander encore, demander toujours, c'est de couvrir mon passé d'un voile assez épais qu'il échappe à mes yeux pour toujours. J'ai confiance que Dieu m'accordera la grâce de vivre la vie vraiment chrétienne dont j'ai maintenant une perception si claire. »

Un autre, avocat lui aussi, écrit au directeur de la maison: « Je suis revenu enchanté de mon séjour à la Villa Saint-Martin et je vous remercie de grand cœur de m'y avoir convié. J'ai eu l'impression que les vingt dernières années de ma vie étaient disparues et que le présent venait se renouer à mes années de jeunesse. Trois jours incomparables! Je n'en perdrai jamais le souvenir. L'établissement que vous dirigez est connu, mais pas assez. Que d'hommes marcheraient plus droit dans la vie s'ils y allaient. Et que de misères morales seraient évitées! Comme les consciences se redresseraient! Comme l'hon-

nêteté ne serait plus un vain mot. S'il n'en dépend que de moi, les retraitants ne manqueront pas à Saint-Martin. »

Un industriel, qui a décidé un groupe de ses employés à faire une retraite dont il solde une partie des frais, annonce ainsi cette nouvelle: « J'ai prévenu mes hommes que vous les recevriez le 19 décembre. Je crois que je pourrai vous en envoyer une quinzaine. Je leur ai dit qu'ils étaient des privilégiés de pouvoir finir l'année par une retraite fermée. Mon plus grand désir serait qu'ils en sortent aussi heureux que je le suis moi-même, qu'ils reviennent non seulement l'âme purifiée mais encore brûlante d'amour pour Notre-Seigneur. Ils seront alors des apôtres. Ils communiqueront à leur milieu la flamme que la grâce aura mise en eux. »

Il n'y a pas que les hommes mûrs ou les hommes âgés que la retraite touche profondément. Ce billet est d'un jeune: « Je partirai tout remué de l'accueil bienveillant que j'ai trouvé sous ce toit béni. J'ai goûté pendant ces trois jours, les joies les plus saines et les plus vivifiantes qu'un chrétien puisse savourer. J'étais à un tournant de la vie où certains caractères se posent cette question: Prendrais-je la bonne ou la mauvaise voie ? Un fervent chré-

tien qui me connaît et qui me voyait me débattre sous l'empire des passions et près de lâcher prise, me conseilla de venir passer ici quelques jours de solitude et de réflexion. Je dois une reconnaissance éternelle à cet homme qui m'arrêta à temps sur cette pente dangereuse où je m'engageais et à vous qui, par votre sainte œuvre, ramenez tant de jeunes gens au bien. Je pars d'ici tout renouvelé et prêt à faire face aux difficultés qui m'attendent et à les vaincre avec la grâce de Dieu. »

Et voici quelques lignes d'un plus jeune encore, presque un enfant, élève finissant d'une académie commerciale de Montréal : « De retour de notre belle retraite, je me fais un très agréable devoir de vous remercier, au nom de mes confrères et au mien, de votre bienveillant accueil et de tous les soins que vous nous avez donnés pendant nos « trois jours de Paradis », je veux dire, nos trois jours de retraite. Mes compagnons et moi n'oublierons jamais cette retraite, et nous sommes décidés à recommencer l'an prochain. Aussi, de retour dans notre famille, nous sommes joyeux, contents, bien disposés pour entrer dans la vie, armés pour le combat et décidés à conserver nos bonnes resolutions. Puisse le Sacré

Cœur bénir nos bons désirs, et faire de chacun de nous, un apôtre du bien! »

Terminons par ce mot d'un agent de police: « Je n'ai jamais aussi bien lessivé mon âme qu'à ma première retraite fermée. Comme je me sens propre maintenant, et léger et heureux! Merci, mon Dieu, merci! »

Mais ce sont là des sentiments, dira-t-on. D'accord et nous en ferions peu de cas si les actes ne suivaient, si la moisson ne levait derrière, abondante et riche. Deux ou trois témoignages d'abord. Celui du cardinal Bégin, archevêque de Québec: « Je viens d'apprendre, écrit-il le 5 mai 1919, que vous fêterez au mois de juin le dixième anniversaire de la fondation de l'œuvre des Retraites fermées. Je profite de cette occasion pour exprimer publiquement ma reconnaissance envers le Sacré Cœur de Jésus pour toutes les grâces qu'Il a répandues par le moyen de ces retraites. C'est un fait public incontesté que cette œuvre a produit un bien incalculable dans toute la Province et particulièrement dans le diocèse de Québec. »

Et le 16 avril 1920, l'archevêque de Montréal, Mgr Bruchési, dont le diocèse est le berceau de l'œuvre et son foyer principal, écrivait à son tour: « La Villa Saint-Martin recevait, l'an

dernier, 1734 retraitants. Quel beau chiffre! Et combien plus beaux encore les fruits spirituels qu'ont donnés les retraites. Que d'hommes s'y sont convertis, que d'apôtres en sont sortis, que d'associations et de paroisses s'y sont transformées. C'est vraiment une élite qui s'est formée dans ce cénacle, élite de catholiques plus attachés à leur foi, plus fidèles à leurs devoirs, plus dévoués envers l'Église. On les rencontre maintenant dans tous les rangs de la société. Ils donnent l'exemple d'une vie vraiment chrétienne. Ils ne craignent pas de mettre leurs paroles et leurs énergies au service de la religion. Ils se groupent, sous la direction de leurs prêtres, en organisations franchement catholiques. Ils sont, presque partout, les membres les plus actifs des nombreuses œuvres sociales et charitables que réclame notre époque. Comment un cœur d'évêque ne se réjouirait-il pas d'un tel résultat ? »

Oui, le résultat des retraites fermées au Canada est vraiment consolant. Que parmi les milliers d'hommes qui se sont soumis à leurs exercices, quelques-uns n'aient pas persévéré dans leurs bonnes dispositions, nous l'admettrons volontiers, et il ne faut pas s'en étonner. La retraite n'immunise pas contre les tentations et les chutes. Elle ne rend personne impeccable.

Mais elle aide merveilleusement ceux qui ne veulent pas tomber à se tenir debout. Elle leur fournit des moyens qu'ils ne trouvent peut-être nulle part ailleurs, pour marcher droit. A eux de les utiliser: ils persévèreront. C'est le cas du grand nombre.

Et non seulement des individus y ont puisé des énergies nouvelles, mais des associations: « Je sais la part immense d'activité et de dévouement sincère que l'A. C. J. C. doit déjà aux retraites fermées de ses membres », écrivait en 1915, son président actuel M. Guy Vanier; mais des paroisses, — et c'est ce qui faisait dire au curé de Lachine, le regretté chanoine Savaria: « A mon avis, il n'y a pas de moyen plus court, plus facile, plus efficace pour réformer une paroisse. C'est l'œuvre par excellence », — mais des professions. « Regardez s'avancer, écrit l'abbé Morin, la glorieuse phalange des voyageurs catholiques. Ils sont quelques centaines déjà qui se sont associés pour restaurer dans le Christ la classe des voyageurs de commerce. Leur œuvre fait des progrès si rapides et si sûrs qu'elle arrache à tous, aux marchands d'en bas de Québec comme aux manufacturiers anglo-protestants de Montréal, le même cri de surprise et d'admiration: « Qu'avez-vous

fait à nos voyageurs ? On ne les reconnaît plus ». [1]

Les Voyageurs de commerce! Je ne puis, dans cette rapide esquisse, m'arrêter à narrer les transformations accomplies au sein des différents groupes professionnels, mais comment ne pas parler au moins de ceux-là, comment ne pas leur consacrer quelques lignes brèves ? Le temps n'est pas si éloigné en effet où la classe des voyageurs ne jouissait pas précisément d'une bonne réputation. Et, franchement, elle ne l'avait pas volé! Or voici qu'attiré par la grâce, l'un de ses membres fait une retraite fermée en 1910 avec les conférences de la Société Saint-Vincent de Paul. Il sort de ces exercices brûlant d'une flamme ardente. Il ne veut rien moins que convertir tous ses camarades. Et ce qui est mieux encore, il agit en conséquence. Sans tarder, il s'occupe de l'organisation d'une retraite de voyageurs. Un premier échec partiel ne le rebute pas. Aidé de trois amis qu'il a conquis à l'œuvre, il reprend l'année suivante sa propagande, et cette fois plusieurs répondent à son appel. Dès lors le succès de sa croisade est assuré. Chacun de ses compagnons de retraite brûle du

1. *La Vie nouvelle*, juin 1919.

même feu que lui. Et tous ensemble déterminent ce magnifique mouvement, un des plus beaux qu'ait connus notre pays, qui a fait accourir, l'an dernier, à la Villa Saint-Martin cent soixante voyageurs, — et plusieurs sont allés dans d'autres maisons, — qui en a groupé des centaines dans une association catholique aux cercles multiples, qui a transformé chacun d'eux en un véritable apôtre, travaillant à étendre le règne de Jésus-Christ sur la terre canadienne. Le Souverain Pontife lui-même, émerveillé du récit que l'archevêque de Montréal lui faisait de ce mouvement, a voulu en féliciter ses zélés artisans et les bénir paternellement.

Par la force des choses, la Villa Saint-Martin est ainsi devenue un foyer ardent d'œuvres sociales. A la conférence du dernier jour en effet, on ne communique pas seulement ses impressions. On cause, comme nous l'avons dit, d'apostolat. Et il sort souvent de cet échange de vues des initiatives fécondes. C'est ainsi que fut fondé le cours d'apologétique du Père Loiseau, S. J., qui réunit chaque lundi soir, de novembre à mai, durant trois ans, des centaines d'hommes; c'est ainsi qu'est née la *Ligue des bonnes mœurs,* dont les comités paroissiaux luttent contre les foyers de désordre auxquels

Montréal, comme toutes les grandes villes, est exposée: cinéma corrupteur, maisons de prostitution, restaurants borgnes, librairies obscènes; c'est ainsi que s'établit l'*Œuvre des Tracts*, collection populaire de brochures à cinq sous publiées tous les mois; c'est ainsi que le *Chemin de la croix* pour les hommes s'est implanté dans maintes paroisses; c'est ainsi que fut lancée l'idée d'une *Semaine sociale*, projet réalisé l'été dernier avec un grand succès et des fruits abondants; c'est ainsi enfin que le syndicalisme ouvrier catholique prit corps dans la région et trouva ses chefs et ses meilleurs adhérents. Énumération bien incomplète, mais déjà suffisamment probante.

Ces réunions d'œuvres parurent même si utiles que quelques groupes voulurent les reprendre sur une base plus large. Et à différentes époques durant l'année, entre deux retraites, alors que la maison était libre, ils revinrent à la Villa Saint-Martin consacrer un jour entier, et même parfois deux ou trois, à l'étude de différentes initiatives. Les Voyageurs de commerce organisèrent les premiers ces journées sociales, puis les membres des syndicats catholiques, et enfin ceux des conférences de St-Vincent de Paul.

Afin de maintenir en mouvement toutes ces activités, de les coordonner et de les diriger;

afin d'aider les retraitants à persévérer dans leurs bonnes dispositions, une Ligue de piété et d'action a été fondée. Ses membres s'engagent à réciter, chaque jour, une prière les uns pour les autres; ils ont à Montréal, le deuxième dimanche de chaque mois, quelques exercices communs : messe, communion, méditation, déjeûner, conférence; ils publient une revue mensuelle, la *Vie nouvelle* qui fortifie leur catholicisme et l'oriente vers les œuvres les plus urgentes; ils possèdent enfin à leur tête un comité, composé de douze membres et du directeur des retraites, qui imprime à toute l'organisation une vive impulsion.

Voilà, condensés en quelques lignes, les fruits que la Villa Saint-Martin a produits. Centre principal des retraites fermées au Canada, elle méritait que nous détaillions un peu ses activités comme nous avons fait pour les grandes maisons de France et de Belgique. Ajoutons que des résultats identiques se sont manifestés dans les autres maisons : à la Villa Manrèse de Québec, au Cap de la Madeleine, au Scholasticat des Pères Oblats, à Ottawa, au collège Loyola, à Ste-Marie-de-Beauce, à Chicoutimi, à Sherbrooke, à Rigaud, à Danville, partout où des retraites ont lieu, soit durant l'année

entière, soit seulement pendant l'été.[1] Aussi le gros problème maintenant, ce n'est plus de trouver des retraitants, c'est de les loger. Il faudrait ou agrandir les maisons actuelles ou, mieux encore, en bâtir de nouvelles. Mais en ces temps de crise économique, on n'ose pas trop y songer. Il faudra cependant en venir là. L'œuvre fait trop de bien pour que ses activités soient ainsi limitées. Dans notre vaste pays, c'est une dizaine de maisons exclusivement consacrées aux retraites qui devraient exister. Souhaitons que de généreux catholiques le comprennent et rendent possible l'exécution de ce projet nécessaire.

---

1. A Montréal deux maisons existent, la Maison Saint-Joseph et le couvent de Marie-Réparatrice, où des retraites pour les dames et les jeunes filles se donnent régulièrement plusieurs fois par mois. En outre, différentes communautés religieuses, comme les Sœurs missionnaires de l'Immaculée-Conception, les Dames du Sacré-Cœur, etc., reçoivent durant les vacances des groupes de retraitantes. La même chose se pratique à Québec chez les Sœurs de Saint-Vallier, à Ottawa chez les Sœurs Grises, et dans quelques autres villes.

CHAPITRE SEPTIÈME

AMÉRIQUE DU SUD, CHINE, MADAGASCAR

I. — Au Chili. — L'ouverture d'une retraite. — Scènes émouvantes. — En Colombie. — Méthode fructueuse.
II. — Les retraites chinoises.—Discipline rigoureuse.—A Ceylan.—A Madagascar.—Les sacrifices des Malgaches. — Congrès de chrétiens apôtres.

AMÉRIQUE DU SUD

L'Amérique du Sud est un pays relativement peu connu. Il souffre du voisinage de l'Amérique du Nord. Le rapide développement des États-Unis l'a jeté dans l'ombre, il a voilé ses progrès et contribué à créer l'impression qu'une immobilité funeste l'enveloppe. La vie cependant y circule, abondante, sous toutes ses formes, la vie religieuse comme la vie intellectuelle et la vie commerciale.

Dès le XVIIe siècle les retraites fermées étaient établies au Chili. Lors de la suppression de la Compagnie de Jésus, en 1773, les exercices spirituels se donnaient déjà dans huit maisons. Aujourd'hui on en compte plus de trente dans un seul diocèse, celui de Santiago. Cette der-

nière ville reçut, en une année, 11,200 retraitants dont 10,000 ouvriers. Pour répondre en effet aux nécessités du pays, les maisons de retraites ont été construites de façon à accommoder le plus grand nombre de personnes possible. Bâties en forme de carré, elles possèdent une immense cour intérieure sur laquelle s'ouvrent les fenêtres des chambres, vastes pièces où logent ensemble dix à quinze hommes. Certains groupes se sont élevés jusqu'à quatre cent. Et tous ceux qui le désiraient n'avaient pas été admis. Il faut même, afin d'éviter l'encombrement, exiger de chacun un billet d'entrée. Ces billets se vendent, avant la retraite, à un prix minime. Le soir de l'ouverture on voit souvent stationner à la porte une foule de deux cents à trois cents personnes, demandant leur admission. Le directeur de la maison monte alors sur une estrade, un billet à la main. C'est une explosion de cris: Pour moi, Père, pour moi! — Si vous saviez comme j'en ai besoin! clame un premier! — Et moi, reprend un second, je suis un ivrogne, un voleur! — Il y a trente ans que je ne me suis confessé, rétorque un troisième! — J'ai voyagé à cheval toute la journée pour venir, affirme un quatrième. Les femmes parfois se mettent de la partie: —

Acceptez mon homme, Père, c'est un vaurien! — Voici mon fils, réplique une autre, il ne rentrera pas à la maison tant qu'il n'aura pas fait sa retraite... Et ainsi de suite.

Une fois tous les billets donnés, ceux qui n'ont pu en recevoir s'en retournent, tristes, tandis que les autres entrent joyeux. C'est pour huit jours! huit jours de réclusion complète, sans même la possibilité de jeter de temps en temps un rapide regard au dehors puisque toutes les fenêtres donnent sur la cour intérieure; huit jours de réflexion, de prière, de silence.

D'après une intéressante relation, écrite il y a déjà quelques années par un missionnaire rédemptoriste, le P. Liégey, et à laquelle nous empruntons certains de ces détails, le règlement alors en vigueur comportait chaque jour trois méditations, une instruction, un grand sermon et trois catéchismes. Ces braves gens se soumettaient de bon cœur à tous ces exercices. « La parole de Dieu, raconte le zélé missionnaire, tombant à coups redoublés sur ces âmes avides de l'entendre, y pénètre non pas comme une rosée légère, mais comme une pluie bienfaisante. Rien ne venant gêner son action, elle opère bientôt un renouvellement, une transformation

qui étonne le prêtre lui-même et qui lui fait verser des larmes d'attendrissement. » [1]

Aussi combien touchante est la sortie de retraite de ces hommes, leur premier contact avec le monde extérieur qu'ils avaient quitté, il y a une semaine, si différents de ce qu'ils sont aujourd'hui. Laissons encore la parole au missionnaire, témoin de la scène. « La place publique est envahie; d'un côté, vous verriez rangés en ligne jusqu'à deux ou trois cents chevaux prêts à prendre leur course, de l'autre une quantité énorme de voitures attelées de bœufs également prêts à partir. Au milieu se tient une multitude de tout âge, de tout sexe, de toute condition, disposée sur deux lignes parallèles et formant comme une double haie, de manière à laisser un chemin par où devront passer les retraitants. Ce sont les parents de ceux-ci: leurs pères, leurs mères, leurs frères, leurs sœurs, leurs femmes, leurs enfants qui sont venus à leur rencontre. Les retraitants s'avancent en silence les yeux baissés, toujours pleurant et sanglotant. Dès que les membres de la famille les ont aperçus, ils les attirent au milieu d'eux. Alors se passe une scène des plus émouvantes.

1. *La Sainte-Famille*, février 1885, p. 88.

Publiquement et ostensiblement le retraitant se met à genoux au milieu des siens, leur baise les pieds, leur demande pardon des peines qu'il leur a faites, des scandales qu'il leur a donnés. Les parents le relèvent, l'embrassent en fondant en larmes, et l'emmènent auprès du cheval ou de la voiture qui doit le transporter dans sa maison. Ce spectacle est vraiment patriarcal ; on se croirait transporté à ces temps de foi, à ces premiers siècles de l'Église, où les chrétiens se donnaient le baiser de paix avant de participer ensemble aux saints mystères. »

De non moins bons résultats ont été obtenus dans la Colombie. Ils sont dûs au zèle d'un jésuite, le P. Louis Munoz. La méthode qu'il employa est celle que nous avons vue appliquée en Espagne. Le missionnaire colombien en est même l'initiateur. C'est son exemple que suivirent plus tard les Pères espagnols.

A Rionégro, l'une des villes du diocèse d'Antioquia, sept retraites de suite furent données. Trois mille deux cents hommes y prirent part. A la clôture de la dernière, tous les retraitants vinrent assister à une messe dite spécialement pour eux sur la place publique. Agenouillés en files parallèles de cent cinquante, ils reçurent ainsi la communion de la main de l'archevêque

et de quelques prêtres, qui passèrent à travers leurs rangs.

Avec d'incalculables retours à Dieu et de nombreuses réconciliations de personnes et de familles, il faut compter, parmi les fruits spirituels de ces retraites, la fondation de ligues de communiants, de sociétés de tempérance, de bibliothèques paroissiales et de mutualités catholiques.

PAYS DE MISSION

Quelques mots, avant de terminer, sur les retraites fermées dans les pays de mission. L'entreprise y semblait beaucoup plus difficile qu'en Europe. Des apôtres, que la perspective d'un insuccès ne rebutait pas, la tentèrent. Bien leur en prit. En Chine, à Ceylan, à Madagascar, etc., plusieurs chrétiens répondirent généreusement au premier appel. Ils goûtèrent cette expérience nouvelle. Ils voulurent la reprendre l'année suivante et en faire profiter leurs amis. Ainsi en 1912, quatre retraites avaient lieu presque en même temps, dans une mission de Chine. La date demandée par les retraitants eux-mêmes était le premier de l'an. Choix presque héroïque. C'est l'époque des fêtes, en Chine comme ailleurs. Tout chôme alors, affaires judiciaires et affaires

commerciales. On ne songe qu'à s'amuser. Donc, le premier de l'an au soir, à Kin-ka-hang, à Tsang-ka-leu, à Poutong et à Tong-ka-dou, des retraites s'ouvraient. Au premier endroit une vingtaine d'hommes se présentèrent, au second quarante et un, au troisième quarante-trois, — presque tous employés d'une filature, — et au quatrième, cent vingt et un.

On croit peut-être — puisque c'est en mission — que les exercices ne s'y donnent pas comme en Europe, que la discipline s'accommode de légères mitigations, etc. Erreur. Si quelque différence existe, elle est tout à l'honneur de ces braves gens. Ainsi le règlement suit exactement l'horaire des maisons françaises, avec cette exception qu'on y garde le silence toute la journée, même après les repas. Ce sont trois jours complets de prière, de solitude, de réflexion. Rien, pas même quelques récréations paisibles, ne vient troubler le colloque intime avec Dieu, et le travail fécond de la grâce.

Parfois une installation rudimentaire ajoute, aux exercices de piété, celui de la mortification. La retraite n'en est que plus fructueuse. A Ceylan, par exemple, dans la mission de Manganai, il n'y a ni chaises, ni tables, ni bancs. Les Hindous mangent et couchent par terre, sous la

véranda ouverte de l'église qui sert de dortoir et de réfectoire. On y accourt cependant de loin, à pied, chacun apportant sa natte, son assiette et son bol: les seules choses dont il ait besoin.

Même concours et même recueillement à Madagascar. Ici c'est un groupe de jeunes gens. Inspirés par un zélé Frère des Écoles Chrétiennes, ils consentent à sacrifier le congé du 14 juillet, très fêté par les Malgaches, afin de faire une retraite du 12 au 15. A cette nouvelle, des parents et des amis interviennent pour empêcher « cette sottise », mais les jeunes tiennent bon. Deux frères sont même obligés de se rendre à la maison de retraites au milieu de la nuit et sans leur petit bagage qu'on a caché au moment de leur départ, et qu'ils cherchèrent en vain pendant plusieurs heures. Ailleurs, ce sont deux cent quarante hommes, hier païens, aujourd'hui catholiques fervents, qui font trêve à leurs travaux journaliers et se soumettent durant trois jours, avec une fidélité admirable, à de nombreux exercices quotidiens: quatre instructions, deux séances de catéchisme, un examen de conscience, le rosaire en entier, le chemin de la croix et dans les intervalles, récréation silencieuse à la façon des Chartreux.

Mais ces hommes sortent de leur cénacle, renouvelés et brûlants de zèle. Quelques semaines après leur retraite, un petit congrès, le congrès des *chrétiens apôtres*, les réunit au sanctuaire de Notre-Dame d'Ambohibeloma. Ils étudient entre eux, sous la direction de leur missionnaire, les moyens les plus pratiques de convertir leurs compatriotes encore incrédules et de rendre meilleurs ceux qui sont déjà baptisés. L'Apostolat de la Prière avec ses chefs de groupe et ses différentes pratiques de piété et de zèle leur apparaît l'organisation idéale. Ils l'adoptent avec enthousiasme. Puis, de huit heures du soir à six heures du matin, devant le saint Sacrement exposé, ils font, par groupes successifs, l'adoration réparatrice, en amende honorable des fautes commises dans leur pays, et afin d'obtenir les énergies surnaturelles que réclame la mission dont ils se chargent.

Les missionnaires ne seront pas seuls maintenant à travailler dans ce vaste champ ouvert à leur zèle. Ils peuvent compter sur un vaillant groupe d'auxiliaires. Quelle aide pour eux, et quel réconfort!

CONCLUSION

A un groupe d'hommes qu'il recevait en audience, Pie X disait un jour: « Savez-vous ce dont l'Église a le plus besoin à l'heure actuelle ? C'est une élite de catholiques laïcs. »

Ces paroles peuvent étonner au premier abord, mais quelques instants de réflexion font éclater leur justesse. Ce ne sont pas les masses, en effet, qui dirigent l'opinion, qui opèrent les grands mouvements, qui mènent, en un mot; ce sont les minorités fortement trempées: une poignée d'hommes convaincus et agissants.

Or nous traversons une époque de transformation. Du monde en ébullition va sortir une société nouvelle. Quelle sera sa foi ? son idéal ? ses principes ? Inscrira-t-elle sur son étendard: Fidélité au Christ, ou, se jetant dans le camp opposé: Guerre à Dieu ?

Les hommes qui guideront cette société nouvelle décideront de son attitude. Impies, elle se dressera dans un geste de révolte contre son Créateur; catholiques, elle suivra fidèlement les directions de l'Église. Or pour que ce soit ceux-ci qui deviennent les chefs de demain, pour qu'au

sein de chaque nation un groupe d'entre eux s'impose aux foules et les mène dans le droit chemin, il leur faut posséder de fortes qualités morales, il leur faut être une élite.

Mais cette élite si justement réclamée par Pie X, où se formera-t-elle ? Les faits que nous venons de raconter le proclament bien haut : ce n'est ni dans le bruit du monde, ni dans la fièvre des affaires, ni dans les agitations de la politique; c'est dans la solitude et le silence, sous la forte discipline des exercices spirituels, au sanctuaire des retraites fermées. Là seulement se rencontre cette atmosphère qui permet à un laïc, habituellement entraîné par le tourbillon du siècle, de rentrer en lui-même et de se livrer sans restriction aux opérations de la grâce, à ses transformations merveilleuses. Aussi, le même clairvoyant Pontife appelait-il les retraites fermées, l'*œuvre providentielle*, celle qui répondait le mieux aux besoins de notre époque, à celui en particulier qu'il avait indiqué comme le plus urgent à l'heure actuelle.

Aider cette œuvre, c'est donc seconder les vues de la Providence, c'est contribuer à fortifier le catholicisme, c'est rendre à l'Église le plus signalé service. Des ressources ou des énergies qui seront consacrées aux retraites, les

autres œuvres religieuses, sociales, ou charitables ne souffriront point. Elles en profiteront comme si elles les recevaient elles-mêmes, et d'une certaine façon, mieux encore. Car les retraites fermées leur fourniront leurs meilleurs ouvriers, leurs plus fermes soutiens. Tel est bien l'avis des chefs mêmes de l'Église. « Disséminés, écrit en parlant des retraitants, le doyen des cardinaux français, Mgr Luçon, disséminés dans leurs familles, dans leur milieu professionnel, ils exercent par leurs discours et leurs exemples une influence féconde et bienfaisante. Groupés ensuite dans des associations catholiques, ils constitueront des élites de chrétiens généreux, prêts à se dévouer à toutes les œuvres, autour desquels viendront, peu à peu, se ranger les jeunes gens résolus à rester chrétiens, et les hommes désireux de conformer leur vie à leurs croyances par la pratique de leurs devoirs religieux. Ainsi les retraites seront enfin un précieux instrument de régénération religieuse et morale pour nos populations aujourd'hui si indifférentes, mais ia plupart du temps plutôt coupables d'irréflexion que d'impiété. »

Et le regretté évêque de Joliette, Mgr Archambault : « Il importe donc, si nous voulons arrêter la marche du mal, de grouper nos forces, de les

organiser d'une manière pratique et intelligente, de créer une élite de chrétiens inébranlables dans leur foi et courageux quand il s'agit de la défendre; il importe de fonder et de soutenir, avec le concours de cette élite, des œuvres d'action sociale catholique: œuvre de la bonne presse, œuvre des patronages, œuvre des syndicats ouvriers et agricoles, œuvre des caisses économiques, etc. Eh bien! je l'ai établi plus haut, ces résultats si désirables, nous les obtiendrons surtout par les retraites fermées... Dans ces retraites, tout tend en effet à pénétrer ceux qui les suivent de lumière et de force, à détruire en eux le respect humain, à les déterminer à devenir dans leurs paroisses respectives, sous les ordres du curé, les soutiens des œuvres catholiques, les courageux défenseurs des droits de la religion. »

Nous ne pouvions terminer, par des paroles plus appropriées, ces pages que nous avons voulu écrire surtout avec le témoignage des retraitants, de leurs directeurs et de leurs chefs spirituels.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE TROISIÈME

HOLLANDE, ALLEMAGNE, AUTRICHE

CHAPITRE QUATRIÈME

ITALIE ET ESPAGNE

CHAPITRE CINQUIÈME

ANGLETERRE ET ÉTATS-UNIS

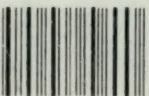
CHAPITRE SIXIÈME

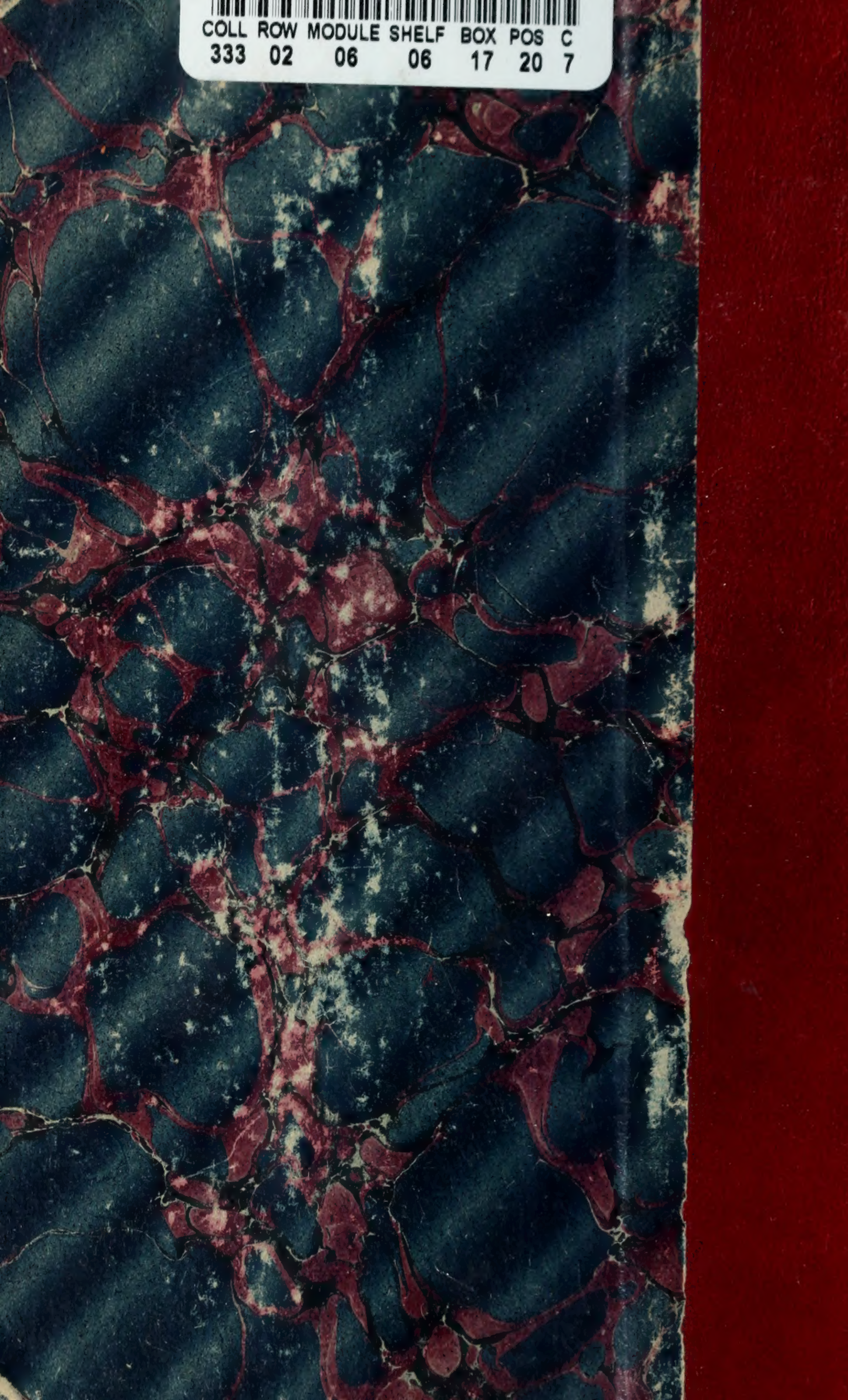
CANADA

CHAPITRE SEPTIÈME

AMÉRIQUE DU SUD, CHINE, MADAGASCAR

IMPRIMERIE DU MESSAGER, MONTRÉAL


COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 06 06 17 20 7